

JOURNAL ASIATIQUE.

OCTOBRE-DÉCEMBRE 1924.

LA LANGUE LIBYENNE ET LA TOPONYMIE ANTIQUE DE L'AFRIQUE DU NORD,

PAR

M. GUSTAVE MERCIER.

PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

L'UNITÉ ET LA DIVERSITÉ DE LA LANGUE NORD-AFRICAINE.

De la Tripolitaine à l'Atlantique et aux îles Canaries, de la Méditerranée au Soudan, les populations de l'Afrique du Nord considérées comme autochtones parlent une seule et même langue, subdivisée en dialectes régionaux et en sous-dialectes locaux.

Au delà de ce substratum linguistique et antérieurement à lui, aucune tradition, verbale ou écrite, ne révèle l'existence de langages plus anciens. Les recherches les plus minutieuses n'ont point permis de recueillir à cet égard le moindre indice,

la plus fugitive indication⁽¹⁾. Le berbère se présente donc comme la seule langue indigène de l'Afrique du Nord.

Au-dessus de ce fonds originel, de très nombreux langages ont été importés et acclimatés dans le pays par des envahisseurs et des conquérants : phénicien, latin, grec, arabe, et, dans les temps modernes, italien, espagnol, turc, maltais et français. Leur mélange a quelquefois donné naissance à des parlers locaux assez singuliers, que nous appelons familièrement « sabirs » et dont on trouvait vraisemblablement des exemples dès l'antiquité.

Mais les langages imposés par les conquérants ou importés par les immigrants n'ont jamais pénétré bien avant dans les campagnes de l'intérieur et ont toujours laissé en dehors de leur emprise les grands massifs montagneux.

Celui qui a marqué le plus profondément son empreinte dans le pays est l'arabe, qu'imposait une religion exclusive et dominante, un pouvoir politique ininterrompu pendant douze siècles; et l'arabe lui-même a laissé hors de son emprise près des deux cinquièmes de la population nord-africaine.

Partout où il n'a pu pénétrer, on trouve la même langue, différenciée en dialectes locaux. Il n'existe nulle part de survivance comparable à celles que nous pouvons observer en Europe dans certains patois, dans la langue basque, les idiomes celtiques, le tchèque ou le finnois. Si l'on songe à l'immense étendue du pays, à la diversité de ses régions, de ses productions et de ses climats, et surtout à son caractère profondément compartimenté, on conviendra qu'il y a là un fait extrêmement remarquable, et qui mérite une explication.

Peut-on la trouver dans la communauté d'origine de ses habitants? Mais précisément le Berbère ne représente pas un type ethnique distinctif, unique, caractéristique d'une race.

⁽¹⁾ Voir sur cette question GSELL, *Hist. ancienne de l'Afrique du Nord*, t. 1, p. 323.

Il y a des Berbères blonds et des bruns, des brachycéphales et des sous-dolichocéphales, avec tous leurs intermédiaires, des Berbères petits et des grands⁽¹⁾. Leur supposer une origine commune, c'est procéder par pétition de principe. Tout démontre au contraire cette origine comme fort complexe. Les recherches préhistoriques de ces dernières années ont établi l'existence de races quaternaires paléolithiques, disposant d'un outillage qui peut être rapproché de nos industries moustériennes et aurignaciennes, sans que cette assimilation, d'ailleurs incomplète, implique synchronisme⁽²⁾. Les gisements néolithiques sont nombreux, et l'industrie de la pierre polie s'est conservée, dans le Sahara en particulier, pendant que l'Europe, l'Orient et l'Égypte connaissaient le cuivre, le bronze et même le fer.

Si haut que l'on puisse remonter dans les temps historiques et proto-historiques, on constate que des invasions se sont déversées dans le pays en empruntant des routes très diverses :

1° Les routes de terre et en premier lieu celles de l'Est, qui ont importé du sang asiatique et égyptien; celles du Sud, qui ont importé à travers le Sahara du sang noir, dont la proportion diminue à mesure qu'on aborde les hautes montagnes, les plateaux à température hivernale rigoureuse et la côte;

2° Les routes de la mer, qui ont importé : par les colonnes d'Héraclès et la Sicile, du sang méditerranéen (Ibères, Ligures, Italiotes) et septentrional (Celts, Germains); par toutes les routes de la Méditerranée, du sang égéen, mycénien, phénicien, oriental, grec et latin.

¹ Voir BERTHOLOM et CHANTRE, *Recherches anthropologiques dans la Berbérie orientale*, Lyon, 1913. — ORIC BATES, *The eastern Libyans*, London, 1914.

² G. MERCIER, *La station préhistorique de Chateaudun-du-Rhumel* in *Recueil de la Société archéologique de Constantine*, vol. XLI, 1907; *Ibid.*, en collaboration avec Debruge, vol. XLVI, 1912; *L'homme de Mochta Chateaudun* in *Bulletin de la Société préhistorique française*, mars 1914; REYGASSE, *Études de Paléontologie maghrébine* in *Recueil de Constantine*, vol. LII, 1920.

Tout cela s'est plus ou moins fondu et amalgamé, tout en laissant subsister des types ethniques très divers. Mais ce qui est infiniment plus remarquable, c'est que cette fusion, cette uniformisation, aient été, quant au langage, absolues.

Ce résultat ne peut s'expliquer, à notre sens, que par la réunion de deux conditions.

La première est que l'Afrique du Nord, par sa position vraiment insulaire, se soit trouvée en quelque sorte séparée du reste du monde. On y a pénétré de tout temps, mais par effraction, pourrait-on dire, en franchissant par un coup d'audace, soit la mer, soit une longue suite de steppes et de déserts ; et, l'effraction accomplie, on s'y trouvait enfermé.

La seconde, c'est que ce travail d'uniformisation se soit poursuivi pendant une longue suite de siècles, pendant des millénaires. Dans un pays sans unité politique, et géographiquement compartimenté, seuls l'isolement de l'ensemble et la durée peuvent expliquer la fusion de groupes d'origines aussi diverses et la généralisation d'un même langage sur une aire immense, entraînant l'élimination de tous idiomes antérieurs.

Si ces inductions sont exactes, nous devons conclure à l'existence, dans l'antiquité, de la même langue africaine parlée de nos jours, avec des différences dialectales propres à chaque région. La vérification de cette conclusion est-elle possible ? L'objet de la présente étude est précisément de le rechercher. Comme toute recherche scientifique, elle doit nécessairement procéder du connu à l'inconnu, et s'appuyer sur une connaissance d'ensemble du berbère actuel. Elle présume cette connaissance : or le berbère est lui-même une abstraction, qui se réalise en langages différents. Il importe donc de préciser tout d'abord la nature et l'importance de ses particularités dialectales.



Les beaux travaux du général Hanoteau, de Motylinski, du P. de Foucauld, l'œuvre considérable de M. Basset et des berbérissants collaborateurs de l'École des Lettres d'Alger ont permis d'amasser une foule de documents qui nous donnent d'ores et déjà une vue d'ensemble, suffisamment nette et approfondie, de la langue africaine parlée de nos jours.

Il en résulte que cette langue, si elle offre une unité théorique, — comme les langues indo-européennes — ne se manifeste que par une série de langages distincts. On en a compté, pour le berbère, quarante-deux. Le nombre paraît excessif. Dans un massif montagneux puissant, comme ceux de l'Aurès ou de la Kabylie, quelques différences légères peuvent exister dans le langage, de vallée à vallée : elles sont complètement insuffisantes pour caractériser des dialectes distincts, même des sous-dialectes. Il s'agit bien dans chaque région d'un seul et même idiome, que nous pouvons appeler en bloc le chaouia de l'Aurès ou le kabyle, et que tous les Chaouias, que tous les Kabyles, à quelque tribu qu'ils appartiennent, n'auront pas de peine à comprendre jusque dans ses particularités locales. Les gens de l'Ahmar Khaddou, dans l'Aurès, n'ont aucune peine à converser avec ceux de l'oued Abdi ou de l'oued El Abiodh; de même, en Kabylie, les Zouaoua s'entretiennent facilement avec les Beni Yenni ou les habitants du littoral. Il n'y a donc lieu de distinguer, par massif montagneux, qu'un seul idiome.

Dans les immensités sabariennes, le tamahak forme quatre sous-dialectes : ceux de l'Ahaggar, de l'Air, de l'Adrar et des loullemmeden. « L'ahaggar lui-même, dit le P. de Foucauld, est parlé diversement selon les conditions sociales et les groupements politiques. Les nobles seuls le parlent correcte-

ment⁽¹⁾. Il n'en est pas moins vrai que tous ces sous-dialectes forment un seul et même idiome, facilement intelligible de tous.

Des observations analogues peuvent être faites pour le Rif, l'Atlas marocain, la zenatia du Mzab, d'Ouargla et de l'oued Rig.

Il y a donc en réalité un nombre restreint de groupes principaux, se subdivisant en sous-dialectes extrêmement voisins les uns des autres, dans un même groupe.

Nous laisserons de côté ces sous-dialectes pour ne nous occuper que des groupes.

Sont-ils si dissemblables entre eux qu'on doive les considérer comme des langages distincts, quoique dérivés d'une même souche? Ou au contraire s'agit-il d'un seul et même idiome, avec des particularités dialectales plus ou moins accusées?

L'expérience de tous les jours répond à la question. Nous voyons des colporteurs kabyles parcourir l'Aurès et s'entendre avec des interlocuteurs, hommes, femmes et enfants, qui ne parlent que leur chaouia local. Nous voyons des négociants kabyles s'entretenir journellement en berbère avec leurs confrères mzabites qui ne parlent pas un mot de kabyle. Les études sur la zenatia de l'Ouarsenis, sur celle de l'Atlas marocain, démontrent leur identité avec celle de l'Aurès. On peut donc conclure, par l'observation quotidienne, que ces divers idiomes constituent bien une seule et même langue, facilement intelligible à tout homme parlant le berbère. Seul le tamahak revêt une physionomie un peu à part. Mais l'étude peut ici suppléer à l'expérience absente.

L'étude nous démontre que la grammaire, la morphologie, le système des pronoms affixes et des pronoms personnels, la conjugaison et ses modalités multiples, la numération, sont

⁽¹⁾ *Dict. abrégé touareg-français, dialecte ahaggur, t. I, p. 1.*

identiques. Le vocabulaire lui-même subit des transformations beaucoup moins importantes qu'on pourrait le croire. Il est au fond le même, — avec cette réserve que le *tamahak* est beaucoup plus riche que les autres dialectes, — et le dégagement des racines le montre avec évidence. Les particularités dialectales tiennent pour la plupart à des permutations de consonnes, dont les correspondances ont été mises en lumière par M. Basset⁽¹⁾. Suivant les dialectes, $-b = u$, $b = f$, $b = m$, b s'efface devant g ou devant z , deux $u = g$, g s'affaiblit en i , $k = tch$, etc. Ces particularités une fois définies pour un dialecte donné, on retrouve sans peine tout le vocabulaire des autres groupes.

Ce qui donne une physionomie particulière au *tamahak*, c'est précisément que ces altérations y sont plus marquées, et que quelques-unes sont faites pour surprendre. Ainsi le z des autres dialectes correspond à h , le g à k lorsqu'il est suivi du t final, et la *tamazigt*, nom même du langage, devient la *tamahak*. Il y a lieu d'ajouter que le vocabulaire y est moins mêlé de mots arabes et s'est conservé plus pur.

Il suffit, pour avoir une idée de l'étendue de ce vocabulaire, de consulter le beau dictionnaire du P. de Foucauld. On y verra la richesse incroyable des synonymes, la variété des formes, les ressources multiples pour exprimer l'infinie diversité des idées concrètes, de l'observation portant sur l'homme, les animaux, leurs allures, les plantes, la nature — même quand cette nature est aussi peu variée que celle du Sahara. Ceux qui ont considéré le berbère comme une langue pauvre et rudimentaire n'ont en réalité prouvé que l'insuffisance de leurs connaissances. Et de Foucauld lui-même intitule son dictionnaire de 1,400 pages un « abrégé » !

Ainsi la diversité dialectale apparente cache une identité

(1) *Études sur les dialectes berbères*, Paris, Leroux, 1894.

foncière, morphologique et lexicologique. Il existe même, entre certains groupes séparés par d'énormes distances, — le chaouia de l'Aurès et la tamaziɣt du Grand Atlas marocain, par exemple. — une concordance *actuelle* complète. Or, comme ces groupes ethniques sont séparés depuis bien des siècles et n'ont eu depuis lors aucun point de contact, aucune relation entre eux, il faut en conclure : ou bien que ces dialectes ont évolué de façon exactement parallèle, ce qui est assez peu vraisemblable, ou bien qu'ils n'ont pas évolué, ou très peu, depuis l'époque de leur séparation, et ceci confirme notre conclusion précédente touchant la fixité de cette langue africaine.

L'étude des dialectes berbères conduit donc à la constatation de l'unité de la langue — unité remarquable en raison de l'immensité du pays où elle est usitée, de sa diversité et de son cloisonnement — et de sa fixité, au moins relative, et non moins remarquable pour une langue dépourvue d'écriture.

La complexité, la diversité des langues indo-européennes, leurs changements profonds dans un temps relativement court, nous ont donné sur les transformations du langage des idées qu'il serait dangereux de transposer dans une humanité différente. Les langues sémitiques ou protosémitiques n'offrent, même dans leurs dialectes vulgaires, rien de comparable à cette corruption du bas latin d'où devaient sortir, sous de multiples influences, des idiomes nouveaux en France, en Espagne, en Italie, etc. L'éclosion de ces belles langues est un fruit du génie aryen, de son activité mentale si variée, si pourvue de puissance évolutive.

Les langues sémitiques, dont Renan a si finement analysé les procédés, ont une armature quasi géométrique, à la fois simple et complexe, et qui résiste, comme les conceptions religieuses de ces peuples, à l'usure du temps. Les langues berbères, moins développées morphologiquement, participent de

la même essence à plus d'un titre. Leurs procédés sont du même ordre, et toujours d'une grande logique comme d'une extrême simplicité : excellentes conditions de durée indéfinie.

Uniquement orales, elles ignorent les flexions grammaticales, les déclinaisons, les procédés subtils des langues synthétiques, qui finissent toujours par creuser un fossé entre la langue des grammairiens et celle du peuple. Elles ont revêtu, dès une haute antiquité, la forme analytique : les inscriptions libyques, ainsi que nous le verrons plus loin, nous en apportent une confirmation. Leur morphologie sait répondre par des procédés d'une grande simplicité au besoin immédiat, et le satisfaire au minimum de frais. Comment l'usage, qui tend vers la simplification, pourrait-il altérer cette morphologie, ou substituer à des procédés indigènes simples, précis et rationnels, des procédés étrangers, plus compliqués ?

D'autre part, ces peuples africains, qui ne sont pas arrivés à l'usage normal de l'écriture, n'ont éprouvé aucun besoin intellectuel nouveau à satisfaire, qui eût nécessité des procédés inédits. Nous mettons à part l'influence religieuse de l'Islam. Cette religion s'est présentée avec sa phraséologie toute faite, qui n'admettait aucun équivalent et s'est surajoutée au libyen de toutes pièces. Les idées nouvelles étaient ainsi traduites *ipso facto* en formules adéquates. Cette influence écartée, aucune circonstance extérieure, aucun changement de milieu n'a imposé aux paysans africains du Nord une évolution dont ils ne portaient pas le germe en eux-mêmes. Leur existence au sein de cette île du Maghreb est demeurée ce qu'elle était dans les temps les plus reculés, soumise à des conditions de climat, d'habitat, de vie et d'insécurité toujours aussi dures, aussi primitives, — et plus pénibles encore avec l'Islam qu'avant lui.

CHAPITRE II.

LES INFLUENCES SUBIES PAR LA LANGUE BERBÈRE
DE L'ANTIQUITÉ À NOS JOURS.

Quelque immuable que fût ce langage dans son essence même, il n'en a pas moins été soumis, au cours des siècles, à des influences extérieures susceptibles de le marquer d'une empreinte plus ou moins profonde. Pour nous en tenir à la période historique, de l'antiquité à nos jours, nous pouvons noter ces influences à trois époques différentes de l'histoire du pays : les époques phénicienne, romaine et arabe.

La première commence avec l'arrivée des premiers marchands phéniciens sur la côte, au ^{xv}^e siècle avant notre ère. Si l'influence phénicienne prend fin, politiquement, avec la conquête romaine, elle continue à se faire sentir, dans le domaine ethnographique, social et surtout linguistique, pendant tout le cours de l'empire romain et encore après lui. On peut dire de la colonisation romaine qu'elle a contribué à *puniciser* les campagnes, comme la nôtre continue, un peu à notre insu, à les *arabiser*.

Les éléments nous manquent; — faute d'une connaissance suffisante de la langue phénicienne, — pour déterminer avec quelque précision l'importance de l'apport phénicien à la langue libyenne. Il est cependant possible de reconnaître dans leurs grandes lignes la nature et les caractères de cet apport.

Avec de grandes différences de vocabulaire, le phénicien offrait une structure générale analogue à celle de la langue qui était parlée de la Libye proprement dite aux îles Canaries.

Comme le libyen, le phénicien formait le féminin de ses noms et de ses adjectifs par la désinence *t*, le pluriel par la désinence *n* ou *m*. Sa morphologie, le mécanisme de ses pronoms affixes, sa conjugaison, avec des différences désinentielles, étaient analogues à ceux de la langue libyenne. Il fut donc rapidement compris des indigènes; mais il n'arriva point à supplanter le libyen, qui conserva intacte sa morphologie.

Par contre, il y eut certainement apport de vocabulaire. Les Phéniciens introduisaient avec eux des idées neuves, des objets inconnus, des cultures et des mots pour les désigner. Cet apport se surajouta à l'ancien vocabulaire libyen, qui subsista lui-même dans son entier.

Quelles furent l'importance respective de l'apport et celle du vocabulaire subsistant? Ici encore, la consultation des dialectes actuels devrait nous éclairer: mais elle demeure sur ce point spécial très hasardeuse, parce que l'influence phénicienne est complètement occultée par une influence du même ordre, qui a été plus intense et s'est produite à une époque plus rapprochée de nous: l'influence de la langue arabe, très voisine du phénicien dans sa forme vulgaire, plus voisine peut-être que l'hébreu; à telles enseignes que nous ne savons à qui attribuer, de l'arabe ou du phénicien, tel vocable sémitique rencontré dans le berbère.

Exemples: *Tarmunt* «le grenadier», nom qu'on retrouve dans la toponymie actuelle (*Ksar Tarmount*, dans le Hodna). En arabe, «grenade» se dit رمان *rommân*. En hébreu, רמון *remun* signifie «cramoisi». Il est fort probable que le libyco-berbère *tarmunt* dérive, non de l'arabe *rommân*, mais d'une racine phénicienne רמנ, qui avait peut-être la forme *armun*, nom d'unité *armunt*, et le sens de «grenade, grenadier».

Ahikul signifie en kabyle, chaouia, etc., «la perdrix mâle». En arabe, «perdrix» se dit *hajel* حجل. Ce changement du ج *j* en ق *k* est assez improbable. Il est assez plausible que le mot

berbère dérive d'un mot phénicien tiré de la racine sémitique **𐤊𐤕𐤕**, en arabe **𐤊𐤕𐤕**. Le vrai nom libyco-berbère de la « perdrix » est *asekkur*, fém. *tasekkurt* (racine *ekker* « se lever », 2^e forme *sekker* « faire lever »), nom conservé dans le langage actuel et que l'on retrouve dans la toponymie ancienne et moderne⁽¹⁾.

Mais, à tout prendre, les vocables sur qui pèse cette incertitude sont eux-mêmes assez peu nombreux. Doit-on en conclure que l'apport phénicien fut en somme peu important? Nous croyons plutôt qu'il a été pour une large part éliminé par la suite.

Cela tient à des causes diverses : d'abord, à ce que l'influence phénicienne, pour répandue qu'elle ait été, n'en demeurerait pas moins essentiellement locale. L'action civilisatrice fut très étendue; l'action linguistique demeura localisée. Très intense dans les villes, elle aboutit à la création d'un véritable langage *sabir* analogue à ceux que nous voyons naître de nos jours; l'apport phénicien y prédominait; ce langage hybride restait l'apanage du peuple, tandis que les classes élevées adoptaient le punique et que les rois numides consacraient sa primauté en l'élevant au rang de langue officielle. Le libyen déchu tombait au rang d'un patois, ce qui explique bien des confusions des auteurs anciens.

Mais, en dehors des villes, la situation était tout autre. C'est très lentement qu'une infiltration punique se produisit dans l'intérieur; encore fut-elle limitée aux plaines, dont les habitants adoptèrent peu à peu des noms propres puniques, avec le mobilier et certains usages des Phéniciens, eux-mêmes africanisés par leur long séjour dans le pays. Mais les montagnes échappèrent à peu près complètement à cette influence : et ce sont elles qui de tout temps ont constitué le réservoir d'hommes de la race libyco-berbère. La grande masse des tribus des

(1) Voir *infra*, rac. **𐤊𐤕𐤕**.

montagnes et des plaines subsahariennes, les sédentaires groupés dans leurs villages en démocraties rudimentaires, aussi bien que les semi-nomades des plateaux et les grands nomades du Sahara guerroyant sous l'autorité de chefs héréditaires (*reguli*), conservaient le langage ancestral à peu près pur. Ce sont eux qui se déversèrent pendant des millénaires sur les campagnes du Tell en hordes dévastatrices, effaçant perpétuellement cette œuvre de Pénélope qu'a été l'établissement de la civilisation en Afrique du Nord.

Et comme c'est cette masse barbare qui en définitive a conservé la langue libyque, on s'explique que l'apport phénicien, pour riche qu'il ait été à la belle époque de la domination de Carthage, se soit trouvé par la suite en grande partie éliminé. Il n'en demeure pas moins que la langue berbère s'est enrichie de noms d'hommes, de dieux, de plantes ou d'animaux⁽¹⁾.

L'empreinte ethnographique laissée par les Phéniciens fut beaucoup plus forte. La vie, les mœurs, les constructions, les métiers, les croyances, furent modifiés; nous retrouvons de nos jours encore les traces persistantes de cette influence, que l'Islam n'a pu effacer⁽²⁾.



Il semblerait à première vue que la seconde influence, celle de la langue latine, ait été plus étendue dans l'espace, sinon dans le temps, et aussi plus intensive. Il y eut conquête, admi-

¹ Gsell en donne un exemple dans le nom d'Agadir (port sur la côte marocaine, ancien nom de Tlemcen), qui signifie en phénicien «enclos, lieu fortifié» (*Hist.*, I, p. 319, n. 2). *Agadir*, en tamahaq, signifie «mur». Voir aussi STURNE, *Zeitschrift für Assyriologie*, XXVII, p. 125 et 126.

⁽²⁾ Notamment au Mزاب. Voir Marcel MERICIA, *La civilisation urbaine au Mزاب*, Alger, et Geuthner, Paris, 1922, et particulièrement les pages 100 et suivantes; se reporter également à l'index qui termine l'étude.

nistration régulière, assimilation du pays, favorisée par le prestige du nom et de l'empire romains, par celui d'une civilisation supérieure, accueillante aux indigènes, habile colonisatrice, et cette assimilation a duré des siècles; elle était si complète dans les grandes villes et dans mainte région de la Proconsulaire et de la Numidie, que les descendants d'indigènes se confondaient avec ceux des colons latins établis dans le pays depuis plusieurs générations; qu'ils avaient mêmes mœurs, même religion, mêmes droits politiques, et parlaient la même langue, latine.

Quelles modifications ont pu résulter pour le langage libyque d'une influence aussi pressante? Insignifiantes, à vrai dire, et la chose serait à peine croyable si l'on ne songeait que, contrairement à ce qui s'est produit pour le phénicien, le génie des deux langues était à ce point dissemblable qu'elles ne pouvaient ni se fondre, ni réagir l'une sur l'autre. Les seuls apports possibles n'étaient que des apports réciproques de vocabulaire.

Le latin supplantait le punique comme langue officielle; il le supplantait dans le langage des villes et de la société civilisée, d'où le libyen se trouvait en quelque sorte exclu, plus complètement sans doute qu'il ne l'avait été par le punique; mais il ne modifiait pas plus la langue libyque qu'il n'a lui-même été modifié par elle.

Cependant bien des personnes, dans les campagnes surtout, parlaient les deux langues: témoin ces soldats qui, après avoir suivi les aigles de leurs légions sur les diverses frontières de l'empire, revenaient pour jouir de leur retraite et mourir dans leur pays, et tenaient à faire graver sous leur épitaphe latine une inscription en langue libyenne⁽¹⁾. Chez ces militaires qu'on aurait pu croire complètement assimilés aux vainqueurs,

⁽¹⁾ Gaston BOISSIER, *L'Afrique romaine*, p. 306; *C.I.L.*, 5209.

les traditions ancestrales reprenaient avec l'âge une force singulière, absolument comme chez tel officier indigène de nos jours, quittant l'uniforme pour reprendre l'apparence, les idées et la vie du bédouin. Encore ces militaires avaient-ils parcouru le monde et possédaient-ils, bien mieux que leurs compatriotes, la langue des vainqueurs.

Mais la masse des habitants des campagnes, presque tous ceux des massifs montagneux, tous ceux du Sud, composant les tribus ou *gentes* administrées par les *reguli* (nous allions dire les aghas), investis par Rome du manteau blanc à franges d'or, continuèrent à se servir presque uniquement de leur idiome d'origine.

Ainsi, comme de nos jours pour le français, il y eut dans les villes des gens ne parlant que le latin, d'autres connaissant à la fois le latin et le sabir punico-libyen qui passait aux yeux des premiers pour langue indigène; et, dans les campagnes, une immense majorité de gens ne connaissant que le berbère. Les deux langues, latine et libyenne, ne furent employées simultanément que par des individus peu nombreux, *tous libyens d'origine*, vivant en raison de leurs fonctions mêmes au contact ou au service des vainqueurs.

L'incompréhension mutuelle était grande. De la part des Romains, elle fut presque absolue. On a déjà remarqué que - tandis que les auteurs du temps mentionnent très fréquemment le punique, le libyen n'a attiré l'attention de personne. Saint Augustin est le seul qui en dise un mot en passant; encore n'en parle-t-il que comme d'un jargon à l'usage des nations barbares »⁽¹⁾.

Il est cependant toute une catégorie de mots qui, presque nécessairement, devait passer de la langue des vaincus dans celle des vainqueurs : nous voulons parler des noms propres,

⁽¹⁾ BOISSIER, *ibid.*, p. 305.

qui désignent en particulier un homme, un dieu, un pays, une rivière, telle rivière déterminée et non telle autre. Nécessairement, ces noms devaient être adoptés par les conquérants, à moins que ceux-ci n'importassent avec eux toute une onomastique géographique nouvelle, ce qu'ils n'ont heureusement pas fait. Ce sont ces noms que les auteurs anciens et l'épigraphie africaine nous ont conservés. Nous verrons le parti qu'on en peut tirer dans la restitution d'une langue morte. Morte? Non pas, puisque des millions d'êtres humains la parlent encore.

Quant aux mots latins incorporés au libyen, ils furent assez nombreux, mais d'une diffusion inégale, et la grande majorité devait en être éliminée par la suite. Sans doute, au voisinage des villes, bien des mots d'usage courant ou qui exprimaient des idées nouvelles, des objets d'importation récente, des termes administratifs, furent-ils adoptés par les indigènes. Jusqu'où pénétrèrent-ils dans l'intérieur, et dans les tribus insoumises ou mal subjuguées?

L'étude des dialectes actuels peut ici encore nous fournir d'utiles indications.

Ainsi le mot *agri* « champ », qui existe en zouaoua, est bien dérivé du latin *ager*. Mais on ne retrouve ce vocable : ni dans le groupe tamahak, où « champ » se dit *asfarag*; ni dans le groupe rifain; ni dans les dialectes zénatiens (Mzab, Ouargla, Oued Rig), où « champ » se dit *tamurt*, comme dans la chaouia de l'Aurès, dans l'Ouarsenis et l'Atlas marocain. Il faut donc en conclure que la pénétration du mot d'origine latine n'a pas été très grande, ou du moins que son aire de diffusion s'est trouvée par la suite singulièrement restreinte. Il serait plus juste de dire qu'il s'est incorporé à un dialecte libyen que d'affirmer son incorporation au berbère en général. Nous y reviendrons en examinant la question des dialectes dans l'antiquité.

On peut encore citer, parmi les mots berbères ou libyens dérivés du latin :

tayuga⁽¹⁾ « charrue », de *jugum* « joug » ;
zailu, *azaglu*⁽¹⁾ « joug », de *jugum* « joug » ;

les noms des mois du calendrier julien :

Jennar (januarius), *Furar* (februarius), *Mars* (martius),
Ibrir (aprilis), *Maiu* (maius), *Juniu* (junius), *Juliu* (julius),
Gost (augustus), *Štauber* (september), *Ktuber* (october), *Nun-
ber* (november), *Samber* (december)⁽²⁾ ;

différentes espèces végétales :

kerrus « chêne vert », de *quercus* ;
ulmu « orme » (*ulmus*) ;
tafrast « poirier » (*pirus*) ;

et peut-être :

tabega « ronce » (*baca*) ;
ibaun « fève » (*faba*) ;
agersal « champignon » (*agaricum*) ;

divers noms d'instruments, d'objets :

atmun « timon » (*teomonem*) ;
tabburt « porte » (*porta*) ;
maru, *muru* « mur » (*murum*) ;

¹ Vocables usités chez les Berbères du Maroc. Cf. DESTAING, *Étude sur le dialecte des Aït Segrouchen*, p. LIII, LXXVII.

² Les noms des mois du calendrier julien sont usités dans tous les dialectes, avec de légères différences de prononciation locale. Les Arabes les ont empruntés aux Berbères et les ont adoptés, le calendrier julien étant bien mieux approprié à l'agriculture que le calendrier musulman, qui est néanmoins resté le calendrier officiel.

des noms d'animaux :

afalku « faucon » (*falco*);
peut-être *agerfiu* « corbeau » (*corvus*);

et encore :

targa, taria « petit canal » (*riga*);
peut-être *rif* « rive » (*ripa*);
Tfaska « fête de Pâques » (*Pascua*), identifiée au Maroc avec
la grande fête musulmane du mouton⁽¹⁾.

Mais il faut prendre garde de se laisser égarer sur ce terrain par des ressemblances plus apparentes que réelles.

Ainsi le mot kabyle *urti* « jardin » figure au nombre de ceux indiqués par Masqueray comme dérivés du latin.

Il y retrouve le latin *hortus*. *Urti* ou tout vocable analogue, avec le sens de « jardin », est inconnu au tamahak, au dialecte de Ghadamès, à la zenatia du Mزاب, d'Ouargla et de l'oued Rir', au chaouia de l'Aurès, à l'Atlas marocain. Par contre, on le retrouve dans l'Ouarsenis : *urtu* « jardin », plur. *urtan*, et dans le Rif : *urtu* « verger »; chez les Aït Segrouchen, *urtu* « verger ». Mais l'origine latine de ce mot ne nous paraît nullement certaine, malgré une similitude consonantique plus apparente que réelle entre les deux vocables. Il existe une racine de même consonance, qui a formé des mots usités dans tous les dialectes berbères, la racine *urt*, qui signifie « terre » et qui a formé dans tous les dialectes le mot *tamurt* « pays » et d'autres mots analogues, notamment celui précédemment cité du dialecte mzabite : *tamurt* « champ ».

Masqueray a cru voir encore une origine latine dans le mot

⁽¹⁾ Voir l'étude de SCHUCHARDT, *Die romanischen Lehnwörter im Berberischen*, Wien, 1918.

tafukt « soleil, lumière », qu'il fait dériver de *focus*. *Tafukt* se retrouve dans tous les dialectes actuels : chaouia de l'Aurès *hafuxt*, tamacheq *tafuk*, Ouarsenis *tsuit*, par l'affaiblissement de *k* en χ et en *i*. Mais il y a contre l'étymologie de Masqueray une objection grave, c'est que les Latins n'ont jamais appelé le soleil ni la lumière *focus*. Peut-être l'origine très lointaine des deux mots est-elle néanmoins commune; à coup sûr, il n'est pas démontré que le berbère dérive du mot latin.

Il en est ainsi de nombre d'autres étymologies analogues.

L'influence latine apparaît aujourd'hui comme très peu importante : il demeure vraisemblable qu'elle a été plus considérable dans l'antiquité. Mais il s'est produit par la suite, comme pour le phénicien, un véritable travail d'élimination que l'histoire nous explique.

Après la chute de Rome, les *gentes*, libérées de toute contrainte, se répandent dans les régions romanisées de l'Afrique et balayent bientôt les derniers vestiges de la domination latine.

Des Hauts Plateaux et du désert, — certainement plus peuplé alors que de nos jours, — arrivent sans cesse des tribus nouvelles, celles des Berbères zénètes, troisième race d'Ibn Khaldoun, qui n'avaient jamais été romanisées et parlaient une langue à peu près pure de tout alliage.

Au cours des siècles qui séparent l'invasion des Vandales de celle des Arabes *Hilaliens*, c'est-à-dire du v^e au x^e siècle, il se produit une sorte de refoulement des dialectes anciennement parlés dans les plaines, une conquête du pays par le langage zénétien qui, aujourd'hui encore, tient dans tout le Maghreb une place prépondérante. Ce refoulement est concomitant avec une élimination progressive des mots d'origine latine, qui s'étaient incorporés *localement* au langage africain. Seuls, quelques vocables étrangers subsistent et se maintiennent, surtout dans les dialectes du littoral.



La conquête arabe du VII^e siècle, conquête militaire et religieuse, a modifié l'état politique et subjugué les peuples, contraints par la violence à embrasser la foi nouvelle; mais elle n'a porté atteinte ni aux coutumes des collectivités berbères, ni à leurs mœurs, ni à leur langage.

C'est seulement au XI^e siècle, avec l'invasion des tribus arabes de Hilâl et de Soléim, leur infiltration lente dans les steppes sahariens, puis dans ceux des Hauts Plateaux, puis enfin dans certaines parties du Tell, que l'arabisation commence. Elle est aujourd'hui encore loin d'être achevée. Elle s'accélère cependant, et de façon inquiétante, en raison de nos errements administratifs et de la très grande facilité que nous avons donnée aux communications.

De toutes les influences subies par le libyen au cours des siècles, voici, et de beaucoup, la plus importante. Elle a pour auxiliaire le prestige d'une religion incontestée. Elle initie l'homme à tout un monde de pensées nouvelles; elle le marque définitivement de son empreinte.

La langue arabe s'insinue d'autant plus aisément qu'elle répond, dans une certaine mesure, à la constitution mentale de l'indigène africain, et que son génie propre est, sinon en parfaite concordance, du moins en analogie avec celui du libyco-berbère. Ceci nous explique pourquoi l'arabe a exercé tout de suite sur la mentalité africaine une emprise que le latin n'avait pu obtenir après cinq siècles de domination.

Les remarques que nous avons déjà formulées à l'occasion du phénicien s'imposent à nouveau. La langue des envahisseurs agira cette fois avec plus d'intensité, à cause du prestige religieux dont elle est investie, mais son action ne sera pas oncièrement différente.

Elle n'altérera pas l'ancien langage au point de l'absorber ou de le fondre dans l'enfantement de quelque idiome nouveau, par une transformation dont les langues indo-européennes nous offrent divers exemples. La structure générale du berbère, sa morphologie, résistent cette fois encore, à peu près inaltérées, à l'assaut. L'arabe se surajoute à l'ancien libyen, il ne le supprime pas. En définitive, tout se réduit à un considérable apport de vocabulaire. Les idées nouvelles, religieuses ou abstraites, ne peuvent trouver leur expression adéquate que dans les radicaux arabes : les Africains les adoptent en les berbérissant, et il se produit dans leurs dialectes un curieux travail d'assimilation, de digestion, pourrions-nous dire, d'où la langue berbère sort, en définitive, inaltérée dans son essence. Elle conserve, en les appliquant à des données nouvelles, ses principes et ses procédés essentiels, — sans en acquérir de nouveaux, par une hybridation analogue à celle qui donna naissance au persan, ou à l'anglais. Elle reste bien ce qu'elle était, après avoir fait preuve d'une facilité d'assimilation prodigieuse. Son vocabulaire portait presque uniquement sur les choses concrètes : animaux, plantes, couleurs, accidents du relief du sol, actes de la vie courante exprimés différemment suivant les innombrables modalités de l'action. Il subsiste, au moins dans certains dialectes, en son entier. L'arabe lui surajoute un vocabulaire nouveau. Au total, il y a donc élargissement des idées et des expressions correspondantes, dû à l'implantation d'une religion nouvelle, singulièrement vigoureuse et dominatrice, qui donne à la vie une orientation inédite.

Ce fait demeure assez remarquable pour mériter de laisser une trace dans la dénomination même de la langue berbère. Nous proposons de réserver le nom de langue libyenne à l'idiome indigène, tant qu'il est demeuré vierge d'influence arabe; celui de dialectes berbères serait affecté aux idiomes

qui, depuis le XI^e siècle, ont subi l'apport du vocabulaire arabe.

Observons enfin que cette influence arabe a été fort inégale, et que certains dialectes sont, de nos jours encore, plus libyens que berbères. Il en est ainsi du groupe tamahak, dont le riche vocabulaire n'a admis qu'un nombre très restreint de mots arabes.

*
*
*

Étant admis que le berbère moderne représente l'état actuel du libyen parlé dans l'antiquité, des questions ont été posées, auxquelles il faut essayer de répondre.

Dans quelle mesure ce berbère diffère-t-il du libyen? M. Gsell pense que cette langue « a dû beaucoup se modifier depuis le début des temps historiques »⁽¹⁾. Sans remonter aussi haut, nous avons déjà vu que depuis l'extension de la race zénète, les modifications du langage zénatien avaient été peu importantes. Mais il convient de noter que ce langage diffère lui-même des dialectes qu'il a supplantés, et ce vraisemblablement dans la même mesure qu'il diffère des autres dialectes actuels, du tamahak par exemple. Celui-ci a certainement moins évolué depuis l'antiquité. La question posée est donc susceptible, non d'une réponse unique, mais de solutions variables suivant qu'on envisage tel ou tel dialecte. Et ceci nous amène à traiter de l'existence de ces dialectes dès l'antiquité, question également posée par M. Gsell.

Y avait-il une langue libyenne, ou plusieurs? La subdivision en groupes existait-elle déjà dans l'antiquité? Les témoignages des anciens sont contradictoires. Ammien Marcellin et Corippe notent la diversité des langues en usage dans les tribus; saint Augustin fait au contraire remarquer que les très

⁽¹⁾ *Hist. ancienne*, I, 319.

nombreuses tribus barbares de l'Afrique parlent une seule et même langue⁽¹⁾.

Nous pensons qu'il n'y a aucune raison pour que l'ancienne langue libyenne ait eu plus d'unité que le berbère de nos jours.

Nous avons vu plus haut que les principales différences dialectales se réduisaient, sans modifications morphologiques, à des permutations de consonnes. Il n'y a aucun doute que ces permutations se produisaient dans l'antiquité comme de nos jours. Elles s'imposent même à l'intérieur de groupements restreints. « Ce qui frappe le plus, dit Biarnay dans son introduction à l'étude des dialectes du Rif marocain ⁽²⁾, c'est la diversité des évolutions phonétiques que paraît avoir subies ce langage. En réalité, cette diversité est superficielle : elle cache une véritable unité dans l'évolution d'une branche des parlers berbères, mais celle-ci n'est pas parvenue encore dans toutes les régions à un même stade. . . l'influence du cloisonnement géographique, caractéristique accusée par la longue pratique des mariages endogamiques, paraît avoir été décisive : elle s'est traduite par l'apparition de sous-dialectes dont l'aire d'emploi coïncide à peu près exactement avec les compartiments formés par les vallées et avec les limites des tribus ou fractions de tribus. »

Ce qui est vrai du Rif l'est du berbère pris dans son ensemble et l'était du libyen, les mêmes causes ayant de tout temps produit les mêmes effets. La langue était unique pour toute l'Afrique du Nord, mais elle était parlée avec des particularités phonétiques découlant des mêmes causes qui agissent de nos jours : diversité dans la constitution physique des tribus, provenant de la diversité des races et des habitats. Il est impossible d'imaginer des milieux plus différents que la forêt subtropicale du

(1) GSELL, *op. cit.*, p. 311.

(2) BIARNAY, *Études sur les dialectes berbères du Rif*, Paris, Leroux, 1917.

littoral, la steppe nue et froide des plateaux, la Hamada brûlante ou la dune saharienne. Ces différences imposent une grande diversité dans la manière de vivre, les traditions, les idées et les coutumes, et finalement dans la constitution mentale et physique des hommes : partant, dans leur langage. Entre ces dialectes existaient des lois de permutation, ou plutôt de *concordance*, entre les consonnes, identiques à celles mises en lumière par M. Basset pour le berbère actuel. Il y avait des tribus qui prononçaient le *g* en *i*, le *k* en χ et en *i*, d'autres le *k* en *tch*, d'autres le *z* en *h* ou le *b* en *ou*, absolument comme de nos jours. Nous en avons des preuves dans la transcription latine de divers topiques.

Comme le remarque Gsell, aucun dialecte n'étant jamais arrivé à l'honneur d'être pris comme langue officielle, aucun n'a pu acquérir sur les autres une prééminence quelconque. Ils ont coexisté, suivant des aires locales dont les limites variaient, et que les migrations de tribus ont profondément modifiées au cours des siècles.

Les conceptions qui repoussent dans les âges lointains l'unité des langues improprement appelées mères doivent être abandonnées. De tout temps, le langage des hommes s'est diversifié, et d'autant plus que les communications étaient plus difficiles et plus rares. C'est de nos jours que se font les grandes unités linguistiques.

Quant à l'évolution du libyen, nous avons vu plus haut que dans des groupes ethniques séparés depuis des millénaires, elle avait été à peu près nulle. Nous admettons donc que les dialectes berbères représentent bien les dialectes libyens de l'antiquité, modifiés et quelquefois enrichis par des apports étrangers.

CHAPITRE III.

LES SOURCES DE L'ÉTUDE DU LIBYEN.

LES MOTS TRANSMIS PAR LES AUTEURS ANCIENS.

Nous avons vu que toute étude de la langue ancienne implique nécessairement une connaissance aussi complète que possible des dialectes berbères actuels. Cette documentation préalable doit se compléter par l'étude de la toponymie berbère actuelle, qui dérive nécessairement d'un état antérieur du langage. Bien des régions, complètement arabisées aujourd'hui, ont conservé une toponymie berbère dont le sens échappe complètement aux habitants arabisés du pays, et dont les caractéristiques sont facilement reconnaissables, ne serait-ce qu'à la désinence féminine du *t* préfixe et suffixe, ou à la forme plurielle en *m*.

Il y a là une source de renseignements trop négligée jusqu'ici. La carte d'état-major au 1/200,000^e et les feuilles publiées de la carte au 1/50,000^e, levées avec le plus grand soin par le Service géographique de l'armée, constituent une base excellente de recherches et d'études. Mais la transcription en français des noms indigènes y laisse fort à désirer. Il était, à vrai dire, difficile qu'il en fût autrement. Nos officiers, excellents géodèses et topographes, ne sont pas des linguistes spécialisés, et, en l'absence de guides compétents, quels renseignements peuvent-ils trouver dans le pays? Les noms berbères, quelquefois déformés par des intermédiaires arabes, deviendront méconnaissables après la transcription fantaisiste dictée par une oreille mal instruite. Rétablir la véritable orthographe, calquée sur la prononciation suivant un système à adopter une

fois pour toutes, dégager les racines et les identifier, c'est là un travail que l'on ne peut demander aux géodèses, mais qui est bien fait pour tenter la sagacité d'un africanisant, si l'on songe que le topique berbère a presque toujours son origine dans un nom commun, et que l'explication de cette toponymie nous permet de remonter plus ou moins haut dans le passé.

Nous avons essayé de réaliser ce programme, il y a déjà longtemps, en ce qui concerne la carte de l'Aurès⁽¹⁾. Il est indispensable qu'une large documentation orale, prise sur place, vienne partout compléter et rectifier les données de la carte d'état-major. Il est à souhaiter que cette tâche soit menée à bien dans toutes les régions de l'Afrique du Nord où existent des topiques à consonance berbère. Nous en saisisons particulièrement l'intérêt au cours de ce travail.

En dehors de cette documentation préliminaire, les seules sources de l'étude du libyen sont : les quelques noms laissés par les auteurs anciens; les inscriptions libyques et latines; enfin la toponymie ancienne telle qu'elle nous a été transmise par les auteurs grecs et romains et les inscriptions, qui constitue par elle-même une mine précieuse de documents, encore à peu près inexploités à ce point de vue.

Nous les examinerons successivement.

Les documents transmis par les auteurs anciens.

Les Latins, aussi bien que les Grecs, ne nous ont transmis aucune étude, aucun renseignement précis sur la langue libyenne. Les premiers, malgré qu'ils aient dominé le pays pendant cinq siècles, vivant côte à côte avec l'élément indigène, l'attirant à eux, se l'assimilant suivant d'admirables méthodes, sont demeurés vis-à-vis d'elle d'une ignorance singu-

⁽¹⁾ *Étude sur la toponymie berbère de la région de l'Aurès* in *Actes du Congrès des Orientalistes*, 1897.

lière. Ont-ils seulement discerné qu'il y avait en Afrique deux langages, le libyen indigène et le punique? La question demeure douteuse; les Latins les plus instruits étaient dépourvus de philologie; ce n'est pas d'aujourd'hui qu'ils ont manifesté peu de goût pour les langues étrangères. L'esprit critique, cette conquête de la science moderne, leur faisait défaut, en philologie tout au moins.

M. Gsell note cependant qu'Ammien Marcellin et surtout Corippus avaient remarqué la diversité des langues en usage dans les tribus⁽¹⁾. Il n'est pas douteux qu'il ne s'agisse de dialectes, ainsi que le confirme saint Augustin : « In Africa barbaras gentes in una lingua plurimas novimus⁽²⁾. » Il n'y a aucun doute que saint Augustin ne fasse allusion à la langue libyque, dont il avait clairement reconnu l'unité.

M. Gsell, qui a longuement dépouillé les auteurs anciens, a dressé une liste d'une quinzaine de mots : encore formule-t-il expressément des réserves très justifiées; ces mots peuvent avoir été altérés; ils peuvent aussi s'appliquer à des choses puniques.

L'examen montre qu'en majorité ces noms ne sont point libyens : *addax* « antilope », *βασσαρία* « renards », *βασιλος* « roi », *βριχβυ* « âne », *lalisio* « poulain », *nepa* « scorpion », *τίτυπος* « bouc » ne paraissent se rattacher à aucun radical libyen.

Ammon, d'après Servius, signifierait le « bélier ». M. Gsell note avec raison « qu'il y a probablement là une inexactitude. Ammon a dû rester le nom propre du dieu bélier »⁽³⁾. Le berbère vient éclaircir complètement la question.

□ *Iman* en tamahak signifie « personne », *man* « âme », *uman* « apparaître, se manifester », *temunt* « apparition »⁽⁴⁾.

¹ *Hist.* 1, p. 311.

² Cité par GSELL, *loc. cit.*

³ *Op. cit.*, p. 312.

⁴ DE FOUCAULD, *Dict. touareg.*

En chaouïa de l'Aurès, *iman* signifie également « personne, individu »; *iman ennes* « lui-même » (mot à mot : « personne de lui »). De même dans le dialecte de Gadamès⁽¹⁾, *iman* « personne » (Mzab, Ouargla, Dj. Nefoussa)⁽²⁾, etc. Bref, le mot, universellement répandu dans les dialectes berbères, appartient bien à la langue libyenne. *Ammon* est « la personne, l'âme par excellence, Dieu ». Il a donné son nom à la grande oasis du désert libyen qui gardait son sanctuaire, et son culte s'est répandu, sous la forme du bélier, en Égypte et dans toute l'Afrique du Nord, ainsi que l'ont montré les pierres gravées du Sud-Oranais.

Caesā ou *Caesa* « éléphant ». Des deux auteurs anciens qui citent ce vocable, l'un, Spartien, l'attribue à la langue des Maures : « elephanto, qui lingua Maurorum *caesā* dicitur »⁽³⁾; l'autre, Servius, à la langue des Carthaginois : « elephantem, qui *caesa* dicitur lingua Poenorum »⁽⁴⁾. Il est infiniment probable que ce dernier a raison. « Éléphant », en libyen, se disait *elu*, plur. *eluan*, tém. *telut*, plur. *teluim*, comme dans le tamahak actuel. On retrouve en effet ce nom dans la toponymie nord-africaine, en des lieux où les éléphants ont disparu dès l'antiquité : *Tin Tellut* « le puits de l'éléphant femelle », *Djebel Teluim* « la montagne des éléphants », etc.

Κώτης, que M. Gsell traduit par « les vignes », d'après Pomponius Mela : « promontorium quod Graecia ampelusiam, Afri aliter, sed idem significante vocabulo appellant ». Cet *aliter* est trop vague et le renseignement lui-même trop incertain pour qu'on puisse en déduire que *κώτης* signifie « vigne », même en admettant que Pomponius Mela ait bien entendu parler du cap Spartel, appelé *Κώτης* par Ptolémée et Stra-

⁽¹⁾ MOTYLINSKI, *Le dialecte de Gadamès*, p. 145.

⁽²⁾ B. BASSET, *La zénatia du Mzab, de Ouargla et de l'oued Bir'*, p. 81.

⁽³⁾ Spartien (Aelius, II, 3. Cité par GSELL, *loc. cit.*, p. 313, n. 1).

⁽⁴⁾ Cité par GSELL, *ibid.*

bon⁽¹⁾. Par contre, *Kotès* peut très bien se rattacher à une racine libyenne, que nous retrouvons dans le moderne *Tkout*, dans le *Ras Takkouch* (anc. *Tacato*) et dans de nombreux toponymes : la racine *kk* (*tkout* est pour *tkoukt* « citadelle, château », *guel'a*, ar. قلعة).

On peut ajouter à ces quelques mots celui de *κατρία*, donné par Étienne de Byzance comme étant le nom de la « chèvre » en langue libyque, et qui est peut-être le même que le mot berbère *tjat* (kabyle, chaouia de l'Aurès) « chèvre ».

Parmi les noms propres d'hommes qui nous ont été légués par les auteurs anciens, les plus fidèlement transcrits sont assurément ceux de *Corippus*. Leur caractère indigène et libyen n'est pas douteux. Ainsi que le remarque M. Gsell, les uns ont la forme des adjectifs berbères en *an*⁽²⁾, d'autres les désinences *in* ou *en* ou *asen*. Nous ajouterons que certains, tels que *Mastan*, sont encore usités chez les Touareg de nos jours. L'étymologie libyenne de plusieurs d'entre eux peut être établie :

Guenfan ou *Aguenfan* « possesseur ». Cf. 𐤒𐤓𐤕 *gunfu* (tamahak) « avoir une large part, posséder »⁽³⁾. *Agunfu* « fait d'avoir une large part » et *agenfan*, participe tenant lieu d'adjectif, « grand possédant ».

Imastan ou *Amastan* « protecteur ». 𐤏𐤎𐤓𐤌 *mesten* (tam.) « protéger »⁽⁴⁾. *Amesten* « protection ». *Amastan* « protecteur, défenseur », nom propre d'homme.

Sidifan pour *Asettifan* « le noir ». Rac. 𐤑𐤕𐤕𐤓, indiquant l'idée de noirceur. *Asettif*, plur. *isettafen* « noir ». D'où le nom de la ville de *Sétif*, anc. *Sitifis*.

Garafin « l'agenouillé », rac. 𐤒𐤓𐤕𐤓 *geres* « s'agenouiller ». 𐤒𐤓𐤕𐤓

(1) GSELL, *op. cit.*, p. 313, n. 3.

(2) *Op. cit.*, p. 315. *Altiran*, *Audiliman*, *Carcasan*, *Guenfan*, etc.; *Autufadin*, *Garafin*, *Cutin*, *Marzin*, *Ielidassen*, *Manzerasen*, etc.

(3) DE FOUCAULD, *Dict. touareg*.

(4) *Ibid.*, t. I, p. 177-178.

gereffet (tam.) « être agenouillé », *agereffu* « gènesflexion », *agereffa* « qui s'agenouille sans cesse », etc.⁽¹⁾.

Marzin « le destructeur, le vainqueur ». Rac. rz. *Erz* « casser, briser, détruire » (chaouia de l'Aurès, kabyle, etc.). # *O erz* (tam.) « briser, détruire (une maison, une ville, un peuple) »⁽²⁾. *Emerzi*, subst. masc., plur. *imerza*, fém. *temerzit*, plur. *timerza* « casseur, briseur ».

Sanzin « le vendeur », rac. *enz* « vendre » (kab., chaouia, zenatia), forme factitive *senz* « faire vendre ». En tamahak, le *z* devient *h* : *enh* « vendre », *zinh* « faire vendre ».

La désinence *asen*, qui est fréquente, appelle quelques remarques. *As*, dans tous les dialectes actuels, est le pronom personnel de la 3^e personne quand il est régi par un nom, un verbe ou une préposition. Au pluriel, *asen*. Le fait que ce pronom entre dans la composition de noms propres peut paraître singulier. Il y a là cependant un procédé familier aux peuples orientaux et africains. Le nom propre est *construit* : c'est un substantif, ou un verbe, avec son régime. De même les noms carthaginois : *Azerubaal* (Asdrubal) « offrande à Baal »; *Hannibaul* « don de Baal »; *Shafotbaal* « Baal l'a jugé »; et avec des pronoms : *Gero* « client de lui », *Abdo* « serviteur de lui », etc.⁽³⁾.

Ielidassen est donc composé de deux mots : *ielid* et *asen* « à eux ». Le premier mot *ielid* n'est autre que le mot *agellid* « roi », que l'on trouve dans l'inscription bilingue de Dougga et qui appartient sans conteste à la langue libyenne. L'affaiblissement de *g* en *i* est courant en berbère : *ariaz* pour *argaz* « homme » (chaouia), *aïour* pour *aggour* « lune », etc. *Ielidassen* signifie donc « leur roi ». Le même radical GLD a formé d'autres noms propres usités dans l'antiquité, tels que Gildon.

Macurasen est également formé de deux mots. Le premier

⁽¹⁾ *Ibid.*, t. II, p. 341.

⁽²⁾ *Ibid.*, II, 466.

⁽³⁾ Voir GSELL, *Hist.*, t. IV, p. 221-222.

se rattache à la racine $\text{mk}\bar{\text{r}}$, qui exprime l'idée de grandeur (*amekran* « grand ») et aussi l'idée d'« être plus âgé que ». Le Berbère qui a deux fils appelle l'aîné *Mhand amokran* et le second *Mhand amezian*. En tamahak, la racine devient $\text{m}\bar{\text{g}}\bar{\text{r}}$, $\text{O}\bar{\text{r}}\bar{\text{g}}$, avec la même signification. *Amgar* désigne un « homme grand (d'âge ou de situation) »⁽¹⁾. *Amekhar* « le frère aîné » ou « celui qui est grand par-dessus tout (Dieu) ». *Macurasen* ou *mekkur asen* a le même sens : « le plus grand d'eux tous, l'aîné ».

Manzerasen est formé de la même manière. Rac. nzr , tam. $\text{O}\bar{\text{z}}\bar{\text{r}}$ *enzer* « défier, lancer un défi »⁽²⁾; *ennezar* « chose qui défie les forces de tout le monde ». Le préfixe *m* ou *am* indique la personnalité humaine. *Manzerasen* a le sens de « celui qui les défie tous ».

Il faut sans doute rattacher à une construction analogue le nom fameux de *Massinissa*. On retrouve ici, avant le pronom de la 3^e personne, la préposition *n* ou *en* « de », *ennes* « de lui », *ensen* « d'eux »; on a déjà reconnu dans le mot *mass* le substantif tamahak $\text{O}\bar{\text{m}}\bar{\text{s}}$ *mess* « maître ». Il est à noter que ce mot s'emploie presque toujours avec le pronom possessif : *mess is en tsiouai* « maître de lui des pièces de vers », c'est-à-dire « compositeur de pièces de vers »; *mess is n emger* « maître de lui du combat », c'est-à-dire « courageux dans les combats »; *messi* « mon maître »; *mess ineg* « notre maître, Dieu »⁽³⁾. *Massinissa* est en réalité *mess ensen* « maître d'eux tous ». De même, *masuna* des auteurs latins n'est autre que *mess ennağ* « notre maître ». *Masginin* (tam. $\text{I}\bar{\text{t}}\bar{\text{g}}\bar{\text{f}}$, plur. *igifen* « terrain pourvu de végétation ») « le maître des terrains fertiles ».

(1) DE FOUCAULD, *Dict.*, II, p. 165.

(2) *Ibid.*, II, p. 303.

(3) DE FOUCAULD, II, 69.

CHAPITRE IV.

LES INSCRIPTIONS LIBYQUES.

Trois ou quatre cents inscriptions en langue et caractères libyens ont été jusqu'ici découvertes dans les régions les plus variées de l'Afrique du Nord, de la Tunisie et du Maroc⁽¹⁾.

Le plus grand nombre provient de l'ancienne Numidie, et particulièrement des régions de Guelma et de la Calle; il y existe d'importantes nécropoles, où les inhumations furent pratiquées jusque sous l'empire romain. Il semble à première vue qu'une langue aussi largement représentée doive nous livrer une bonne partie de ses secrets. Nous verrons plus loin qu'il n'en est pas ainsi et nous chercherons à démêler pourquoi. Publiées par Reboud⁽²⁾, par les sociétés savantes de l'Afrique du Nord et en particulier la Société archéologique de Constantine, étudiées par Judas, Letourneux et surtout Halévy, qui en a essayé une traduction d'ensemble, les inscriptions libyques ont déçu l'attente qu'elles avaient éveillée.

L'écriture libyenne est constituée par un alphabet phonétique, peut-être dérivé de certains alphabets sud-sémitiques, ou provenant d'une souche commune avec ces derniers⁽³⁾.

⁽¹⁾ Voir un bon exposé de la question dans Henri BASSET, *Essai sur la littérature des Berbères*, Alger, 1920, p. 12 et suiv.

⁽²⁾ *Recueil d'inscriptions libyco-berbères*, Paris, Le Clère, 1870; *Mémoires de la Société française de numismatique et d'archéologie*; *Recueil de la Société archéologique de Constantine*, années 1866 et suiv.; A. JUDAS, *Sur plusieurs séries d'épigraphes libyques*, Paris, 1868; *Nouvelle analyse de l'inscription bilingue de Thugga*, Paris, 1868. Voir bibliographie in REBOUD, *op. cit.*, p. 70.

⁽³⁾ Littmann (*L'origine de l'alphabet libyen* in *J. as.*, 1904, IV, p. 423) le fait dériver des alphabets safaitique et thamoudénien. Si certains signes offrent une incontestable parenté, d'autres proviennent visiblement d'une source étrangère, et l'ensemble forme bien un système propre, que l'on peut appeler libyco-tifinag.

Son caractère phonétique laisserait supposer qu'elle est déjà très évoluée, qu'elle représente l'aboutissement d'une longue série d'efforts et de perfectionnements. Mais les procédés de l'esprit humain n'ont pas toujours cette suite naturelle et logique que nous enseigne par ailleurs l'histoire de l'écriture. Certains peuples, favorisés par les circonstances, quelquefois par leur génie propre, ont pour point de départ l'aboutissement d'une pénible évolution suivie par d'autres. Mais les plus belles découvertes ne sont fécondes que chez les rares privilégiés.

Les peuples sémitiques se sont dotés les premiers de l'instrument merveilleux qu'est l'écriture phonétique; ils en ont fait apport aux civilisations méditerranéennes, qui, grâce à elle, franchirent d'énormes étapes dans la voie du progrès.

Les peuples africains ont, eux aussi, bénéficié de la découverte, mais elle est restée stérile entre leurs mains, pour des causes qui ne leur sont d'ailleurs pas toutes imputables.

L'écriture libyenne n'a pu aboutir à une cursive, parce qu'elle a été constamment supplantée par d'autres systèmes.

Les signes employés dès l'origine sont des figures géométriques simples, les plus simples même que l'imagination puisse concevoir : le point, le cercle avec ou sans indication de son centre, la ligne droite verticale ou horizontale, les deux lignes parallèles, le carré et ses éléments, le carré sur trois côtés, un angle, deux angles; deux droites se coupant à angle droit; le crochet, deux crochets symétriques; la double boucle, ouverte ou fermée; la ligne brisée; trois lignes parallèles, unies ou non par une perpendiculaire : voilà toutes les combinaisons permettant de constituer un alphabet complet.

Aucun système, en théorie, ne paraît plus logique et plus simple. Il s'est conservé, avec des permutations dans la valeur des signes, mais sans aucun changement essentiel — sans aucun progrès peut-on dire — jusqu'à nos jours. Il est actuel-

lement encore usité par les Touaregs, qui dénomment leur alphabet *tifinag*, et nous fournissent par lui une nouvelle preuve de l'absence d'évolution chez les Berbères.

Nous donnons ci-après le tableau de l'alphabet libyen, ainsi que des *tifinag* correspondants, avec leur valeur telle qu'elle a pu être déterminée par nos lectures. Nous noterons les principales divergences existant entre nos valeurs et celles précédemment adoptées par Halévy et Letourneux.

Les lettres sont orientées, dans le tableau ci-après, en lignes horizontales, de gauche à droite.

Les numéros donnés aux inscriptions sont ceux du recueil de Reboud.

ALPHABET LIBYEN.	TIFINAG.	VALEUR.
1° <i>Voyelles.</i>		
• ≡ III ⁽¹⁾	•	a
I =	:	u
Z 2 >	≧ 2 ?	i

¹ Nous attribuons, avec Halévy, le son a au signe ≡ lorsqu'il est employé comme terminaison des noms propres, ce qui est extrêmement fréquent dans les inscriptions libyques. Peut-être n'a-t-il pas de valeur particulière et indique-t-il simplement la fin d'une ligne.

Dans le corps des mots, les trois parallèles orientées dans le sens de l'écriture ≡ ont la valeur ġ (arabe *ġ*). En *tifinag*, les parallèles se réduisent à des points : = devient : u; ≡ devient : ġ.

L'orientation des trois parallèles à la fin des mots paraît indifférente à leur valeur, ainsi que le prouvent trois inscriptions de la Chellia, évidemment contemporaines et trouvées côte à côte, les n° 221, 223 et 224. Dans la

première, le nom *Ilsa* est écrit $\begin{array}{c} \equiv \\ \equiv \\ \equiv \end{array}$, dans les deux autres $\begin{array}{c} \equiv \\ \equiv \\ \equiv \end{array}$.

M. l'abbé Chabot a montré que la valeur de ce signe, quelle que soit sa position, verticale ou horizontale, « était celle d'une simple aspiration, supportant une voyelle quelconque; d'où il résulte que ce signe peut remplacer

ALPHABET LIBYEN. TIFINAÛ. VALEUR.

2° Consonnes.

⊙ ⁽¹⁾	⊠	⊖	⊕	⊞	⊟	b
⁽²⁾		⊞	⊟			ch français, s

toutes les gutturales de l'alphabet punique (Ⲁ, ⲁ, Ⲃ, ⲃ)» (*Notes sur l'alphabet libyque* in *J. as.*, 1917, p. 559).

Enfin, dans les ethniques, la finale ≡ peut avoir le son *an* ou *en* : *Indrumen*, *Imaskaren* (voir ci-après). Dans l'ethnique *Imaskaren* des inscriptions 221 et 223, les parallèles finales sont orientées dans le sens de l'écriture ≡; dans le même mot de l'inscription 224, elles sont perpendiculaires au sens de l'écriture III, ce qui confirme l'observation précédente.

(1) Le cercle avec indication de son centre a la valeur *s* en tifinaû. Sa lecture en libyen n'est pas douteuse. A l'inverse de ce qui s'est produit pour *u* et *g*, le tifinaû a ici allongé le point en une ligne.

(2) Halévy donne à la ligne verticale | la valeur *n* et Letourneux la valeur *s*.

Le bilingue n° 24 démontre péremptoirement que la valeur *n* doit être écartée :

+
+
↑
—
est traduit en latin SACTUT.

| correspond à *s*, tandis que la valeur *n* est donnée par la ligne droite tracée dans le sens de l'écriture : —.

D'autre part, l'alphabet libyen renferme déjà un *s*, dont la lecture n'est pas douteuse; c'est le signe ∞. Letourneux donne à † la valeur *s*, sans qu'on sache trop à quoi elle correspond. Or son alphabet ne renferme pas de cinquante, consonne fort usitée en berbère.

D'autre part, l'inscription 244 :
 |
 X
 III *sougasen* (cf. tamahak : ⊞ *asagou*)
 ||
 —

«jeune homme») paraît confirmer cette lecture.

Le tifinaû emploie le même signe, auquel il a ajouté deux crochets pour le distinguer de *n*.

Il faut cependant reconnaître que, dans certaines inscriptions, | vertical a conservé la valeur *n*. Il faut y voir, ou une erreur d'orientation, — explicable dans un système qui admet toutes les orientations imaginables, — ou une particularité de certains dialectes.

ALPHABET LIBYEN.	TIFINAG.	VALEUR.
□ □ Λ ¹⁾	Λ ∨ □ □	d
⊥ I ²⁾	I H I I	f
Γ ↑ 1 8 ³⁾	Σ 8 X I J.	g
≡ ⁴⁾	⋮	h, t
⊥	H I H X	j, dj
Γ Γ ↑	∴	k
	∴	h, ح arabe
		l
□	□ □	m
—		n
	...	k, ك arabe
○ □ ⁵⁾	□ ○	r
≡	⋮	g, غ arabe
Σ 8 ∞ 8	○ □	s
➤ +	+	t
E	Y X #	:

Ce système d'écriture est, on le voit, très imparfait; il l'est demeuré, sans progrès, dans les modernes tifinag.

Il est cependant indispensable de connaître dans toutes leurs particularités les articulations familières du libyco-berbère, si l'on veut se livrer à l'étude et à la reconnaissance des

¹⁾ Valeur donnée par le bilingue 8.

²⁾ Letourneux donne au signe ⊥ la valeur j. Halévy y voit un u. Il peut arriver effectivement que les deux parallèles de la voyelle u = soient reliées par un trait : I.

³⁾ Dans certains cas, le signe 8 n'est qu'un 8 incomplet et doit par suite se lire s.

⁴⁾ Ici encore, les quatre parallèles du libyen sont devenues en tamazigt quatre points en ligne verticale. Il s'agit de h doux, s arabe.

M. l'abbé Chabot (*J. as.*, 1917, p. 558) établit la valeur t dur (ت arabe) de ce signe dans diverses inscriptions de la région de Guelma.

⁵⁾ La valeur de ce signe ○ est la même qu'en égyptien hiéroglyphique, où il figure le disque solaire, Ra.

radicaux, à travers les déguisements que les textes ou la toponymie des Latins leur ont imposés.

Ici encore, l'observation des dialectes actuels peut nous être d'un grand secours, si l'on a soin d'éliminer de l'alphabet tout ce qui lui vient de l'arabe, et d'y reconnaître les apports du punique. Cela fait, il conviendra d'adopter une transcription française, la plus simple possible. Nous suivrons celle du *Journal asiatique*, qui est maintenant la plus généralement adoptée¹.

1° *Voyelles* :

Les voyelles sont plus nuancées qu'en arabe. Elles comprennent les sons *a* bref, *ā* long, *e* muet, *é*, *è*, *ê*, *i*, *iy*, *o*, *ô*, *u*, *ū*.

Elles sont soumises à des variations extrêmement nombreuses, qui leur enlèvent toute fixité, et empêchent de les prendre en considération dans le dégagement du radical, sauf cas très exceptionnels. Les principales causes de ces variations sont : le passage du singulier au pluriel, les modalités de l'action verbale (formes intensives, factitives, d'habitude, de réciprocité, formes réfléchies, etc.), le rapport d'annexion et l'influence de prépositions et de particules sur les voyelles initiales².

Il y a lieu de rattacher aux consonnes les demi-consonnes *i* et *u* : *i* correspondant à *g* ou à *j*, *u* à *b*.

2° *Consonnes* :

Celles empruntées à l'arabe et au punique sont les suivantes :

k glottal (ق arabe, פ punique).

¹ Voir *J. as.*, janv.-mars 1923.

² Le complément déterminatif et le nom régi par une préposition transforment en *u* leur voyelle initiale *a*.

'*āin* (ع arabe, ʾ punique), que nous rendons par *ʿ*.
h dur (ح arabe, ח punique), que nous rendons par *h*.

D'autre part, le ض et le ظ arabes se confondent en libyco-berbère. Nous les rendons par *d*. Le son des deux lettres représente également un *d* spirant emphatique. C'est un milieu entre *d* et *z*.

Les consonnes propres à l'alphabet libyco-berbère sont les suivantes :

b, articulation du ب arabe, ⊙, ⊠ des inscriptions libyques, ⊕, ⊞, ⊗, ⊘ des tiffinag.

d, articulation *d*, د arabe. □, ⊔, ⊕, ⊖ des inscriptions libyques, ⊗, ⊘, ⊙ des tiffinag.

d, articulation *d* spirant, ذ arabe, même transcription que le *d* chez les libyques et les tiffinag.

d, articulation *d* spirant emphatique; intermédiaire entre *d* et *z*. En arabe, ض et ظ: ⊔, ⊕, ⊖, ⊗ des inscriptions libyques, ⊘ des tiffinag.

f, articulation *f* ou *ph*, ف arabe oriental, ف arabe maghrébin, ⚓, ⚔ libyque, ⚓, ⚔, ⚕ tiffinag.

g dur, ⚓, ⚔, ⚕, ⚖, ⚗ libyque, ∞, ∞, ∞ tiffinag.

h, articulation *h* aspiré doux, ه, ه arabe, ≡ libyque, ≡ tiffinag.

i, demi-consonne *y*, ʾ libyque, ʾ arabe.

j, *dj*, articulation *j*, correspondant au ج arabe prononcé à l'orientale, ج des libyques, ج, ج, ج des tiffinag.

k, articulation *k*, ك arabe, ⚑ des libyques, ⚑ des tiffinag. Cette consonne s'aspire en *χ* dans certains dialectes (prononcé comme *ch* dans l'allemand *welcher*), passe ainsi à la demi-consonne *i*, et finalement s'élide.

l, articulation *l*, ل arabe, ل libyque, ل tiffinag.

m, articulation *m*, م arabe, م libyque, م tiffinag.

n, articulation *n*, ن arabe, — et quelquefois l libyque, l tiffinag.

r, articulation *r* dental, ر arabe, O, □ libyque et tiffinag.

ḡ, articulation *r* grasseyé ou *gh* grasseyé, غ arabe, III et ≡ libyque, ⋮ tiffinag.

s, articulation *s* ou *ç*, س arabe, ∞, X libyen, □, ⊙ tiffinag.

š, articulation chuintante, ش arabe, l libyen, □, ⊚ tiffinag.

t, articulation dentale sourde, prononcée *ts* dans certains dialectes. Correspond à la fois au ت et au ث arabes; † libyen et tiffinag.

t, dentale spirante sourde, correspond au *th* anglais dur. Grec θ, latin *th*. Même représentation en libyen et tiffinag que la précédente.

t, dentale sourde et emphatique. Correspond au ط arabe. Même représentation en libyen et tiffinag que la précédente.

u, demi-consonne *u*, arabe و, latin *v*; figurée par = en libyen, ⋮ en tiffinag.

z, sifflante sonore *z*, arabe ز. Figurée par E en libyen, par X, # en tiffinag.

Le corps d'écriture est généralement constitué, dans les inscriptions libyques, par des lignes verticales, dont le commencement est en bas. Les lignes sont elles-mêmes disposées indifféremment de droite à gauche ou de gauche à droite.

Chez les Touaregs actuels, l'écriture est tracée dans n'importe quel sens, horizontal, vertical ou en spirale. L'exemple du bilingue de Dougga, où les lignes sont horizontales, nous prouve que dès l'antiquité la règle de la verticalité n'était pas obligatoire.

En principe, les consonnes seules sont indiquées. L'écriture exprime cependant les semi-consonnes *i* et *u*, et quelquefois la voyelle *a*.

Cette simplicité rudimentaire, cette absence totale de règles

constituent une première difficulté sérieuse lorsqu'il s'agit de déchiffrer un texte dans un idiome peu ou point connu. L'ignorance profonde, l'inexpérience des lapicides viendront l'aggraver par des confusions et quelquefois des erreurs. On peut d'ailleurs s'étonner que les Libyens en soient restés à ce point de départ : l'usage continuel d'un alphabet amène ordinairement des perfectionnements qui en facilitent le manie-ment aux scribes et la lecture à un œil exercé. Les Phéniciens, avec un point de départ analogue à celui des Libyens, ont su arriver à un usage courant de l'écriture : ils en ont fait une véritable cursive. Les Égyptiens, partis de beaucoup plus loin, puisque leur écriture était à l'origine en grande partie idéo-graphique, ont aussi abouti, avec les siècles, à une cursive.

Peut-être les Libyens, si leur civilisation avait évolué libre-ment, fussent-ils arrivés à un résultat analogue. Mais, quand leur alphabet fut en situation de se vulgariser, il trouva la place déjà prise : la civilisation phénicienne dominait en Afrique ; la langue officielle, à la cour même des rois numides, était le punique.

Dans les villes, les scribes et les lettrés avaient à leur dis-
position l'alphabet punique, qui répondait à tous leurs besoins. Nulle part, la nécessité ne se fit sentir de perfectionner ou de vulgariser un système supplémentaire, qui représentait une langue non officielle et déjà considérée comme barbare. Il n'y a probablement jamais eu de scribes libyens.

Dès lors, avec l'accès des grandes villes et de la civilisa-
tion, le domaine intellectuel était fermé à la langue libyque. Il n'y a plus à s'étonner de la voir incapable de progrès. L'étonnement naîtrait plutôt de ce que la tradition d'une écriture propre se soit conservée intacte, dans cette situation infé-
rieure, pendant tant de siècles. Seule la tradition campa-
gnarde, avec ses aléas, ses incertitudes et ses insuffisances, était gardienne de cette écriture. L'étrange est qu'elle ait suffi

pour la conserver, et aussi pour lui donner dans l'espace et dans le temps une diffusion aussi considérable. Parmi tous les alphabets phonétiques, celui des Libyens détient le record de la longévité. La pérennité a été l'apanage du système le plus imparfait, le plus rudimentaire.

Peut-être ses défauts mêmes ont-ils été une condition de sa durée. Mais il n'a pu subsister que parce que la forme d'existence de la société libyenne, puis berbère, est demeurée la même pendant cette longue suite de siècles. Les Phéniciens, les Romains, les Byzantins ont passé; après eux, les *tifnag* ont trouvé à leur tour les avenues de la civilisation et l'accès des villes fermés par une langue et une littérature qui primaient les leurs, de très loin. L'arabe avait, dans ce rôle, supplanté le punique, le grec et le latin. Il y ajoutait le prestige de la consécration religieuse.

La tradition africaine demeura l'apanage de campagnards sans relations avec les villes, habitants des montagnes abruptes ou des déserts inviolables. Refoulée dès l'antiquité comme elle le fut plus tard lors de l'islamisation de l'Afrique, la tradition trouva dans l'immensité du pays, dans son morcellement, et surtout dans le Sahara, des refuges inviolés.

Mais ici apparaît précisément l'insuffisance d'une tradition verbale pour transmettre une écriture que jamais *un livre* n'a consacrée. Si les formes ont subsisté, les valeurs, les significations de certaines d'entre elles se sont transposées. La connaissance des *tifnag* peut apporter une aide relative, mais non un critérium, en ce qui concerne les lettres libyques demeurées douteuses. Nous touchons à la principale raison de l'échec éprouvé dans la lecture des inscriptions libyques : incertitude persistante sur la valeur de certaines lettres, parce que cette valeur a changé avec le temps. Mais il y a mieux : dans une même époque, la valeur changeait d'une région à l'autre. Le cheminement d'une tradition verbale, dans un pays difficile,

compartimenté et sans routes, était soumis à tous les hasards. C'est ainsi que l'alphabet libyque du bilingue de Dougga n'est pas celui de la Cheffia, de la Mahouna ou des inscriptions maurétaniennes.

Il n'entre pas dans le cadre de ce travail d'exposer le détail de notre étude de tous les textes. Il suffit d'en énoncer quelques résultats susceptibles d'apporter un peu de clarté dans une question demeurée bien obscure, et d'autoriser certaines conclusions.

M. Gsell résume ainsi ⁽¹⁾ les résultats auxquels on est arrivé jusqu'à ce jour :

Les inscriptions libyques ne sont évidemment rédigées ni en punique, ni en latin, car plusieurs sont accompagnées d'une traduction dans l'une de ces deux langues, qui avaient leur alphabet propre. De plus, beaucoup d'entre elles contiennent un terme que l'on a expliqué : c'est le mot *ou*, qui signifie « fils » et que l'on retrouve dans la langue des Berbères. Il est donc certain qu'une bonne partie de ces textes, sinon tous, sont rédigés dans un idiome apparenté aux dialectes actuels. Mais, à l'exception du mot *ou* et d'un grand nombre de noms propres, dont les uns sont puniques et les autres ont une physionomie berbère, les inscriptions libyques sont restées indéchiffrables.

Le mot *ū* « fils de », figuré par deux barres parallèles dans le sens de la ligne d'écriture =, se rencontre en effet dans plus des trois quarts des inscriptions libyques.

Les Libyens disaient :

Iasuktan ū Mareksan « Iasouktan, fils de Mareksan » ⁽²⁾ ;

Šaktut u Imir « Chaktout, fils d'Imir » ;

(1) *Hist. ancienne de l'Afrique*, t. I, p. 310.

(2) N° 53 du *Recueil de Reboud* publié par la Société française de numismatique et d'archéologie (Paris, 1870) et ensuite par la Société archéologique de Constantine (années 1875, 1878, 1879, 1882; les numéros indiqués sont ceux de ce dernier recueil).

absolument comme les Berbères de nos jours disent : *Kasi u Idir* = *Kassi*, fils d'*Idir* ; seule l'onomastique, qui est presque entièrement devenue musulmane et qui se trouve sous l'étroite dépendance de la religion, a changé.

A ce résultat, qui était le seul acquis jusqu'ici, nous pouvons ajouter les suivants :

Rapport d'annexion. — Le rapport d'annexion s'exprime par *u* ou *en*, absolument comme en berbère.

Un certain nombre d'inscriptions commencent en effet par la lettre — *en*, et sont rédigées dans la forme : *d'un tel, fils d'un tel*. Un grand nombre d'autres, après le nom du défunt et celui de son père, indiquent l'ethnique (nom de tribu) ou encore le nom de la localité dont il était originaire, de même que de nos jours les Berbères disent : *Meddur u Mokhtar, u at Idir* = *Meddour*, fils de *Mokhtar*, des *Aït Idir* — (*At* ou *Aït Idir* signifie : — les enfants d'*Idir* —, nom de tribu).

Exemples :

N° 217. *En Keddēt u Dagal* = de *Keddēt* fils de *Dagal* ?.

N° 228. *Kenrasen u Madat en Indrūmen* (ou *en Nedrūma*) = *Kenrasan* fils de *Madat*, des *Indroumen* (nom de tribu) ?.

N° 235. *Su... u Kenrasen, en Indrūmen* = *Sou...* fils de *Kenrasen*, des *Indroumen* ?.

Les n° 236, 243, 248, 249, 260, 261 donnent le même ethnique, toujours précédé de la préposition *en*.

N° 256. *Isek u Iran en Zuggag* = *Isek* fils d'*Iran*, de *Zuggag* = nom de lieu ou de tribu ?.

N° 254. *En Cheggan u Menkar en Zuggag* = de *Cheggan* fils de *Menkar*, de *Zouggag* ?.

N° 257. *En Zeggan u Iran* = de *Zeggan* fils d'*Iran* ?.

1 Berbere *azuggag* = rouge ?.

En Makug ū Yamalek « de Makoug fils de Yamalek »⁽¹⁾.
 N° 252. *En Maman . . .* « de Maman . . . ».
 Etc.

Remarques diverses :

Le mot *mess*, qui signifie « maître », en tamahak $\odot \square$ plur. *messau*, fém. *messa*, plur. *messauat*, se retrouve au début d'un grand nombre de noms propres transmis par les anciens : *Massinissa*, *Massiva*, *Masuna*, *Masgwin*, *Maskisel*⁽²⁾. L'épigraphie libyque nous en présente de nombreux exemples :

Les n° 1, 2, 3, 6 et bien d'autres renferment le nom de *Massua* (*Massiva*).

Le n° 6 commence par les noms : *Masdakad ū Massis* « Masdakad fils de Massis ». *Masdakad*, tam. $\exists \cdot \exists$ « estimer », *amadkad* « estimateur », « Le maître estimateur ». *Massis*, formé du pronom possessif de la 3^e personne : « le maître de lui ».

N° 14 (bilingue). *Kaha ū Masulet* « Kaha (correspondant à Caius³⁾) fils de Massoulet ». Tam. $\dagger \text{II}$ *Ult* « fille », fém. de \ddagger « fils »; de même, dans de nombreux dialectes : chaouia, kabyle, etc., *ult* « fille », *ultma* « sœur » (fille de mère). *Masulet* serait « le maître de la fille » et *Massua* (*Massiva*) « le maître du fils », ou « possesseur d'un fils ».

Le n° 10 commence également par le nom *Massulet*, que l'on retrouve dans le n° 20.

N° 11. *Masdan*, nom encore usité chez les Touaregs. *Mastan* ou *Amastan* « le protecteur »⁽⁴⁾.

¹ *Inscription de la Mahouna* in *Recueil de la Société archéologique de Constantine*, vol. LI, 1917-1918.

² Voir ci-dessus, p. 219.

³ M. l'abbé Chabot lit au contraire *katá* KAT , en donnant au signe \equiv la valeur *t*. Mais cette lecture paraît en contradiction avec le texte latin (*op. cit.*, p. 563).

⁴ Voir ci-dessus, p. 217.

N° 12. *ilet ũ Masdak(ad)* - . . . ilet fils de Masdakad -

N° 13. *Mustis* ou *Massig*.

N° 14. *Masgaran* (tam. Oï *eger* -lancer-, chaouia *ier* -lancer-, tam. *egir*, plur. *giren* -action de lancer- - le maître du jet, le maître lanceur - (forme participe adjectif).

Le même nom se retrouve dans le n° 247 et plusieurs autres.

Le n° 215 nous donne le mot *mess* construit avec un complément déterminatif : *Nizisig ũ mess n agerem ũ Imir* - Nizisig fils de Mess n agerem fils d'Imir-. Tam. 𐤎𐤓: *agerem* -ville, village, bourg - (usité dans tous les dialectes berbères). Le signe 1 que porte l'inscription correspond ici au *g* *g* plutôt qu'au *g*. *Mess n agerem* signifie -le maître du village- et constitue l'équivalent du phénicien *Melqart*.

Le mot Banis ⁸ _⊙ se trouve dans un très grand nombre d'inscriptions de la Cheffia, de l'oued Mekkous et d'autres localités très éloignées des précédentes, telles que Mila.

Nous lisons :

- N° 19. *Smarr banis.*
- 20. *Massulet banis.*
- 21. *Massiz . . . banis.*
- 22. *Gestan (?) banis.*
- 32. *Kinidial banis.*
- 33. *Geddi banis.*
- 34. *Ima banis.*
- 35. *Geddet banis.*
- 36. *Dagi banis.*
- 37. *Sadlan banis.*
- 56. *Messgaran banis.*
- 59. *Gerun banis.*

60. *Geddon banis*.
 61. *Taseddat banis*.
 62. *Yas . . . banis*.
 63. *d banis*.
 65. *Deled . . . banis*.
 66. *Gamer (?) banis*.
 67. *Naled, Nizisig banis*.
 205 (de Tébessa). *En Nareda . . kenkan banis*.
 206 (Souk Ahras). *Mii . . . banis*.
 213. *Iran banis*.
 225. *Unufli banis*.
 227. *Bellula banis*.
 234. *Maru banis*.
 255. *Naldis, Nizisig banis*.
 296 (Mila). *En Magnu banis*.

Ce mot n'est évidemment pas un nom d'homme. Il est terminé par le pronom possessif *s* « de lui ».

Le mot *bani* se retrouve dans le texte phénicien de l'inscription bilingue de Dougga (2^e ligne) sous la forme אבנים *abenim* « pierres, tombeaux, pierres sépulcrales ».

𐤁𐤁𐤍 *edebni*, plur. *idebnan*, signifie « tombeau » en tamahak et plus particulièrement, suivant le dictionnaire du P. de Foucauld⁽¹⁾, « sépulture préhistorique ». « Préislamique » nous paraîtrait plus juste; de Foucauld explique d'ailleurs : « tombeau antérieur à l'introduction de l'islamisme, formé d'un tumulus en pierres sèches ». La seconde partie de cette proposition est explicative, non limitative.

Bani est la forme primitive du berbère actuel *adebni*. Il est d'ailleurs possible que *bani* soit apparenté à la racine sémitique בני *bana* « bâtir ». La préfixation du *d* est un procédé habituel

(1) T. I, p. 115.

au berbère. Les inscriptions ci-dessus doivent se traduire : « Un tel, son tombeau ».

On a déjà remarqué que les noms propres libyens transmis par Corippe⁽¹⁾ avaient la désinence *an* des adjectifs berbères, véritables participes : *Berrick* « être noir », *aberkan* « noir » (mot à mot : « étant noir »).

Les inscriptions libyques, dans leur longue série de noms propres, nous donnent divers exemples de cette forme :

N° 2. *Abisan*, tam. ⲗⲟⲩ *besei* « échancre »; Mzab, Ouarsenis, chaouia *ebbi* « couper ». « Le coupant. »

N° 11. *Masdan* pour *Mastan*, encore usité chez les Touaregs : *Amastan*⁽²⁾, de ⲓⲧⲟⲩ « protéger, le protecteur »⁽³⁾. Le nom punique *Mastanabal* apparaît ainsi comme hybride, formé du libyen *Mastan* et du phénicien Baal : « protecteur de Baal » ou « gardien de Baal ».

N° 44, 248, 249. *Yagtan*.

N° 218. *Yabtan*.

N° 51, 247. *Masgaran*, que l'on retrouve peut-être aussi dans les n° 79, 230, 232 et d'autres, « le lanceur »⁽⁴⁾.

N° 53. *Yasuktan* ū *Markasan*. *Yasuktan*, rac. *eket* ⲉⲕⲉⲧ : « mesurer » (tam.), 2^e forme *seket* « faire mesurer, acheter ». « Le mesureur, l'acheteur ».

Markasan, rac. *erkes* ⲉⲣⲕⲉⲤ (tam.) « piétiner, fouler aux pieds ». « Le fouleur, le vainqueur. »

N° 76. *Tagan*. *Ataga*, plur. *itagan* ⲓⲧⲁⲎ (tam.) « homme libre d'une certaine classe » (de Foucauld).

(1) Voir ci-dessus, p. 217 et suiv.

(2) Cf. *Moussa ag Amastan*, ancien caïd ou *aménokal* du Hoggar.

(3) Voir ci-dessus, p. 217, le même nom transmis par Corippe parmi ceux des chefs libyens.

(4) Voir ci-dessus, p. 233.

N° 251. *Ramitlan*.

N° 262. *Bilsan*. tam. ⓄⓂⓄ *ebles* « être en colère, emporté ».

N° 238. *Istitten*.

Nous avons déjà examiné nombre de noms terminés en *asen* et transmis par Corippe. Les inscriptions libyques nous en révèlent d'autres :

N° 237. *Beddasen*. *Bedda* est un nom d'homme encore usité chez les Berbères. Rac. *bedd* « se lever » (chaouia, zenatia, Mzab). Tam. √√Ⓜ *ebded* « se tenir debout ». Même sens que le mot arabe وقب, الواقف « celui qui se lève pour la bonne cause ». *Beddasen* « celui qui se lève sur eux (pour les protéger) ».

N° 228. *Kenrasen*. Cf. tam. *aknar* « poupée » (de Foucauld).

N° 244 et 261. *Chougasen*.

N° 218. *Remrasen* (rac. ⓂⓄ *arem* « éprouver » ou : ⓂⓄ *ermeğ* « troubler [?] »). Cf. le nom célèbre de Yagmorasen.

Diverses formes familières au berbère actuel et certains radicaux actuellement usités se retrouvent dans les inscriptions libyques :

N° 215. *En Zuggag ũ mess n agerem ũ Idir*.

Zuggag « rouge » (kab., chaouia, tam., etc.).

Mess n agerem (voir ci-dessus, p. 233) « le maître du village ».

Idir, nom d'homme actuellement usité, « le vivant », de *edder* « vivre ». Nom de tribu : les *Ouled Idir*¹⁾.

¹⁾ Cf. sur les inscriptions BALIDDIRI AUG, *C.I.L.*, t. VIII, n° 19121 et 19122. G. MERCIER, *L'étymologie du nom Rusuccuru* in *Recueil de Constantine*, 1914; *Notes sur la toponymie antique* in *Bulletin archéologique*, Paris, Impr. nat., 1918.

N° 24 (bilingue). *Chaktut u Imir* (en latin : HIMIR). Nom d'homme de la forme *Idir*. Tam. $\bigcirc\bigcirc$ *emir* « moment ». *Akimer* « toujours »; *chaouia*, *zenatia*, etc., *imira* « tout à l'heure ». La racine *imir* indique l'idée de « durée ». Le nom propre *Imir* correspond à l'arabe خالد *Khaled* « le durable, l'éternel ». Cf. la tribu des *Aït Immur*, Chleuh de la banlieue de Merrakech.

N° 197. *Chedda* ou *Dabar*. *Chedda* est de la forme *Bedda*, rac. *chadded* $\vee\vee\bigcirc$ (tam.) « faire effort ». « Le puissant, le vigoureux ».

N° 199. *Gedda*, même forme, rac. $\vee\delta$ *egged* (tam.) « sauter [?] ».

N° 217. *Keddet*, pour *kedda*, même forme.

N° 225. *Unufli*, rac. $\gg\text{III}\text{I}$ *nufli* (tam.) « être heureux ». En arabe سعيد *Saïd*, en latin *Felix*.

N° 227. *Bellula*, rac. $\text{III}\text{I}\bigcirc$ *eblel* (tam.) « avoir tout en abondance, ne manquer de rien ».

N° 226. *Sizzel*, rac. $\text{II}\#$ *ezzel* (tam.) « aller droit, être vertueux ».

N° 230. *Maru*, que l'on retrouve dans 232, 234, 199. Rac. $\bigcirc\bigcirc$ *tamara* (tam.) « force, puissance ».

N° 254. *Menkar*, rac. $\bigcirc\cdot\text{:I}$ *enker* (tam.) « se lever, prendre la défense de ». *Menkar* ou *amenkar* « celui qui se lève, le défenseur ».

La conclusion qui se dégage de cette étude n'est pas douteuse...

Les inscriptions libyques, dont l'alphabet n'est autre que celui des *tifnag*, sont rédigées en une langue qui n'est autre que le berbère...

Un grand nombre des radicaux de cette langue, — qui seraient plus nombreux sans l'incertitude qui règne encore sur le déchiffrement de deux ou trois signes, — sont actuellement usités dans les divers dialectes berbères, principalement dans

le **tamabak**, qui a conservé le plus fidèlement l'ancien vocabulaire.

La morphologie du libyen : formation des noms, des adjectifs, rapport d'annexion, genres, etc., est semblable à celle des dialectes actuels.

L'onomastique des inscriptions diffère considérablement de l'onomastique des modernes Berbères, qui est presque entièrement devenue musulmane. Mais elle est en parfaite concordance avec celle qui nous a été transmise par les auteurs anciens; elle dérive naturellement des radicaux libyco-berbères.

CHAPITRE V.

LA TOPONYMIE ANCIENNE.

Si les auteurs anciens et l'épigraphie libyque ne nous laissent qu'une documentation assez restreinte sur l'ancienne langue africaine, nous avons du moins une autre source de renseignements précieux dans la toponymie, que les Latins surtout nous ont fidèlement transmise. Ils ont généralement respecté, dans les pays conquis, les noms préexistant à leur venue, à l'inverse de ce qui se passe de nos jours, où des noms bien français, mais sans attache aucune avec le pays et son histoire, sont journellement substitués aux noms indigènes.

De nombreux archéologues ont déjà tenté des rapprochements entre les toponymes anciens et les noms indigènes actuels. Ils ont montré qu'un certain nombre de noms antiques sont encore usités de nos jours; mais la lexicologie libyenne a généralement tiré peu de fruits de ces rapprochements, auxquels manquait une méthode, un critérium que seule la connaissance du berbère peut fournir.

Ce n'est pas à dire que tout soit indigène dans la toponymie

ancienne; il faut au contraire en dégager préalablement tous les noms d'importation étrangère, grecque, latine ou phénicienne, travail aisé pour les deux premières catégories, plus délicat parfois pour la dernière, qui a formé en s'amalgamant avec la langue indigène des hybridations fréquentes.

Cette première sélection faite, on se trouvera en présence d'une liste de noms, qui ne sont à vrai dire que des noms propres. Mais nous avons montré ailleurs⁽¹⁾ que presque tous les topiques ont été à l'origine des noms communs, dont le sens a perdu son caractère général pour se particulariser, par l'identification du nom et de son objet. Les peuples primitifs sont un peu comme Robinson, qui désigne les différentes parties de son île par des appellations communes, rappelant le plus souvent une particularité locale ou caractéristique : la rivière blanche, la montagne rouge, la colline du sabre ou l'arçon de selle. Par la suite, le continuel usage fait perdre de vue le caractère commun du nom adopté, considéré dès lors comme dénomination propre à tel ou tel accident de terrain. Une conséquence en découle, qui revêt au point de vue linguistique une importance très grande : c'est la fixité du nom ainsi particularisé. L'idiome change, évolue, s'adaptant aux modalités nouvelles de la pensée ondoyante des peuples. Le topique demeure, parce que son objet ne change pas.

Ainsi, ces noms dont la signification première est perdue sont les émanations directes d'un peuple, d'une race, dont ils représentent intimement le génie, au même titre que la langue elle-même, mais avec une fixité plus grande, qui en fait de véritables témoins du passé.

Il est d'autres circonstances où ils deviennent plus précieux encore. A la suite de guerres et d'invasions, le peuple conquis peut être détruit ou absorbé, sa langue disparaître ou tomber

¹ *Etude sur la toponymie berbère de la région de l'Aures.*

dans l'oubli. Or le conquérant n'apporte généralement dans les lieux où il s'établit qu'un petit nombre de désignations nouvelles. La grande masse des dénominations anciennes subsiste, plus ou moins modifiée pour s'adapter au génie des vainqueurs. Les radicaux de la langue primitive, dont ils sont quelquefois les seuls documents, ne tarderont pas à se révéler aux yeux de l'observateur.

Souvent, le conquérant conserve la dénomination antérieure, mais la fait précéder d'un nom commun de sa langue, en disant par exemple : gorge de la Chiffa, pont de l'oued El-Kebir. Il arrive que les deux noms, celui de la langue du vainqueur et celui de la langue du vaincu, ne sont que la traduction l'un de l'autre, ou plutôt sont tous deux le nom commun correspondant à l'objet. Ainsi, quand nous disons : pont d'El-Kantara, nous prenons El-Kantara pour un nom propre, alors que c'est un nom commun qui signifie « le pont », en arabe القنطرة, et qui s'est particularisé. De même, quand nous disons : source d'Aïn Beïda, source d'Aïn Mlila et tant d'autres, nous ignorons que 'aïn n'est pas un nom propre, mais un nom commun qui signifie « source », et que la traduction de ces deux topiques est « source de la source blanche » (en arabe *beïda*, en berbère arabisé *mlila* pour *tamellalt* « blanche »). Ou encore, quand nous disons : cap ras Afia, cap ras Skikde, nous amalgamons deux fois le mot « cap », en français et en arabe, avec le topique indigène. Nous avons même vu sur nos cartes la triple superposition du même sens : source d'Aïn Thala, où le mot « source » est répété trois fois, en français, en arabe et en berbère.

Les Latins n'ont pas fait autre chose vis-à-vis du phénicien et du libyen. Nous avons les *Rusicada caput*, correspondant à notre cap Ras Skikda; *Rusaddir caput*; où le mot « cap », en latin *caput*, en phénicien *rus*, s'amalgame avec le topique indigène. De même, les fleuves baptisés *Sarus flumen* ou *Sara* ou

Savat ou *Nασαβαθ*, dans lesquels on retrouve la racine libyenne *suf* ou *saf* « rivière ou fleuve », nom d'unité *thasaf* ou *safat*.



Les Romains se sont heurtés, dans leurs transcriptions en caractères latins des noms indigènes, aux mêmes difficultés qui se posent actuellement devant nous et que nous n'avons pas su résoudre par des règles qu'il serait cependant aisé de déterminer.

L'alphabet latin, comme ceux de toutes les langues indo-européennes, n'offre pas la même richesse en consonnes gutturales, glottales, dentales et aspirées que ceux des langues sémitiques ou berbères. Une difficulté nouvelle naîtra donc de la transcription défectueuse des noms légués par la langue libyenne et par la langue punique. Cette difficulté, nous la connaissons bien pour l'avoir éprouvée nous-mêmes dans la transcription des noms arabes. Il suffit de consulter nos cartes ou nos actes même officiels pour voir que le *gāin* غ est tantôt rendu par *r*, tantôt par *rh*, tantôt par *gh*; que le *ḫ* est tantôt rendu par *kh*, tantôt par *kr*, tantôt par *k*, etc., sans qu'aucune règle fixe préside à ces transcriptions. Nos savants ont adopté des systèmes de correspondances, mais se sont vus contraints d'ajouter à notre alphabet de nombreux signes diacritiques, et le nombre des systèmes est presque égal à celui des auteurs. Chez les Latins, colons ou fonctionnaires n'ont jamais eu qu'un médiocre souci de l'exactitude des transcriptions; leur ignorance des langues indigènes ne leur permettait même pas d'ébaucher un système de concordances. Il serait donc vain d'assigner à leurs transcriptions des lois qu'elles n'ont pas observées.

Il importe néanmoins de signaler quelles ont pu être, en fait, les correspondances de consonnes les plus usitées, sans

la connaissance desquelles il sera bien difficile de reconstituer la prononciation ancienne et d'identifier un radical.

Nous avons vu que de nombreuses permutations de consonnes tiennent au langage berbère lui-même, et à la subdivision en dialectes de la langue ancienne comme de la langue actuelle. Il faut donc tenir compte de ce que ces permutations viennent s'ajouter à celles imposées par la transcription latine.

Les Latins rendent par *V* la consonne libyenne *u*, qui elle-même correspond souvent à *b*. D'autre part, le son *v* est inconnu du langage africain, les indigènes prononçant le *v* en *f* ou en *b*⁽¹⁾. Il en résulte que *v*, *f*, *b* et *p* se substituent fréquemment l'un à l'autre. Ainsi la racine *saf* « rivière » a donné *Sava*; *tafeza* « le grès » a donné *Tipasa*; *iffis* « l'hyène » a donné *[Rus]ibis* et *[Rus]ippisir*; *Telest* « la laie » a donné *Thelepte*. De même, on trouve indifféremment *Tepidas*, *Tafda*, *Tibda*, *Tifda*.

ğ grasseyé (غ arabe) est rendu de trois manières différentes :

1° Par *g* ou *c*, comme dans *Tamagrīsta* ou *Tamacrista*, act. *Magris* مغريس, de la racine libyenne *ğeres* « égorger », *tamagrīst* « l'abattoir »;

2° Par *r*, comme dans *Iranim*, ancien nom de Pantellaria (de *ğanim* « jonc », cf. l'actuel *Tiganimim*, plur., « les joncs »);

3° Par *gh*, comme dans *Baghāi*, évêché donatiste au nord de l'Aurès, act. *Baghāi* بَغَاي, pour *ibagāin* « les ronces ».

Ces divers systèmes présentent une frappante analogie avec ceux adoptés actuellement pour la transcription française de la même articulation.

(1) Actuellement encore, les indigènes, ayant à prononcer le mot « civil », diront *civil* ou *cibil*.

t. dentale spirante sourde qui commence et termine tous les noms féminins, est rendue :

1° Par *t*, comme dans *Tacape*, *Tamagrsta*, *Tacatua*, *Tasacora*;

2° Par *th*, comme dans *Thibilis*, *Thubunae*, *Thamallula*;

3° Exceptionnellement par *s*, comme dans *Bagradus* pour *Bagradat*, *Tusuros* pour *Tizourit*. et peut-être *Saddar* pour *Taddar*.

Les Grecs, qui disposaient dans leur alphabet de deux dentales sourdes, ont judicieusement rendu ce *t* par *θ* : *Ασσάραθ*, *Νασάβαθ*. *Χυλιμαθ*.

Il existe en outre en libyen un *t* dur, ar. *ṭ*, que les Latins transcrivent *t*, et que les inscriptions libyques rendent par le signe *+*, comme le *t* ordinaire.

Le *d* libyco-berbère est presque toujours spirant et donne le son du *ḍ* arabe, que nous rendons par *d*. Ce *d* spirant passe fréquemment au *z* et au *dj*, *j*. D'où la correspondance, relevée dans un grand nombre de noms anciens, du *z* ancien avec le *dj* arabe.

Exemples : *Auzia*, ethnique *Auziense* et *Audiense*; *Uzetis* correspond à *Udjel*; *Majores* à *Medjur*; on trouve concurremment *Hippo Diarrhytos* et *Hippo Zarytos* (Bizerte); *Gadiaufala* et *Gazufala*; *Badiensis* et *Bazensis* (ethnique de *ad Badias*); *Zama* est devenu l'actuel *Djama* ou *Jamâ*, comme prononcent les Tunisiens (ar. *جامع*). L'actuelle *Zana* est l'ancienne *Diana veteranorum*.

k est ordinairement rendu par *c* (en arabe *ك*). Exemples : *Cilibia* correspondant à *Henchir Kelbia* (Tunisie); *Tucca* correspondant au libyen *Tkukt*; *Tasaccora* correspondant au libyen *Tazekkurt*; quelquefois par *ch*, exemples : *Chimidia* corres-

pondant au libyen *Kinidial* dans une inscription bilingue; *Choba* (libyen *Takuba*).

k (ق arabe, פ phénicien) est rendu par *ch* ou *g*, rarement par *k*. Exemples : *Zucchabar* et *Suggabar*, où l'on retrouve le punique *suk* « marché ».

Le *g* s'affaiblit en *i* dans certains dialectes actuels. Ainsi le zouaoua *argaz* « homme » devient en chaouia *ariaz*. Quelquefois les deux prononciations subsistent côte à côte dans le même dialecte. Ces modalités se retrouvent dans l'antiquité. Exemples : *Thagaste* (act. Souk Ahras) et *Justi*, de la même racine qui a formé actuellement *Thagoust* ou *Thaïoust*.

Le *g* placé devant un *e* ou un *i* est employé par le latin pour rendre le son *j*. Exemple : *gegetu* pour *jijit* « le pistachier térébinthe » (ar. بطم).

Forme féminine du nom propre de lieu.

En libyen comme en berbère, le féminin des substantifs se forme par l'adjonction au commencement et à la fin du radical de la consonne *t*.

Le son de ce *t* est, en principe, un intermédiaire entre la dentale sourde *t* et la sifflante *s*. C'est à peu près le *th* anglais dans le mot *through*. Les Latins rendent cette consonne par *th*, les Grecs par *θ*, les Phéniciens par *ת*, les Libyens et les Tifinag par *ⵜ*.

Dans divers dialectes actuels, et quelquefois dans un même dialecte suivant les mots, le sifflement du *t* disparaît complètement, et le son de cette désinence féminine devient celui du *t* dur. Il en était de même dans l'antiquité. L'évolution de *t* en *t* se produit toujours, pour des raisons euphoniques, lorsque *t* suit une sifflante, une liquide, une chuintante ou une nasale.

Exemples : *Tagemmunt* pour *Tagemmunt*, *Tilgemt* pour *Tilgemt*, *Tarummant* pour *Tarummant*, etc.

D'autres fois, inversement, c'est le son de la dentale qui s'efface pour laisser la place à une légère aspiration. Enfin, cette aspiration peut tomber à son tour et la marque initiale du féminin disparaître.

Le pluriel du féminin s'obtient en vocalisant en *i* la syllabe initiale *a* et en ajoutant au radical la terminaison *in*, qui remplace le *t* final.

Exemple : *amellal* « blanc », fém. sing. *tamellalt* « la blanche », fém. plur. *timellalin* « les blanches ».

La langue berbère forme le plus souvent ses topiques en donnant à la racine la forme féminine, au singulier ou au pluriel.

Il en est de même de la langue libyenne.

Exemples de topiques berbères à forme féminine :

Tagemmunt (Kabylie), *Tadjemunt* (chaouia de l'Aurès) « la colline ».

Tazerut (Kab.) « le rocher ».

Tizuggagin (Aurès) « les rouges ».

Tifertasin (Aurès) « les chauves ».

Tilgemt (cercle de Ghardaïa) « la chamelle ».

Exemples de topiques libyens à forme féminine :

Thugaste, *Thelepte*, *Tamariceto*, *Theveste*, *Thamallula*, *Tasacora*, etc.

Exemples de topiques berbères où la dentale initiale *t* disparaît pour laisser place à une légère aspiration :

Hit (chaouia de l'Aurès) pour *Tit* « la source », plur. *Hit-taïn* pour *Tittain*.

Hazdaxt (chaouia de l'Aurès) pour *Tazdaxt* « le palmier »⁽¹⁾.
Habega (chaouia) pour *Tabega* « la ronce », plur. *hibagāin*
 pour *Tibagāin*.

Exemples tirés du libyen :

Capes et *Tacapes*, act. Gabès.

Zorta pour *Tazart* « le figuier ».

Baghaï pour *Tibagāin* « les ronces ».

Ce mode de formation des noms de lieu acquiert, par sa généralité, une très grande importance. Il donne un critérium facile pour reconnaître l'origine libyenne d'un nom antique.

Ce critérium, en ce qui concerne du moins le *t* final, n'est cependant pas absolu. D'autres langues anciennes, et spécialement des langues sémitiques, ont formé le féminin des noms et adjectifs par l'adjonction au radical d'un *t* final. En arabe, ce *t* a évolué et pris le son *a* en devenant une consonne-voyelle d'une nature particulière; c'est le *t* lié ou *ta marbuṭa*.

Les Romains ont ordinairement négligé, dans leur transcription des noms indigènes, le *t* final, qui cadrerait mal avec leurs désinences et leurs flexions.

Nous donnons ci-dessous une liste de noms antiques dont le caractère libyen est révélé par ce *th* ou *t* initial. Les références placées en face de chaque nom indiquent la carte de l'Atlas archéologique où il pourra être retrouvé.

Les lettres T. et A. sont des abréviations de Tunisie et Algérie. Les indications qui les suivent désignent, soit le nom de la feuille pour l'Atlas archéologique de Tunisie, soit le numéro de la carte d'Algérie et le numéro de la localité donné par l'Atlas de Gsell.

(1) Que l'on retrouve dans le nom de *Temezezdakt* (*Timtazdaxt* « celle du palmier »), ville bâtie au moyen âge par un prince tlemcenien dans la vallée de la Soummam.

Les noms commencent indifféremment par *t* ou *th*. L'ordre alphabétique est observé pour la première lettre du radical suivant cette syllabe initiale.

- Thabborra*, T. Teboursouk.
Tablatensis (limes), A. 14, 8.
Tabraca, T. Tabarca. Voir ci-après rac. **BAK**.
Thabudeos, A. 49, 1.
Tabudium (oppidum), A. 49, 1.
Thabute, A. 17, 335 et 27, 139.
Thuc, T. Teboursouk.
Tacatua, A. 2, 5. Voir ci-après rac. **KK**.
Tacapas, T. Gabès.
Thacentium, T. Djebel Fkirin.
Tadutti, A. 27, 139.
Thaenae, T. Sfax.
Thagari, T. Zaghouan. Voir ci-après rac. **GA**.
Thagaste, A. 18, 340. Voir ci-après rac. **GS**.
Thagura, A. 19, 80. Voir ci-après rac. **GA**.
Thala, T. *Thala*. Voir ci-après rac. **AL**.
Thamalla, *Thamallula* et *Tamannuna*, A. 26, 19. Voir ci-après rac. **MLL**.
Tamagrasta, entre Sétif et Aïn Roua. Voir rac. **ERS**.
Tamariceto, A. 14, 58. Voir ci-après rac. **ERS**.
Thamascani, A. 16, 347.
Thammes, A. 9, 181. Voir rac. **NMS**.
Tamuda flumen et civitas, Maroc. Tétouan.
Thamugadi, A. 27, 255. Voir ci-après rac. **GUDI**.
Thunaramusa castra, A. 14, 58. Voir rac. **NMS**.
Tangensis (limes), A. 8, 5. Voir rac. **NJ**.
Taparura, T. Sfax.
Thapsa. *Thapsus*, A. 8, 196.
Thapsus. T. Moknine.

- Taruda* (Ταροῦδα), A. 49, 1.
Tasaccora, A. 21, 25. Voir ci-après rac. KKB.
Tasaccora flumen, A. 31, 76. Voir rac. KKB.
Tatilti, A. 15, 39. Voir rac. LL.
Taugensis (limes), A. 8, 5. Voir rac. NJ.
Tauria (insula), A. 2, 6.
Thavagellensis (fundus), A. 27, 322.
Teglata, T. Oued Zerga. Voir rac. KL.
Thelepte, T. Feriana. Voir rac. LP.
Tenelio, A. 9, 242.
Tepelte, T. Bou Arada. Voir rac. FL.
Tepidas, A. 31, 35. Voir rac. FZ.
Ternamunensis, A. 14, 1. Voir rac. RMS.
Thesacthi, A. 40, 2.
Theudalis, T. Djebel Achkal. Rac. DLS.
Theveste, A. 29, 101. Voir rac. PSS.
Tezaga (ville), T. (près Carthage).
Thib. . . (castellum), A. 16, 371.
Thibica, T. Bou Arada. Voir rac. BK.
Thibilis, A. 18, 107. Voir rac. BLT.
Thibiuca colonia, T. Tebourba. Voir rac. BK.
Thibuli, T. Medjez-El-Bab.
Thibuzabetum, A. 16, 371.
Tichilla, T. Testour.
Tiddis, A. 17, 89.
Tifiltensis, A. 15, 39. Voir rac. FL.
Tigava castra, A. 13, 64. Voir rac. GP.
Tigava municipium, A. 13, 34. Voir rac. GP.
Tigi. . ., T. Teboursouk.
Thigibba bure, T. Souk-El-Arba.
Thigillava, A. 16, 269. Voir rac. ZLP.
Thigisi, A. 17, 340. Voir rac. JJ.
Tigisi, A. 6, 27. Voir rac. JJ.

- Thignica*, T. Oued Zerga.
Tilirvense (*castellum*), A. 16, 332.
Thim Bure, T. TebourSouk.
Thimida, T. Djebel Achkal.
Thimisua. T. Jama. Voir rac. su.
Tinsadi, A. 28, 138; 28, 280; 29, 101. Voir rac. pds.
Tingis, Maroc, Tanger. Voir rac. nj.
Thinisa, T. El-Metline. Voir rac. ns.
Tingitanum, *Tingitii* (*castellum*), A. 12, 174. Voir rac. nj.
Tinismut, bourg, près Hammamet, T.
Tipasa, A. 4, 38. Voir rac. rz.
Tipasa, A. 18, 391. Voir rac. rz.
Tirinadi, A. 13, 75.
Tisedi, A. 17, 214. Voir rac. zdk.
Tisurus, T. Tozeur. Voir rac. zur.
Tizirvense (?) *castellum*, A. 16, 332.
Tocai (Τώκας), ville de Tunisie. Dougga (?). Voir rac. kk.
Tholous (Θολούντα), ville forte, T.
Trisipa, T. Zaouiet Median.
Thub . . ., T. Zaouiet Median.
Thubba, T. Mateur. Voir rac. tb.
Tubusuctu, *Tubusuptu*, A. 7, 27.
Tubernuc, T. Grombalia.
Thuburbo, T. Zaghouan.
Thuburbo minus, T. Tebourba.
Thuburnica, T. Charditmaou.
Tucca, A. 8, 5; 8, 71, 72. Voir rac. kk.
Tuccabor, T. Tebourba. Voir rac. kk.
Thugga (Dougga), T. TebourSouk. Voir rac. kk.
Tulei (*castellum*), A. 6, 14.
Tulensii (Τουλήνσιοι), A. 5, 14.
Tumar (Τούμαρ), A. 38, 91, 92.
Tunes, T. Tunis. Voir rac. ns.

Tuniza, A. 10, 2. Voir rac. NS.

Turaria, T. Tunis.

Turratenses, A. 29, 96.

Tusca flumen, T. Tabarca.

Tutcenses (?), A. 8, 5; A. 17, 214. Voir rac. KK.

Tyndenses, A. 6, 148.

Tynes (Túvns), T. Tunis. Voir rac. NS.

Thysdrus, T. El-Djem.

Thymiaterium (Maroc), Mehdiya.

On peut ajouter à cette longue liste divers noms propres d'hommes et de femmes, ou plutôt de surnoms, qui nous ont été livrés par l'épigraphie nord-africaine et dont l'origine libyenne n'est pas douteuse :

Tailta.

Tamusa.

Tascure. Voir rac. KK « la perdrix ».

Tecusa.

Telucus.

Threptus.

Tistena.

Tiro.

Totabia.

Tucciana. Voir rac. KK.

Tunnius.

Ils sont cependant beaucoup moins nombreux que les topiques, parce qu'ils ne revêtent pas obligatoirement, comme ces derniers, la forme féminine, et aussi parce que l'onomas-tique humaine a changé avec la conquête, les noms latins se substituant aux indigènes, comme devaient le faire plus tard les noms arabes.

DEUXIÈME PARTIE.

LISTE ALPHABÉTIQUE

DES RACINES LIBYENNES, IDENTIFIÉES PAR LA TOPONYMIE,
AVEC LES NOMS ANCIENS ET LES NOMS MODERNES
QUI EN SONT DÉRIVÉS.

Les indications lexicographiques relatives aux dialectes berbères sont empruntées aux ouvrages suivants :

Tamabak :

DE FOUCAULD, *Dict. abrégé touareg-français*, 2 vol., Alger, 1918-1920.

DE MOTYLINSKI, *Grammaire, dialogues et dictionnaire touaregs*, Alger, 1908.

MASQUEBAY, *Dict. français-touareg*, Paris, Leroux, 1894.

Maroc :

E. LAOUST, *Mots et choses berbères*, Paris, Challamel, 1920.

DESTAING, *Dictionnaire français-berbère*, Paris, Leroux, 1914.

— *Étude sur le dialecte des Aït Seghrouchen*, Paris, Leroux, 1920.

R. BASSET, *Étude sur les dialectes berbères du Rif Marocain*, Paris.

BIARNAY, *Étude sur les dialectes berbères du Rif*, Paris, Leroux, 1917.

Maab :

R. BASSET, *Étude sur la Zenatia du Maab, d'Ouargla et de l'oued Rir'*, Paris, Leroux, 1892.

Aurès :

G. MENCEN, *Le chaouia de l'Aurès*, Paris, Leroux, 1896.

Gadamès :

DE MOTYLINSKI, *Étude sur le dialecte berbère de Gadamès*, Paris, Leroux, 1904.

Ouarsenis :

René BASSET, *Étude sur la zenatia de l'Ouarsenis et du Maghreb central*, Paris, Leroux, 1895.

Ghat :

NEHLIL, *Étude sur le dialecte de Ghat*, Paris, Leroux, 1909.

Nedromah :

René BASSET, *Nedromah et les Traras*, Paris, Leroux, 1901.

Djebel Nefousa :

DE MOTYLINSKI, *Le Djebel Nefousa*, Paris, Leroux, 1898.

Kabylie :

BOULIFA, *Méthode de langue kabyle*, Alger, Jourdan, 1913.
HANOTEAU, *Grammaire kabyle*.

AL ou HAL.

Tala « source » (Mzab, Dj. Nefousa, Oued Rig).

Tala « source » (zouaoua).

Hala « source » (chaouia de l'Aurès), plur. *taliuin*.

Etc.

Le *h*, qui n'est ordinairement en chaouia qu'un affaiblissement du *t*, semble bien faire partie intégrante du radical qui, dans un état plus ancien, aurait été constitué par la syllabe *hal*.

Le *tamahak* actuel vient confirmer cette hypothèse. Sui-

vant de Motylinski⁽¹⁾, une « très petite source, ne coulant que goutte à goutte », se dit *tahala*, plur. *tihaliim*. Les deux lettres *ha* font donc partie intégrante du radical. C'est ce qui explique pourquoi le pluriel de *tala*, dans tous les dialectes, est *ta-liouin*, au lieu de la forme ordinaire, qui serait *tiliim*.

Il existe en berbère un autre mot, d'usage très répandu, pour désigner une source. C'est le mot *tit*, plur. *tittawin* « œil », traduction exacte en arabe : عَيْن « œil » et « source ». En *tamahak*, le mot *tit* désigne une source importante, et *tahala* une petite source. Il ne paraît pas que cette spécialisation du sens de *Tala* se soit produite dans les autres dialectes, où *Tala* et *Tit* sont synonymes et désignent indifféremment des sources d'importances diverses. Encore moins apparaît-il qu'elle se soit produite dans l'antiquité.

Les noms de lieu actuels dans la composition desquels entre le mot *Tala* sont innombrables. Nous citerons en tête le *Thala* de Tunisie, qui a conservé son nom ancien. Pour mémoire, les diverses « sources d'Aïn Thala » que portent nos cartes, où l'arabe et le français se superposent au berbère, dans le même sens.

Dans l'Aurès : *Tala en ifounasen* « la source des bœufs ». En Kabylie : *Tala Ouzrou*, au nord de Sidi Aïch (6, Fort-National) « la source du rocher ». *Tala Klâ* (6, Fort-National), chez les Beni Ouzella, « la source du château fort ». *Agouni tala Bou Ada* (même feuille) « la colline de la source de Bou Ada ». *Tala Toulmout* (m. f.) « la source de l'ormeau ». *Tala Amara* « la source d'Amara ». *Tala Moukkor* « la grande source ». *Tala n taourast* (m. f.) « la fontaine du cèdre ». *Tala Mimoun* « la source de Mimoun ». *Iger*⁽²⁾ n *tala* « le champ de la source ». *Tala Isguen* (feuille 16, Sétif) « la source d'Isguen », etc.

¹⁾ *Grammaire et dictionnaire touaregs*, publiés par René Basset, p. 287 (Alger, Fontana).

²⁾ *Iger* « champ » est également usité dans l'Atlas marocain (Saïd BOULIVA,

Les auteurs anciens, de même que l'épigraphie, nous ont conservé le nom de **THALA**, ville importante des Hauts-Plateaux de la Byzacène, à proximité de la Numidie. Il est probable que la prononciation du mot était à l'époque ce qu'elle est de nos jours; la présence de l'*h* après le *t* initial, dans l'orthographe antique, indique bien que la dentale sourde avait une tendance à devenir spirante. Il est également probable que, dans certaines tribus, la spirante elle-même s'affaiblissait jusqu'à devenir une simple aspirée *h*, comme chez les Chaouia de nos jours. Peut-être l'orthographe *Thala* procède-t-elle aussi de la forme *tahala*, usitée en tamahak.

BDD.

Bed, aor. *ibedd* « se tenir debout, se dresser » (Ouarsenis, chaouia de l'Aurès).

Bed, aor. *ibed* « se tenir debout » (B. Menacer).

Bed, aor. *ibbed* « se dresser, se tenir debout » (Mzab, Oued Rig).

√√□ *ebded* « se dresser » (tamahak).

Racine usitée dans tous les dialectes. A servi à former un nom propre d'homme, encore usité de nos jours, en particulier chez les Touaregs : *Bedda*, qui signifie proprement « le dressé, l'homme debout, celui qui se lève », avec un sens propre analogue à celui de l'arabe el-Kāim القام ou El-Ouakif الواقف, qui ont d'ailleurs acquis un sens figuré.

Bedda était usité comme nom d'homme dès l'antiquité, et la toponymie latine nous l'a transmis dans *Bida municipium*, en Kabylie (act. Djama Saharidj)⁽¹⁾. Le nom est orthographié

Textes berbères de l'Atlas, p. 354). Pluriel *igran*. Il est difficile de contester la dérivation de ce mot du latin *ager, agri*.

(1) GULL, *Atlas*, VI, 104.

Bidda municipium dans le géographe de Ravenne. Un grand nombre de manuscrits de Ptolémée donnent *Bῆδα*. Une fraction des Aït Fraoucen, habitant au-dessus de ce lieu, s'appelle actuellement *Ibida* et passe pour être d'origine romaine. *Ibida* ou *Ibedden* est un pluriel de Bida-Bedda.

Bedda se retrouve encore dans Yabdas (Ibeddas), ce roi originaire de Maurétanie qui tint tête aux Byzantins dans l'Aurès. Et sans doute aussi dans BADES (Beddath) ou AD BADIUS, actuellement Badès⁽¹⁾. Cf. le nom patronymique Badis, porté par une famille notable de Constantine, les Ben Badis.

On le retrouve enfin dans les inscriptions libyques : *Beddasen* « celui qui se lève sur eux »⁽²⁾.

BG.

⊠ *Abeġ* « plisser, être plissé » (tamahak)⁽³⁾.

De cette racine dérive le mot actuel *tabeġa* « mère », sans doute en raison de la forme plissée du fruit, plur. *tibagāin*, usité dans divers dialectes.

Les Chaouias de l'Aurès disent *habeġa*. plur. *hibagāin* « mères, ronces ».

Tabġa (Beraber) « ronce »⁽⁴⁾.

Ce pluriel se retrouve dans l'actuel *Ksar Bagāi*, ordinairement orthographié *Baghāi*, entre le lac Tarf et l'Aurès, c'est-à-dire dans la région même où il est actuellement usité. Il n'est pas douteux qu'il corresponde à l'antique BAGAI, ce municipes qui a joué un rôle si important dans les luttes donatistes. « C'est

(1) Gaell, 49, 51.

(2) N° 237 du Recueil de Reboud. Voir ci-dessus, p. 236.

(3) DE FOUCAULD, *Dict.*, p. 79.

(4) SCHUCHARDT, *op. cit.*, p. 22, y voit un dérivé du latin *bacc*. Mais, précisément, le mot n'est pas usité dans les dialectes du Nord. Il l'est par contre chez les Berabers et les Chaouias.

sans raison plausible, dit Gsell, qu'on a donné pour ce nom une étymologie phénicienne» (Gesenius, *Scripturae pheniciae*, p. 420)⁽¹⁾. *Baghaï* est en effet un vocable libyen qui signifie tout simplement «les ronces».

Il faut sans doute rattacher à la même racine le fleuve ancien ABIGAS, qui passe à Baghaï et s'appelle aujourd'hui l'oued Baghaï. *Àβίγας ὁ ποταμὸς περὶ ἐκ τοῦ Αὐραστοῦ*, dit Procope⁽²⁾. Le géographe de Ravenne nomme aussi ce cours d'eau : *Abiga*. Il est difficile de ne pas y voir le berbère chaouia *habega* «ronce».

Il y a lieu de remarquer que le latin a rendu ici le *غ* *ġ* fortement grasseyé par un *g*. Actuellement encore, la prononciation du *غ* arabe dans le Sud Constantinois se rapproche bien davantage de celle du *g* dur que du *ġ* grasseyé.

BK.

• : \square *abaka* (tam.) «fruit du jujubier sauvage».
Tabakat, plur. *tibekatin* «jujubier sauvage».

Noms anciens ;

THIBICA, ville de Tunisie (feuille Bou Arada), de *Tibikat* ou *Tibekatin* «le lieu où croissent les jujubiers» ou «les jujubiers».

THIBIUCA *colonia*, Tunisie, Tebourba, même sens.

BKU.

Abekkoui, plur. *Ibekkoïen*, nom de peuple, les Bocoyas, puissante tribu du Rif marocain. En arabe البقوية El-Bak-kuiya.

(1) Atlas, 28, 68.

(2) Cité par GSELL, loc. cit.

Ce nom se retrouve dans celui d'une tribu antique de la Tunisie, la *Gens BACCHIANA*, au sud de Medjez-El-Bab⁽¹⁾.

A remarquer que les Latins ont rendu la glottale *k* (arabe ق *kaf*) par un *cch*. De même dans *zucchabar* (voir *infra*, rac. DDB), formé du sémitique *souk* سوق « marché ».

BLT.

+II□ *belet* (tam.) « recueillir de l'eau dans son intérieur, se remplir » (puits, récipient)⁽²⁾.

Forme factitive : *sebbelet* « remplir », a servi à former un mot usité dans le langage vulgaire de l'Afrique du Nord : سبالة *sebbala* « fontaine ».

De la racine *belet* sont tirés un certain nombre de toponymes : *Tebalbalet*, dans le Sahara des Ajjer; *Tablat*, sur la route d'Aumale à Alger. Et dans l'antiquité : le *Limes Tablatensis* indiqué par la *Notitia dignitatum*. Un *episcopus tablensis* (pour *tablatensis*) est mentionné en Maurétanie Césarienne par la notice de 484⁽³⁾.

THIBILIS⁽⁴⁾ et les AQUAE THIBILITANAE⁽⁵⁾ se rattachent à la même racine.

THIBULI (Tunisie, f. Medjez El Bab), également.

BNU.

:I□ *beneu*, tamahak « être bleu, bleuet », d'où :

Tebbeneut « couleur bleue ».

Tebeneut, plur. *tibeneuin*, nom d'une plante annuelle⁽⁶⁾.

⁽¹⁾ Voir carte au 1/50,000^e, Bou Arada, *C.I.L.*, n° 1269 et 2416.

⁽²⁾ Voir DE FOUCAULD, *Dict. touareg-français*, publié par René Basset, t. I, p. 45 (Alger, Jourdan, 1918).

⁽³⁾ GSELL, *Atlas*, f. 14, n° 8.

⁽⁴⁾ *Ibid.*, f. 18, n° 106.

⁽⁵⁾ *Ibid.*, f. 9, n° 144.

⁽⁶⁾ DE FOUCAULD, *Dict. touareg-français*, t. I, p. 60.

Nom ancien :

THUBUNAS, *Θούβουνας* de Ptolémée, municipe de Numidie, actuellement Tobna⁽¹⁾. On trouve aussi *Tubonis*, *Thubunas*, ethnique *Tubunensis*. Le nom a été attribué, soit en raison de la couleur du pays, soit à cause de l'espèce végétale dominante.

BRK.

La racine BRK exprime, dans tous les dialectes du nord, l'idée de « noirceur ».

Berrik « être noir » (zouaoua).

Aberkan « noir » (chaouia), plur. *iberkanen*, fém. *taberkant*, plur. *tiberkanin*; *Mhand aberkan* (nom d'homme) « Mohammed le noir ».

Aberian « noir » (Mzab); *sebetsi* « noircir » (Mzab).

Abertian « noir » (Ouargla), etc.

Noms de lieu actuels :

Taberkant « la noire », village de Kabylie (t. 7, Bougie).

Taberkant, dite improprement *mechta Tabarkenet*, dans le Djebel Bou Zegza, environs d'Alger.

Noms anciens :

TABARCA, THABRACA (qui a conservé son nom jusqu'à nos jours). Ancien évêché de la Numidie, à la limite de la Proconsulaire, au bord de la mer. Tabarka est aujourd'hui tunisienne, la frontière algérienne passant à 15 kilomètres à l'ouest. La couleur sombre des rochers du littoral et des forêts qui couvrent le pays justifie encore cette dénomination.

⁽¹⁾ GSELL, Atlas, f. 37, n° 10.

BARICA OU DE **BARICIS** (ville actuelle de Barika, dans le Hodna), ancien évêché de Numidie⁽¹⁾.

Nom d'homme :

BARIC, nom d'un martyr dont la *mensa* a été trouvée à Aïn-Melloul, anc. Thibuzabetum⁽²⁾. On a fait dériver ce nom de la racine sémitique ברך « bénir ». Nous y voyons plutôt un nom d'origine africaine, donc indigène : « le noir », comme en arabe **الاسود**.

BZU.

:#□ **ibzau** (tam.) « être gris cendre ».

Tebbezeit (tam.) « couleur gris cendre ».

A rapprocher de la racine zsz des autres dialectes : **azegzau** « gris bleu » (kab.), **azizau** « gris bleu » (chaouia de l'Aurès, etc.) et de nombreux toponymes actuels : *Djebel Bou Zagza*, près d'Alger, « la montagne bleue ».

Nom ancien :

THIBUZABETUM, actuellement *Aïn-Melloul*, près Sétif⁽³⁾, du libyen **Tibezbet** ou **Tibezout** « la grise ». La 3^e radicale « du tamahak **ibzau** correspond à *b*.

Ubaza castellum, dans les environs de Theveste. « Le château gris⁽⁴⁾. »

DDR.

OVV edder, verbe actif, « vivre » (tamahak).

(1) JAUBERT, *Anciens évêchés de Numidie in Recueil de Constantine*, 1912, p. 16.

(2) GSELL, *Atlas*, f. 16, Sétif, n° 371; JAUBERT, *op. cit.*, p. 133.

(3) GSELL, *Atlas*, 16, 371.

(4) A., 29, 101, p. 8, col. 1 et 39, f. *Choria*, 258.

Edder « vivre » (zouaoua, chaouia, Mzab, Ouargla, oued Rig, Dj. Nefousa, etc.).

De cette racine, très usitée dans tous les dialectes, sont dérivés un grand nombre de substantifs, ainsi qu'un nom propre d'homme : *Idir* ou *Addir* « le vivant ». Très répandu chez diverses tribus berbères, dont plusieurs ont tiré de lui leur appellation actuelle : les *Oulad Idir* de l'Ahmar Khaddou, dans l'Aurès; les *Aït Idir* de la Kabylie⁽¹⁾; divers *Oulad Idir* au Maroc. Toutes ces tribus ont pour ancêtre éponyme un Berbero-libyen *Idir* « le vivant ».

Le nom propre *Guedir*, *Guediri* est actuellement usité en Algérie. Il tire son origine de *Ag Adir* « le fils d'Adir ».

C'est dans la même région du Maroc que l'on s'accorde à placer le cap *Rusaddir*, au cap Sim, près de Mogador⁽¹⁾. Gsell croit pouvoir traduire ce mot par « le grand cap », du phénicien *אדר* *ader*, qui signifie « être puissant ». Si l'on peut accoler cet adjectif au nom d'une divinité, il semble difficile de l'attribuer à un cap. *Rusaddir* nous paraît devoir être traduit par « le cap d'Addir », nom propre d'homme, libyen. Il y avait un autre *Rusaddir*, actuellement Melilla, près du cap Tresforcas, le *Rhysaddir* de Pline, *Ρουσαδεσπον* de Ptolémée⁽²⁾.

Dans la région de Sigus (Constantine) ont été découvertes deux belles dédicaces au dieu *Baliddir*, qualifié de Dieu national⁽⁴⁾ :

DEO PATRIO BALIDDIRI AUG SACRUM
et BALIDDIRIS AUG SANCTI PATRII DEI

⁽¹⁾ Feuille 6, Fort-National.

⁽²⁾ GSELL, *Hist. ancienne de l'Afrique du Nord*, t. II, p. 178.

⁽³⁾ GSELL, *ibid.*, p. 166.

⁽⁴⁾ GSELL, *Inscriptions latines de l'Algérie*, 545. — *Corpus*, 5279 et 17464. Voir notre Note sur la toponymie antique de l'Afrique Mineure in *Recueil de la Société arch. de Constantine*, 1916, vol. XL.

Baliddir est bien « le Dieu *Iddir*, le Dieu vivant », correspondant à الله الحي القيوم des Arabes. Si le mot *Iddir* était tiré de la racine phénicienne *ader*, on ne s'expliquerait guère le redoublement du *d*, encore moins le qualificatif de *deus patrius*. Il s'agit bien d'un dieu libyen, indigène, de l'ancêtre éponyme de tous les Ouled *Iddir* actuels.

L'inscription 21481 du *Corpus*, trouvée près de Miliana (Zucchabar) mentionne une dédicace à *ABADDIRI sancto*. *Abaddiri* est formé de *ab* « père », aussi bien en phénicien qu'en libyen : tam. \square *ab* « père », *abba* « mon père, papa »; Ouarsenis *baba*; achacha *bab*; chaouia de l'Aurès *bab*, qui a aussi le sens de « maître, possesseur de ». *Abaddir* est « le père, le maître *Addir* ». Il y a lieu de se demander si la divinité n'a pas donné son nom à *Zucchabar* ou *Suggabar*. « Selon Gesenius, le nom serait d'origine phénicienne et signifierait le marché du blé⁽¹⁾. » *Zuch* ou *Sug* est évidemment phénicien; c'est la racine sémitique *suk* « marché ». Mais on peut se demander si le surplus du mot n'est pas libyen. Peut-être *Zucchabar* n'est-il qu'une contraction de *zucchabaddir* « le marché du Père *Addir* ».

Du tamahak *edder* OVV « vivre » est dérivé le substantif *tameddurt* « vie » et « nourriture nécessaire à la vie ». Du chaouia *edder* « vivre » dérive le nom propre d'homme *Meddur*, encore usité chez les tribus de l'Aurès, en Kabylie, et qui signifie « le vivant ». Dans le Djurdjura se rencontre la tribu des *Beni Meddour*; dans l'Aurès, chez les Beni Oudjana, le *Kef Meddour* « le pic de *Meddour* ».

AMMOEDARA OU AMMEDERE (A., 29, 110) est également tiré du nom propre *Ameddur* « le vivant ».

Un autre procédé de dérivation du berbère (1^{re} forme, pré-

¹ GSELL, Atlas, f. 13, n° 70.

fixation de s factitif) a tiré de la même racine les mots tamahak ci-après :

Sudur, verbe actif, « faire vivre ».

Asuder, subst. masc., « fait de faire vivre ».

Asâdur, subst. masc. (plur. *isûdâr*) « nourriture nécessaire à la vie, aliments, vivres »⁽¹⁾.

Il y a vraisemblablement lieu de rattacher à la même racine le nom ancien de SADDAR (actuellement Aïn-El-Bey⁽²⁾), et la *respublica Saddaritanorum*. *Saddar* serait ainsi l'équivalent libyen du latin *frumentaria*.

SIVADDURUSI (*praesidium*)⁽³⁾. Voir rac. SP « la rivière d'Addir »

DKR.

○ : ∃ *edker* « remplir » (tam. de Foucauld).

Etker « remplir » (tam. de Motylinski).

Noms actuels :

Adekar Kebouch, village (Kabylie, Bougie).

Dekri (Oued) (Châteaudun-du-Rhumel).

Nom ancien :

IDICRA⁽⁴⁾, localité indiquée par l'itinéraire d'Antonin sur une route reliant *Mileum* à *Cuiculi*, à 25 milles de ces deux villes, c'est-à-dire dans la région de l'oued *Dekri* actuel⁽⁵⁾. « La remplie, la pleine. »

(1) DE FOUCAULD, *Dict. touareg-français*, t. I, p. 158.

(2) GSELL, *Atlas*, f. 17, n° 276.

(3) *Ibid.*, 20, 69.

(4) *Ibid.*, 17, 214.

(5) V. FÉRAUD, *Recueil de Constantine*, VIII, 1864, p. 285; POULLE, *ibid.*, t. XVIII, 1876-1877, p. 526.

DLS.

Adeles, plur. *idelasin* (chaouia, zenatia, Kabylie, etc.) «le diss», *Ampelodesmos tenax*, graminée extrêmement répandue dans toute l'Afrique du Nord, et spécialement sur le littoral⁽¹⁾.

Cette graminée constituant l'espèce dominante de maintes régions, a donné son nom à un grand nombre de localités :

Ideles, dans le Djebel Abaggar.

Igil Oudeless, «la crête du diss», en Kabylie (carte au 1:200,000°, feuille 6, Fort-National).

Medalsou, dans les environs de Constantine, entre Guettar-el-Ayech et El-Guerrah. On saisit ici un des procédés courants du berbère ancien : préfixation de *m* pour indiquer l'état, état d'une contrée couverte de diss, ce qui se vérifie aujourd'hui encore, dans les parties respectées par la charrue.

Cap *Tedless*, en Kabylie⁽²⁾.

Enfin la ville actuelle de *Dellys* tire son nom de la même racine. Actuellement encore, toute la chaîne littorale de la Kabylie est couverte de diss.

Nom ancien :

THEUDALIS, ville punique dépendant de Carthage, à proximité d'Hippo Diarrhytus⁽³⁾. Pline l'Ancien, *Theudalis oppidum*; Ptolémée, *Θευδαλί*; *C.I.L.*, I, n° 200, *Teudalensium*. Les Phéniciens ont adopté un toponyme indigène tiré du nom de l'espèce végétale qui était alors comme aujourd'hui dominante.

¹ Gustave MERCIER, *Les noms des plantes en dialecte chaouia de l'Aurès*, XIV^e Congrès des Orientalistes, t. II.

² Atlas, f. 6, n° 10.

³ GSELL, *Histoire ancienne*, t. II, p. 108.

DRR.

Adrar, plur. *idraren*. nom d'unité *tadrart* (kabyले, chaouia de l'Aurès) « montagne ».

OOV *adrar*, plur. *idraren* (tam.) « montagne, massif montagneux, chaîne de montagnes ».

Ce radical, usité dans tous les dialectes, entre dans la formation d'innombrables topiques actuels.

Dans l'antiquité, il désignait les différentes chaînes de montagnes auxquelles nous avons donné le nom d'Atlas. « Strabon nous apprend que les « barbares » appelaient l'Atlas Δύρω; indication que confirme Pline⁽¹⁾. » Vocabulaire adopté par les géographes et historiens arabes : *Deren*, du libyen *idraren* « montagne ».

DSS.

OV *tadast*, plur. *tidasin* (tam.) « moustique ».

Nom ancien :

IDASSENSIS. ethnique dérivé du nom propre libyen *Idassen*, nom d'une localité située à proximité de *Macomadex*⁽²⁾ « Les moustiques ».

FDS.

Fadis « le lentisque », *Pistacia lentiscus* (chaouia de l'Aurès)⁽³⁾.

Nom ancien :

TINFADI⁽⁴⁾ (probablement le municiple situé sur la route de Mascula à Theveste, à 22 milles de cette dernière ville).

(1) GSELL, Atlas, I, p. 315, n. 6 et 7.

(2) GSELL, *ibid.*, XXVIII, 3.

(3) Cf. *Les noms des plantes en dialecte chaouia*.

(4) GSELL, Atlas, f. 28, n° 138 et 280; f. 29, n° 101.

La formation du nom ancien est nettement libyenne. Le mot Tin se retrouve actuellement dans les noms d'un grand nombre de points d'eau sahariens, entre autres Tin Boktu (Tombouctou).

Tinfadi signifie « la source du lentisque ».

FL.

ⵏⵏⵏ *afella* « haut, dessus » (tamahak); *kel efella* « les gens d'en haut ».

Fell « sur, au-dessus de » (chaouia de l'Aurès, Atlas marocain).

Sfell « d'en haut » (Ouargla).

Ufella « d'en haut » (zouaoua).

Cette racine, usitée dans tous les dialectes, a formé un grand nombre de topiques actuels :

Tizi oufella « le col d'en haut » (A., feuille 6).

Igrain oufella « les champs d'en haut » (A., feuille 6).

Taddert oufella, près de Fort-National, « le village d'en haut ».

Kef Toufelt « le pic dominant » (feuille 23, Ouarsenis, pic de 1,590 mètres, dominant toute la région).

Le nom d'*Aflou*, dans le Djebel Amour, n'a pas d'autre origine. La forme féminine propre aux noms de lieu s'est conservée dans *Taflout* (feuille 22, Ammi Moussa), dont le pluriel, *Tifeltan*, se reconnaît dans le nom des *Ouled Deselten* (pour *Tifeltan*) « les enfants des terres d'en haut », le *Djebel Felten*, à l'ouest de Constantine, et tant d'autres noms propres.

Noms anciens :

TIFILTENSIS⁽¹⁾, ethnique tiré de (*At* ou *Ait*) Tifiltan « les gens

⁽¹⁾ GSELL, Atlas, f. 15, n° 39.

d'en haut». Un *episcopus tiffliensis* mentionné en 484 résidait probablement à Tatilti.

TEPELTE (pour *Tefelte*)⁽¹⁾. *Municipium tepeltense*.

GADIAUFALA, act. Kçar Sbibi, près d'Aïn Beïda⁽²⁾, est formé de deux mots : *gad*, que l'on retrouve dans *Timgad*, *Gades*. etc., et *ufella* « d'en haut, supérieur ». « Ce lieu, riche en eaux, dit Gsell, est situé à un col étroit, passage fréquenté entre deux régions bien distinctes : vaste plaine au sud, pays de montagnes au nord. C'était donc un point d'une grande importance stratégique. Forteresse romaine de belle construction, sur une croupe, à 200 mètres à l'est du col... la ville se développait au sud du col. » Toutes ces données sont en concordance avec l'étymologie.

FS.

Iffis (zouaoua) « hyène ».

Iffis, plur. *iffisen* (Ouarsenis, Haraoua) « hyène ».

Iffis (chaouia) « hyène ».

Noms anciens :

RUSIBIS, port du Maroc (actuellement Mazaghan); Ptolémée, IV, 1, 2, p. 577, Ρουσιβίς λιμὴν⁽³⁾ « le cap de l'hyène ».

RUSIPPISIR⁽⁴⁾, probablement à *Taksebt*, sur le cap Tedles. Noms hybrides composés du phénicien *rus* « cap » et du libyen *iffis* « hyène ».

FSS ou BSS.

⊙H *ofessi* (tam.) « salut; fait d'être sauvé, d'être épargné, d'échapper à un mal⁽⁵⁾ ».

(1) Tunisie, feuille Bou Arada.

(2) Atlas, f. 18, n° 159.

(3) Cité par GSELL, *Hist.*, II, p. 176.

(4) GSELL, Atlas, f. 6, p. 10, col. 1-2.

(5) DE FOUCAULD, *Dict.*, p. 252.

⊙ *ebessi* (tam.), même mot prononcé différemment, même signification.

Sans doute faut-il rattacher à cette racine le nom de *Tébessa*, anciennement *THEVESTES*, où l'on retrouve le féminin *Tefessit* « lieu du salut ».

FU.

⊙ *ufu* (tam.) « lever » (en parlant du jour, de la lumière); *afa* « clarté, lumière », *tafuk* « soleil ».

Tafuxt (chaouia de l'Aurès) « soleil, lumière ».

Tfuit « soleil » (Mzab, Ouargla).

Tufut « soleil » (Dj. Nefousa).

Le radical entier paraît être *ruk*, que l'on a rapproché du latin *focus*. un peu arbitrairement peut-être, le sens de *focus* n'étant pas absolument celui de *tafukt* « soleil, lumière ». Mais rien ne permet de dire que les deux mots n'aient pas une commune origine. Quoi qu'il en soit, le *k* du radical berbère a tendance à disparaître pour des raisons euphoniques, étant placé après la semi-voyelle *u* et avant le *t* final. Il a effectivement disparu dans la plupart des dialectes; chez certains, il s'est mué euphoniquement en *χ* ou en *i*.

On retrouve ce radical dans certains noms modernes, comme les *Beni Toufout*, des environs de Constantine, traduction arabe des *At* ou *Aït Toufout* « les fils du soleil » ou « de la lumière ».

La source d'Aïn *Foua*, à l'ouest de Constantine, a conservé son nom ancien, *respublica PATUENSIS*⁽¹⁾. Dans la grotte d'Ex-Zemma⁽²⁾, sur le Chettaba, sont mentionnés les *magistri Pagi*

(1) GSELL, Atlas, f. 17, n° 102; C.I.L., n° 6303, 6306, 6307.

(2) Voir G. MERCIER, La grotte de Chettaba in *Recueil de Constantine*, vol. XXXV, 1901.

PHUENSIMUM, au cours de nombreuses inscriptions gravées dans les parois du roc.

FZ.

Tafeza, *tifezat* « le grès », dans presque tous les dialectes. Ce nom, qui sert de façon très générale à caractériser les terrains gréseux, est même passé intégralement dans l'arabe vulgaire d'Algérie, où *tafeza* تافزة désigne le grès.

Noms actuels :

Les *Aïn Tafaza* (« la source du grès ») sont nombreuses dans l'Algérie du Nord.

Oued Tafessasset « la rivière du grès » (Sabara méridional).

Dans l'antiquité, la même racine a formé le nom de TIPAZA⁽¹⁾, par mutation, dont les exemples sont nombreux, de la labiale *f* en *p* (*Thelepte* pour *Telest*, *Suffetula* pour *Sbeitla*).

Les indigènes du pays semblent avoir conservé la prononciation régulière. D'après Gsell, ils appelleraient ce lieu *Tefassed*. L'auteur ajoute : « Ce nom, qui paraît phénicien, signifierait peut-être passage (Movers, *Die Phoenizer*, II, p. 164 et 517). » *Tefassed* n'est autre chose que *tifezat* « le grès ».

Il existait en Afrique Mineure d'autres Tipaza que celui de Maurétanie, notamment en Numidie, près de Souk-Ahras⁽²⁾. Peut-être faut-il rattacher à la même racine le nom de *Tepidas*, qui correspond au lieu appelé *Tafda* par El Bekri; et *Tibda*, *Tifida* dans les écrits espagnols du xvi^e siècle (la mutation du *z* en *d*, par le *d* mouillé, est fréquente⁽³⁾); enfin celui

⁽¹⁾ GSELL, Atlas, IV, 38.

⁽²⁾ *Ibid.*, 18, 391.

⁽³⁾ Voir *supra*, p. 243.

de *Thapsa*, *Thapsus*, ancien nom de Philippeville⁽¹⁾, et de Thapsus en Tunisie⁽²⁾.

G.

:, plur. *T*, u. plur. *ag* (tam.) « fils de ».

Ag Adem « fils d'Adam ». *Ag ulli* « hommes de chèvres », surnom des plébéiens vassaux de l'Abaggar (de Foucauld).

Le mot *ag*, d'usage extrêmement fréquent chez les Touareg, se retrouve dans la formation d'ethniques anciens :

GARAMANTES, de *ag german* « hommes des villages ». Les Garamantes habitaient des kçours : *Garama*, *Cydamus*, etc.

GAMPHAZANTES, de *ag en Fazzan* « gens du Fezzan ». Les Gamphasantes sont indiqués par Hérodote comme situés au Sud des Nasamons⁽³⁾, c'est-à-dire dans le Fezzan actuel.

GDI.

ⵎⵉⵎⵉ *gudi* (tam.) « rendre grâces » (par exemple à Dieu). Par extension : « ne pas aller mal; être en bon état; être favorisé ».

Aguda « action de grâces, remerciements ».

Amettuegadai « celui qui est remercié » (se dit de Dieu).

Le nom ancien de *Thamugadi*⁽⁴⁾ est probablement dérivé de cette racine. La préfixation *am* indique la forme passive : *Tamgudit* « la graciée, la favorisée, la fortunée ».

A rapprocher de la même racine le nom moderne des *Mogod*, tribu de Tunisie.

(1) GSELL, *Atlas*, 8, 196.

(2) Feuille Moknine.

(3) Hérodote, IV, 183. Oric BATES, *op. cit.*, p. 53 et p. 233.

(4) *Atlas*, 27, 255.

GDR.

OV'ī *agadir*, plur. *igudar* (tam.) « mur » (de matière et de dimensions quelconques, dit de Foucauld, et servant à n'importe quel usage)⁽¹⁾.

Noms anciens et actuels :

AGADIR, port sur la côte marocaine.

AGADIR, ancien nom de Tlemcen.

Gsell rapporte, d'après Pline et Festus Avenius⁽²⁾, que ce nom s'explique par le phénicien : « enclos, lieu fortifié ». Il semble bien que ces auteurs aient pris ici un mot libyen pour un mot punique. Gsell remarque avec raison qu'on ne connaît pas de mot arabe semblable.

GF.

Tgouft. plante vivace des steppes, couvrant d'immenses étendues dans la partie méridionale et semi-saharienne des hauts plateaux d'Algérie-Tunisie. Le nom est passé dans la langue courante, non seulement des Berbères, mais des Arabes. *تقوفت* « le *tgouft* »; *Blad Tgouft* بلاد تقوفت « pays couvert de *tgouft* ».

Dans l'antiquité, cette espèce végétale a servi à baptiser le municpe de ΤΙΓΑΥΑ, près Miliana⁽³⁾. « Le nom serait phénicien, selon Gesenius⁽⁴⁾ », dit Gsell, qui ajoute : « ce qui paraît fort douteux ». Le nom est effectivement libyen. Ptolémée donne

(1) *Dictionnaire touareg*, t. I, p. 280.

(2) *Hist.*, I, p. 319.

(3) GSELL, *Atlas*, 13, 34.

(4) *Scripturas* . . . , p. 428.

Tiyaāa (IV, 2, 6); l'ethnique est *Tigavitanus*, *Tigabitanus*, *Thigavensis*.

Il existait dans la même région des *Tigava castra*⁽¹⁾. L'existence de cette plante semi-saharienne dans la vallée du Chelif constitue un précieux renseignement sur la climatologie de cette région dans l'antiquité.

GLD.

Agellid « roi » (zouaoua).

Ajellid, plur. *ijellidan* « roi » (Mzab, Ouargla, Dj. Nefousa).

Ajellid « roi » (Ouarsenis).

Le mot ne paraît pas employé actuellement comme nom propre : il a disparu dans ce rôle devant l'arabe *soltan* سلطان, que les Berbères, aussi bien que les Arabes, donnent à leurs enfants; de même chez nous le prénom Reine. L'onomastique actuelle des tribus l'a cependant conservé : *Aï Mgild*, Berbères du Nord, au Maroc. *Beni Djellidassen*, au Sud de Taza.

Dans l'antiquité, il a formé le nom propre GILDON. (Gildon, fils de Nabal, prince du mont Ferratus et frère de Firmus, chef de la révolte contre Valentinien. Il finit par périr à la tête des Circoncellions de l'Aurès.)

Le même nom propre se retrouve dans la deuxième inscription de Dougga.

GLMN.

Agelman, plur. *igulman* « citerne, réservoir » (chaouia de l'Aurès). On retrouve dans la seconde partie du mot la racine *aman* « eau ».

Agebmin, *tagelmint*, plur. *igulminen* « citerne, réservoir » (Kabylie).

⁽¹⁾ Atlas, 13, 64.

ⵓⵓⵍⵎⵉⵎ *agelmam*, plur. *igelmamen* « réservoir, bassin, mare, flaque d'eau ». Diminutif : *tagelmamt*.

Ce vocable, usité dans tous les dialectes, a formé un grand nombre de toponymes actuels :

Ighil Igoulminen « la crête des citernes », village de la Grande Kabylie, chez les Sedqa Ouadhia.

Taguelmint « le réservoir », près du cap Sigli⁽¹⁾.

Tizi Ouguelmin « le col de la citerne », dans le golfe de Bougie.

Haouch agoulman « la ferme de la citerne », près du Djebel Bou Zegza⁽²⁾.

Oued agelman « la rivière du bassin », dans l'Aurès, chez les Beni Oudjoua.

Ikhf en tigelman « le pic des réservoirs », montagne de l'Aurès, dans le Djebel Chechar.

Les très nombreux *aguelman* des plateaux sahariens⁽³⁾.

Il serait étrange qu'un vocable aussi répandu n'eût pas laissé de traces dans la toponymie antique.

Nous le retrouvons dans COLUMNATA (Tagulmant « la citerne »), actuellement Aïn Toukria-Bourbaki⁽⁴⁾, chef-lieu d'un district militaire de la frontière, sous le Bas-Empire, et siège d'un évêché : *episcopus Columnatensis*.

Peut-être convient-il d'y rattacher également le nom de *Calama*⁽⁵⁾, ville importante de Numidie, que les indigènes prononcent *Galma*. d'où nous avons tiré Guelma. Il ne paraît pas douteux que le nom de Calama est d'origine libyenne ou indi-

(1) Feuille 6, Fort-National.

(2) Algérie, f. 6.

(3) *Les territoires du sud de l'Algérie*, Alger, Carbonnel, 1922, p. 90.

(4) GSELL, Atlas, f. 23, Temit El-Had, n° 27.

(5) GSELL, Atlas, 9, 146.

gène. Ce même nom nous est fourni en caractères libyens par un certain nombre d'inscriptions libyques de la Mahouna et des environs de Guelma.

GMN.

Agemmun, diminutif *tagemmunt*, plur. *tigmounin* « colline, mamelon » (zouaoua).

Tajemunt « la colline » (chaouia de l'Aurès).

ⲘⲚ agemmun (Touat) « carré de terre arrosé ».

Usité dans un grand nombre de dialectes algéro-marocains, ce vocable a fourni une large contribution à la toponymie actuelle. Citons quelques exemples :

Tagmout Azzouz « la colline d'Azzouz », nom d'un village de Kabylie.

Tagemmout-el-Djedid « la colline neuve », village de Kabylie, près Fort-National.

Tagemmout-Oukerrouch « la colline du chêne vert »⁽¹⁾.

Agemmoun n Aït Ammar « la colline des enfants d'Ammar »⁽¹⁾.

Tigmounin « les collines », village des Beni Himmel⁽¹⁾.

Tigmounin « les collines », village des Zouaoua⁽²⁾.

Igil Tigmounin « la crête des collines », près de Fort-National⁽¹⁾.

Tadjemount « la colline », village des Ouled Youb, tribu de l'Ahmar Khaddou, dans l'Aurès.

Et les nombreux *Tadjemount* du Maroc.

Nous retrouvons la même racine dans le nom ancien de RUSUMONA, mouillage punique que Guérin (*Voyage archéologique*,

⁽¹⁾ Algérie, feuille 6, Fort-National.

⁽²⁾ Algérie, feuille 15.

II, p. 16) et Tissot (*Géographie de l'Afrique romaine*, I, p. 557, et II, p. 188)⁽¹⁾ placent à Porto-Farina, dans le golfe de Tunis. Il y a là un nom hybride composé du punique *rus* « cap » et du libyen *ugmun* : « le cap de la colline ». Porto-Farina est effectivement dominé par le sommet de la colline En-Nadour, de 269 mètres de hauteur.

GN.

Aguni « côte, coteau, colline » (zouaoua).

l'i *egen* « s'accroupir » (tamahak). Ce verbe s'emploie, le sujet étant une montagne, une colline, un rocher, dans le sens de « s'abaisser [sur], tomber, mourir [dans une plaine] »⁽²⁾. Tel paraît bien être le sens de la racine primitive libyenne, que l'on retrouve dans un grand nombre de toponymes actuels, principalement en Kabylie :

Agouni Ouchaïb « la colline du vieux », village des environs de Fort-National⁽³⁾.

Agouni oufourrou, village des Zouaoua.

Agouni Talu Bou Ada « la colline de la source de Bou Ada », village de Kabylie, chez les Beni Hassine⁽⁴⁾.

A la même racine se rattachent divers noms hybrides de l'antiquité :

Le *Μεταγώνιον*, cap de l'Agua, près l'embouchure de la Moulouya, au Maroc.

Le *Promuntorium* *ΜΕΤΑΓΟΝΙΟΥΜ* de Pomponius Mela, la *ΜΕΤΑΓΟΝΙΤΙΣ terra* de Pline l'Ancien⁽⁵⁾. « D'après Muller (édit. de Pto-

(1) Cité par CAGNAT, *Atlas archéologique de la Tunisie*.

(2) DE FOUCAULD, *Dict.*, I, p. 321.

(3) Algérie, feuille 6, Fort-National.

(4) Algérie, feuille 15.

(5) Voir GSELL, *Atlas*, f. 1, n° 1.

lémée, p. 583-584), les Grecs auraient désigné sous le nom de *Μεταγώνιον* (au pluriel dans Polybe) la longue bande de littoral qui s'étendait après le *Γώνιον* (*Μετὰ τὸ Γώνιον*), jusqu'aux colonnes d'Hercule. Puis ils auraient appliqué le nom de cette région au cap même auquel elle faisait suite, cap qui portait auparavant et aurait dû logiquement conserver le nom de *Γώνιον*. » L'explication de Muller paraît exacte. Le cap *Γώνιον* n'était autre que le cap « de la colline », du libyen *aguni*, qui signifie proprement « le lieu où la colline s'affaisse ».

Même formation pour *Ρυσγουνίαι*, *Πουσυγούνιον* de l'itinéraire d'Antonin, aujourd'hui cap Matifou⁽¹⁾. Ce mot hybride est formé du phénicien *rus* « cap » et du libyen *aguni* « colline s'affaisant dans la mer ».

Sans doute faut-il chercher dans une étymologie identique l'origine de l'actuel *Rachgoun*.

GR ou JR.

Egger ou *ejer* « être plus grand » (chaouia de l'Aurès : *uma injer umak* « mon frère est plus grand que ton frère »).

O'i *ager*⁽²⁾ « surpasser » (tamahak).

Parmi les noms actuels, la racine *ager* se retrouve dans *Touggourt*, qui signifierait « la plus grande », en l'espèce la plus grande oasis de la région de l'oued Rig.

Dans l'antiquité, le *Γάρας ὄρος* de Ptolémée, en Maurétanie Césarienne⁽³⁾, lui doit vraisemblablement son étymologie. Peut-être aussi le fleuve *ΒΑΓΡΑΔΑΣ*, ὁ *Βαγράδας ποταμὸς* de Ptolémée, aujourd'hui la Medjerda, la plus grande rivière de Tunisie. (Le préfixe *m* ou *am*, dont le *b* tient la place,

(1) *Ibid.*, 5, 36; *Hist. ancienne de l'Afrique*, t. I p. 89.

(2) Cf. l'égyptien hiéroglyphique *ejer* « être grand, puissant » et les noms propres *Injer*, *Phtajer*, « Isis puissante, Phtah puissant ».

(3) GSELL, Atlas, 25, 10.

indique l'individuation : le berbère *amokran* « grand », usité dans tous les dialectes, dérive vraisemblablement de la même racine.)

GOR, *civitas* GORITANA, en Tunisie (feuille Zaghouan).

THAGABI, *municipium* THAGABITANUM, en Tunisie (même feuille).

THAGURA, en Algérie⁽¹⁾.

GRF.

Agerfu « corbeau » (zouaoua).

Jaref, plur. *ijoura* « corbeau » (chaouia de l'Aurès).

Jarfi « corbeau » (Ouarsenis).

Répandu dans tous les dialectes du Nord, ce mot se retrouve dans la toponymie :

Garef, nom de lieu voisin du Hamma, près Constantine.

Timri n tgerfa « le bec du corbeau », nom d'un cap à l'ouest de Bougie⁽²⁾.

Nom ancien :

Γάραφα ὄρη « la montagne du corbeau » (Ptolémée, IV, 2, 4), que Cat est disposé à reconnaître dans l'Ouarsenis⁽³⁾.

GRZ ou KRZ.

#O. : *ikraz* et *ekrez* « être étroit » (tamahak); *korzi* « gorge, défilé ».

Airzi « gorge » (Ouarsenis), par affaiblissement du *g* en *i*.

Akerzi « gorge » (Achacha).

⁽¹⁾ *Ibid.*, 19, 80.

⁽²⁾ Algérie, feuille 7.

⁽³⁾ Voir GSELL, Atlas, 23, 1.

Le mot berbère est passé dans l'idiome arabe vulgaire nord-africain : *gurzi* قرزي « gorge, défilé ».

On le retrouve fréquemment dans la toponymie actuelle :

Gourzi « la gorge », à El-Guerrah (sud de Constantine).

Djebel Grouz, montagne au Nord-Est de Châteaudun-du-Rhumel.

Noms anciens :

GURUZA, GURUZAB OU GURUZI, dans la Maurétanie sétifiennne. Localité connue par la *mensa* des martyrs d'Aïn Melloul⁽¹⁾.

GURZA, près de Sousse; ethnique Gurgensis.

GS.

Tagust « la parcelle au bord de la rivière » (chaouia de l'Aurès). Le *g* s'affaiblit fréquemment en *i* :

Igzer en taïust tagoggalt « la rivière de la parcelle rouge », oued de l'Aurès, douar Rassira.

Igzer en taïust en tgetten « la rivière de la parcelle des chèvres », oued de l'Aurès (Rassira).

Thagoust, village de l'Aurès, sur l'oued El Ahmar, affluent de l'oued Abdi.

Noms anciens :

THAGASTE, TAGASTE, TAGASTIS, TAGASTI, ethnique *Thagastensis*, ville importante de Numidie, aujourd'hui Souk-Ahras⁽²⁾.

IUSTI (de *Taïoust*), lieu indiqué par l'itinéraire d'Antonin sur la route de Théveste à Cirta⁽³⁾, située probablement aux environs de La Meskiana.

(1) Atlas, 16, 371; JAUBERT, *Anciens évêchés de Numidie*.

(2) Atlas, 18, 340.

(3) *Ibid.*, 25, 109.

GZT.

Gazit, plur. *igaziten* « coq, poule » (chaouia de l'Aurès, Kabylie).

Tegazet « poule » (Dj. Nefousa).

Dans les dialectes faibles, on observe l'adoucissement du *g* en *i* :

Tiazit, plur. *tiazidin* « poule » (Ouarsenis).

Iazit « poule » (Achacha).

Tazit, plur. *tazitin* « poule » (Ghadamès).

Tiazit, plur. *tiazidin* « poule » (Mzab, Ouargla).

En tamahak, transformation habituelle du *z* en *h* :

ⵉⵙⵉⵏ : *ekahi*, plur. *ikehan* « coq »; *tekahit*, plur. *tikehatin* « poule ».

Nom actuel :

Agil uyazit « la crête du coq », près de la Soummau, environs de Bougie.

Nom ancien :

Equizeto, ville de Maurétanie, entre *Tamallula* et *Auzia*, qui eut rang de municipes sous Dioclétien⁽¹⁾. La Table de Peutinger l'orthographie *Equezeto*. Une inscription d'Aumale (C.I.L., 90/15) mentionne un *decurio III col. Auziensis, Rusguniensis et Equizetensis*. Gsell pense qu'*Equizeto* « pourrait être la traduction latine de quelque nom indigène : *equisetum* signifie

(1) GSELL, Atlas, f. 15, n° 91, l'identifie avec Lecourbe.

en latin *prêle* (plante appelée aussi queue-de-rat)». *Equezeto* est bien indigène. Nous y retrouvons le libyen *gaziṭ* ou *kaziṭ* «le coq».

ĠLN.

Agelan «grand canal» (chaouia de l'Aurès).

III: *agelal* «vase, cuvette» (tam.).

Il y a sans doute lieu de rattacher à cette racine, avec le sens de «grand cours d'eau», le nom d'AGILAAM, donné par le géographe de Ravenne comme celui d'un fleuve de la Maurétanie Césarienne⁽¹⁾. On l'identifie en général au Chelif⁽²⁾. Mais il n'y a pas lieu de supposer avec Cat qu'*Agilaam* est «une transcription très mauvaise de Chilaph». Le *g* d'*Agilaam* est la transcription du *gāin*, *r* grasseyé, ġ arabe, qui est d'ailleurs prononcé en *k* *q* ou *g* dur par de nombreuses tribus du Sud.

ĠNM.

Ġanim (chaouia de l'Aurès) «roseau»: nom d'unité *tġanimt*, plur. *tġanimin*.

Aganim (Sous, Beraber) «roseau».

Taġnimt (Ghadamès) «roseau».

Ġanim (Dj. Nefousa) «roseau».

Ġanim, plur. *iġanimen* (Ouarsenis) «roseau».

Teganimt (Ouargla) «roseau».

III: *aġanib*. plur. *iġunab* (tam.) «plume pour écrire» (en roseau).

Noms actuels :

Taġanimt, village de Kabylie (f. 7, Bougie) «l'endroit où croissent les roseaux».

⁽¹⁾ P. 158. Cité par Gsell, 31, 2.

⁽²⁾ Atlas, 11, 3.

Tizi en tiganimin « le col des roseaux » ou *Col de Tighanimine* de nos cartes (Aurès, gorges de l'oued El-Abiod).

Nom ancien :

IRANIM, le nom ancien de Pantellaria, n'est pas phénicien⁽¹⁾, mais libyque. L'île possède des sources thermales, des pâturages où le roseau croît en abondance. De *iganimen* « les roseaux ».

GRM.

Agerem, plur. *igerman* (chaouia de l'Aurès, nombreux dialectes) « village ».

☐O: *agerem*, plur. *igerman* (tam.) « bourg, ville, village ». *Ag egerem*, *ag german* « gens des agglomérations, des villages » (de Foucauld).

Nom actuel :

Agurmi, village de l'oasis de Syouah.

Noms anciens :

GARAMANTES, peuple saharien, de *ag german* « gens des villages ». Le Sahara était, dès l'antiquité, parsemé d'agglomérations fortifiées, les kçours actuels. Les auteurs anciens nous y révèlent l'existence de villes telles que *Garama*, *Cydamus*, *Boin*, situées précisément dans l'habitat des Garamantes⁽²⁾.

GARAMA, du libyen *agerem* « ville, village ».

GRS.

☉O: *geres* (tamahak) « égorger ».

Egres « égorger » (chaouia de l'Aurès, Ghat, Bel H'aliima, etc.).

(1) GSELL, *Hist. ancienne*, p. 411, n. 2.

(2) ORIC BATES, *Eastern Libyans*, p. 92.

Giers « égorger » (oued Rig, Ouargla); *egres* (Mzab); 1^{re} forme passive *migers*, aor. *migersa*⁽¹⁾.

Agres « égorger » (Ouarsenis).

Noms anciens :

TAMAGRISTA, act. *Magris*, entre Sétif et Ain-Roua⁽²⁾. Le nom latin a beaucoup mieux respecté la forme libyenne que le nom moderne : *Thamagrist* « l'égorgee » ou « l'endroit où l'on égorge, l'abattoir », nom tiré de la 1^{re} forme de la racine verbale, encore usitée au Mzab. Cf. tam. *asemagres* « endroit d'égorgement, abattoir ».

TAMARICETO, A, 26, 19 et 14, 58, pour *Tamagrist*, même étymologie.

JJ.

Ijj ou *jij*, plur. *ajjun* « pistachier térébinthe » (chaouia de l'Aurès⁽³⁾). En arabe : *betom* بتم, arbre atteignant des dimensions considérables, d'habitat sabarien ou steppien, remarquable en ce qu'il croît dans des régions dépourvues d'autre végétation arborescente, et constitue ainsi le trait caractéristique d'un pays. Dans les steppes sahariennes, la réunion des *betom* constitue un *daya*. Cf. sur nos cartes : région des *dayas*. Mais on le rencontre également dans les Hauts-Plateaux, où il croît souvent isolé.

Le nom d'unité, *tijit* ou *tijjt*, se retrouve dans plusieurs noms anciens :

TIGISIS, TIGISI, THIGISI (pour *Tijijt*), actuellement Aïn-El-

(1) R. BASSET, *La zonation du Mzab*, p. 56.

(2) JAUBERT, *Anciens évêchés*, p. 130.

(3) *Les noms des plantes en dialecte chaouia*.

Bordj, à l'est de Sigus⁽¹⁾. Suivant Procope, la localité aurait été occupée par les Phéniciens, qui y fondèrent une forteresse. Si le fait est exact, les Phéniciens auraient adopté, ainsi qu'ils l'ont fait si souvent, le nom libyen préexistant. Ethnique Thigisitanus.

TIGISI, localité indiquée par le géographe de Ravenne comme devant se trouver sur une voie romaine voisine de l'oued Sabel et longeant la Mitidja au Sud⁽²⁾; même formation.

THIGES, localité indiquée par la table de Peutinger sur une route conduisant à Thusuros (Tunisie)⁽³⁾.

GEGETU, lieu indiqué par la table de Peutinger entre Thacora et Naraggara⁽⁴⁾. Les deux *g* du radical se sont ici nettement conservés, ainsi que la finale berbère *t* ou *t*. L'orthographe du géographe de Ravenne : *Gegite* restitue encore plus fidèlement la prononciation libyenne : *jijt* « le térébinthe ».

LAMIGGIG⁽¹⁾, aujourd'hui *Pasteur*⁽⁵⁾, dérive de la même racine. Préfixation de *alem*, comme dans *Lambiridi*, *Lamasba*, *Lambar-sis*, etc. *Alem* indique la localisation. *Alemjijt* « l'endroit du pistachier térébinthe ». Il y avait, dit Gsell, deux évêchés de ce nom en Numidie.

Les noms de localités aussi distantes les unes des autres et dérivant tous du même radical, radical libyen, ainsi qu'il est démontré par le *t* initial ou final, trouvent ainsi leur explication normale, rationnelle, conforme aux possibilités du pays, au génie de la langue africaine.

On peut en tirer un autre enseignement, celui-ci relatif à la climatologie. Le pistachier térébinthe ne peut croître dans les endroits très humides.

(1) Atlas, f. 17 (Constantine), n° 340.

(2) *Ibid.*, f. 5, n° 43 1/2.

(3) *Ibid.*, f. 40, n° 106.

(4) *Ibid.*, f. 19, n° 84.

(5) *Ibid.*, f. 27, n° 73.

KB.

⏏.: *takuba*, subst. fém. (plur. *tikubawin*) « sabre, épée » (tamahak).

Tikubain « les sabres » (chaouia de l'Aurès).

Noms actuels :

Henchir Tikoubai (pour *tikoubain*) « la ruine des sabres », au nord de l'Aurès⁽¹⁾. (Les indigènes donnent le nom de sabre — en arabe *sif* سيب — à une dune, une colline allongée, une ride de terrain.)

Tikoubain « les sabres », village kabyle, près de Fort-National⁽²⁾.

Tagouba « le sabre », village des environs de Bougie, près l'oued Djemaa.

Nom ancien :

Choba, tiré du libyen *takubat* « sabre », actuellement Ziama⁽³⁾. — *Choba*, dit Gsell, nom auquel on a voulu donner une origine punique (Gesenius, *Scripturae*, p. 422; Schroeder, *Die phoenizische Sprache*, p. 171 et 174) est mentionné par Ptolémée (IV, 2, 2 : Χωβα; certains manuscrits donnent Χοβαθ et Χώβαθ). Par l'Itinéraire d'Antonin : *Coba municipium*. On retrouve, dans l'orthographe des manuscrits cités, la désinence libyenne *t* du singulier féminin *takubat* « le sabre ».

KK.

Tkukt est inusité dans les dialectes berbères actuels, mais c'est vraisemblablement un ancien nom commun ayant le sens

(1) *Ibid.*, f. 27, n° 323.

(2) *Ibid.*, f. 6, n° 51.

(3) *Ibid.*, f. 7, n° 68.

de « forteresse », ar. *gefa* قلعة « château-fort construit au sommet d'une colline ». On le retrouve dans un grand nombre de topiques actuels, notamment dans :

Tkut, en chaouia de l'Aurès *Tχuxt*, nom du village chef-lieu du poste militaire établi au milieu des montagnes de l'Aurès.

Koukou, ancienne forteresse des Zouaoua, au cœur de la Grande Kabylie, siège d'un royaume au xvii^e siècle.

Takkouch (pour *Takkouk*), actuellement Herbillon, port entre Philippeville et Bône.

Ras Takkouk, cap près d'Herbillon.

Kouka, au Soudan, sur le Tchad.

Noms anciens :

THUGGA, actuellement Dougga, en Tunisie. Grec *Tάνας*.

TUGGA TERESENTINA⁽¹⁾, actuellement Dougga, près de Mactar, Tunisie.

TUCCA, ville située, selon la table de Peutinger, à la limite de la Numidie et de la Maurétanie. Gsell établit⁽²⁾ qu'il y avait deux *Tucca* : l'une maritime, qu'il place à Merdja, à l'embouchure de l'oued El Kebir; l'autre à l'intérieur des terres, dans les environs de Mileu. Ptolémée parle d'une *Toūxxa* en Maurétanie, fort loin dans l'intérieur des terres. Une inscription trouvée près de Saint-Donat mentionne un *dec(urio) coll(oniae) Tutensium*⁽³⁾, pour *Tuctensium*. L'abondance de ces *Tucca* prouve qu'il s'agit bien d'un nom originellement commun et devenu nom propre en diverses localités. Il est difficile de ne pas y reconnaître le moderne *Tkout*, que les Français, après les Arabes, ont tiré du berbéro-libyen *Tkukt*.

(1) Le nom de Terebentina est lui aussi berbère. On le retrouve dans l'actuel Djebel Tarbent, au sud d'Ain-Mlila, près des Lacs (Constantine).

(2) Atlas, 8, 5.

(3) C.I.L., VIII, 8, 270.

TACATUA, identifiée avec la moderne Takkouch (Herbillon)⁽¹⁾, représente d'ailleurs une transcription plus fidèle de Tkout. Ptolémée : *Taxatύη*. Manuscrits divers : Tacata, Tacatta. La preuve qu'il s'agit bien de transcriptions du mot libyen *Tkukt* est tout entière dans le nom berbère moderne du même lieu : Ras *Takouk*, et, par affaiblissement du second *k* en *ch*, *Takouch*. Le second *k* s'est ici conservé parce que le *t* final berbère, indice du nom d'unité, est tombé. La difficulté de le prononcer en même temps que ce *t* l'a fait omettre par les Gréco-Romains (et sans doute avant eux par les Phéniciens), comme après eux par les Arabes, qui écrivent *تكوت* et les Français *Tkout*.

TUCCABOB (Tunisie, Tebourba) est vraisemblablement un hybride composé du libyen *Tucca* et du phénicien *bor* « pays » (cf. arabe *بُر*, plur. *بُور* « pays »; hébreu, chaldéen *בָּר* « campagne, pays ». Ne pas confondre avec *בָּר* « froment »).

Sans doute faut-il voir dans le surnom de TUCCIANA⁽²⁾ un ethnique tiré de *Tucca*.

A rapprocher de Tkout le nom de *Kώτης*, nom indigène du cap Spartel (*Kώτης άχρον* de Ptolémée et de Strabon⁽³⁾). C'est à tort que Pomponius Mela lui donne la signification de vigne (*Αμπελουσία*).

KKR.

Ekker « se lever » (chaouia de l'Aurès), 1^{re} forme *sekker* « faire lever ».

Tasekkurt « perdrix » (Chaouia, Beni-Menacer, etc.). Mot à mot : « celle qui se fait lever ».

Ekker « se lever » (Ghadamès, Ouargla, Djebel Nefoussè).

⁽¹⁾ GSELL, Atlas, 2, 5.

⁽²⁾ Corpus, vol. VIII, n° 17905 : *Sertias Cornelias Valentinas Tuccianas*...

⁽³⁾ GSELL, Hist., t. I, p. 313, n. 3.

Etsier « se lever » (Mzab).

○:1 *enker* « se lever » (tamahak), 1^{re} forme *senker* « faire lever ».

Noms actuels :

Oued Ousekkourt « la rivière de la perdrix », dans les environs de Châteaudun-du-Rhumel⁽¹⁾.

Hassi Ouskir « le puits de la perdrix », dans l'Erg de la Saoura.

On a découvert à l'oued Ouskourt une borne milliaire portant le chiffre XXI. « Elle a été posée, dit Gsell, sous Gordien III par les *Au.u..tenses* (la 3^e lettre a pu être B, D, G ou S; après la 4^e lettre, on distingue le bas de deux jambages droits). On peut penser aux restitutions *Auduritenses* (peut-être pour *Auzuritenses*) ... *Auguritenses*.. » Il est fort probable que le mot ancien est une transposition latine du libyco-berbère *Auskurt*. Il faudrait lire alors *Auscuritenses* ou *Aucuritenses*. La concordance singulière qui existe entre les lettres subsistantes du mot latin et la contexture du nom libyco-berbère du lieu donne à cette hypothèse une grande vraisemblance.

Le même vocable se retrouve d'ailleurs sans contestation possible dans d'autres noms anciens, assez nombreux.

TASACCORA « la perdrix » (aujourd'hui Saint-Denis-du-Sig)⁽²⁾, ville importante bâtie sur les deux rives du

TASACCORA flumen, aujourd'hui le Sig, « la rivière de la perdrix » (*tasekkourt*). La prononciation berbère est encore mieux figurée dans le nom de l'*episcopus tasaccurensis* de la notice de

(1) Atlas, f. 17 (Constantine), n° 354. Le nom est orthographié sur la carte *Oued Aouskourt*.

(2) *Ibid.*, f. 21, n° 25.

484. « La ville avait pris son nom de la rivière, dit Gsell, la Tasaccora. L'inscription *C.I.L.*, 9749, trouvée à Saint-Denis-du-Sig, doit peut-être se lire : *Numini [Tasac]co[rae], Genio fluminis*, etc. » Une route se prolongeait de là jusqu'à Chanzy (*KAPUTTASACCORAE*).

RUSUCCURU « le cap de la perdrix », aujourd'hui Dellys, mot hybride composé du phénicien *rus* רש « cap » et du libyen *uskurt* ou *usekkurt* « perdrix »⁽¹⁾.

Oppidum ASCURUM, aujourd'hui Ascours, à 2 kilomètres au sud-est du village de Nechmeya, dans l'arrondissement de Bône. Gsell⁽²⁾ conteste cette identification, car cet *oppidum* se trouvait en Maurétanie, sur le littoral. « Au contraire, dit-il, l'*episcopus ausuccurensis* nommé dans la notice de 484 pourrait bien avoir siégé à Ascours, comme l'indiquent Marcus et Toulotte (*Géogr. de l'Afrique chrétienne, Numidie*, p. 49). » L'orthographe *ausuccurensis* nous restitue fidèlement la prononciation libyenne. L'existence simultanée de ce vocable en des lieux aussi divers de l'Afrique du Nord est un nouveau témoignage en faveur de l'unité du langage africain, réalisée dès une antiquité très haute, — aussi haute que l'origine même de cette toponymie pré-phénicienne.

Enfin, l'épigraphie nous a transmis un nom propre, *TASCURE* « la perdrix » :

Tascore, Flavii Fausti filia⁽³⁾.

KL.

Akli « nègre » (chaouia de l'Aurès), fém. *taklit*.

II° : *akli*, plur. *iklan*; fém. *taklit*, plur. *tiklatin* « esclave » (tamahak).

⁽¹⁾ Cf. notre *Note sur l'étymologie du nom Rusuccuru* in *Recueil de Constantine*, 1914.

⁽²⁾ *Atlas*, 9, 81.

⁽³⁾ *Corpus*, vol. VIII, n° 2200.

Nom actuel :

Tiklat⁽¹⁾, emplacement de l'ancienne *Tubusuptu* « la négresse ».

Noms anciens :

TICHILLA, actuellement Testour (Tunisie, feuille Oued Zerga).

TEGLATA (Tunisie, Oued Zerga) « la négresse ».

LF.

Ilef, plur. *ilsan*, fém. *tilest* « sanglier, laie » (chaouia de l'Aurès).

Ilef, plur. *ilsan* « sanglier » (Kabylie).

Usité dans un grand nombre de dialectes algériens, ce vocable se retrouve, identique à lui-même, dans l'Atlas Marocain : *ilef*, plur. *ilsan* « sanglier »⁽²⁾. Le fait qu'il est employé sur une aussi grande étendue nous porte à rejeter l'opinion de ceux qui veulent le faire dériver de l'arabe vulgaire *ħalluf* حَلُون. On ne voit pas pourquoi toutes les tribus berbères auraient unanimement supprimé le *ħ* ح initial, qui s'est au contraire conservé dans tous les mots venant de l'arabe ou du phénicien, exemple *ahikul* (arabe حجل) « la perdrix mâle ». Nous estimons donc que le vocable *ilef* est bien antérieur à l'introduction de l'arabe dans le pays : il est même possible que ce soit l'arabe vulgaire *ħallouf* qui dérive de *ilef*. D'une part, en effet, le mot *ħallouf* est inconnu en Orient et en arabe pur, où « sanglier » se dit *ħenzir* خنزير; d'autre part, la préfixation d'un ح ħ incorporé au radical, qui devient ainsi trilitère, est un procédé conforme au génie de la langue.

¹⁾ Atlas, f. 7, Bougie, n° 27.

²⁾ Saïd BOULIFA, *Textes berbères en dialectes de l'Atlas marocain*, p. 355 (Paris, Leroux).

On retrouve le vocable berbère dans divers noms de lieu actuels :

Igil ilef « la crête du sanglier », en Kabylie, près d'Akbou⁽¹⁾.

Djebel Bou Ifef « la montagne du sanglier », tribu des Beni-Ferah (Aurès).

Oued Bou Iffan « la rivière aux sangliers », Dj. Chechar (Aurès).

Noms anciens :

THELEPTE « la laie », actuellement Feriana, en Tunisie. *Thelepte* est pour *thelest*, l'*f* se transformant en *p* devant la forte *t*.

LEMELLEF OU LEMELEF, aujourd'hui Bordj-Rhedir⁽²⁾.

Lem ou *lam* est le préfixe commun d'un certain nombre de toponymes. *Lemelef* signifie « le pays ou l'habitat du sanglier ».

LL.

Alili « laurier-rose » (chaouia de l'Aurès). La forme féminine *talilit* sert à la fois à former le nom d'unité et à indiquer le lieu où croissent les lauriers-roses.

Racine usitée dans presque tous les dialectes.

Illl *ilel* « laurier-rose » (tamahak). Pas de pluriel⁽³⁾.

Noms actuels :

Thalilith « l'endroit où croissent les lauriers-roses », village de l'Oued Abdi (Aurès).

Ras Taoulilith, montagne (Ahmar Khaddou, Aurès) « le sommet de l'endroit où croissent les lauriers-roses ».

(1) Atlas, f. 15.

(2) *Ibid.*, f. 26, n° 3.

(3) SCHUCHARDT, *op. cit.*, p. 26, fait dériver ce mot du latin *lilium*. C'est supposer une confusion assez singulière entre deux espèces fort dissemblables.

Nous retrouvons cette racine dans le nom ancien de TALALATI, de l'itinéraire d'Antonin⁽¹⁾. L'orthographe Talalati nous paraît plus régulière que celle de *Tatilti*⁽²⁾. *Talalati* signifie « l'endroit où croissent les lauriers-roses ».

MD.

√□ *meddan* (tam.), pluriel sans singulier, « enfants ».
Meddan (chaouia de l'Aurès, nombreux dialectes) « les gens ».

Nom ancien :

MIDENI, *Μιδηνοί*, nom d'une tribu libyenne de Tunisie, suivant Ptolémée⁽³⁾.

MDL.

Tamdalt « tombeau », plur. *timedlin* (zouaoua).
 +||Ξ|+ *tandelt*, plur. *timedlin* « tombeau » (tamahak).

Nom actuel :

Tamedelt, territoire au sud d'Igli, dans le Maroc méridional, « le tombeau ».

Nom ancien :

MEDELI (du libyco-berbère *timedlin* « les tombeaux »). *Pagus mercurialis veteranorum medelitanorum* (Tunisie, feuille Oudna, n° 22).

⁽¹⁾ M. le docteur Provotela estime à tort que ce nom vient de *del* « mer (?) ». Cf. D' CARTON in *Revue tunisienne*, 1913, p. 352.

⁽²⁾ Atlas, f. 15, n° 39.

⁽³⁾ Oric BATES, *op. cit.*, p. 64.

MKR.

Mukker « être grand »; *amokran* « grand » (zouaoua, chaouia de l'Aurès, Atlas Marocain, Ouarsenis, Ouargla, etc.).

IO...𐤎 *mokheren* « grand » (tamabak).

Racine usitée dans tous les dialectes.

Nombreux topiques actuels :

Taurirt tamokrant « la grande colline » (Kabylie).

Igzer amokran « la grande rivière », nom de la Soummam, et d'un village construit sur ses bords (route de Beni-Mansour à Bougie).

Etc.

A rapprocher de cette racine le nom ancien de MEGARA, faubourg de Carthage. Gsell⁽¹⁾ rapproche ce nom propre du grec *μεγαρον* « grande salle », en ajoutant que le terme grec dérive peut-être d'un mot phénicien. Nous croyons plutôt que *μεγαρον* est tout simplement dérivé de la racine *μεγας* et n'a rien de commun avec Megara qu'une similitude consonantique fortuite. Il est possible par contre que les Phéniciens aient adopté le topique libyen préexistant à leur arrivée.

MLL.

Amellal, fém. *tamellalt*; plur. *imellulen*, fém. *timellulin* « blanc » (chaouia de l'Aurès, Ouarsenis, Mzab, Zouaoua, Atlas Marocain, etc.).

𐤎𐤌𐤎 *mellen*, fém. +𐤎𐤌𐤎 *mellat* « blanc » (tamabak).

¹ *Histoire ancienne de l'Afrique*, t. II, p. 16.

Cette racine, usitée dans tous les dialectes, a formé un grand nombre de topiques actuels :

Tamellalt « la blanche », oasis et zaouïa importante, à 12 kilomètres au sud de Tougourt.

Aïn Tamellalt « la source blanche », dans le Djebel Chechar (Aurès).

Thizi Tamellalt « le col blanc », col du Dj. Chechar.

Beni Imloul « les fils blancs » (*imloul* n'est autre chose que le pluriel *imellulen*), tribu du Dj. Chechar (Aurès).

Aïn Melloul « la source blanche », au sud de Sétif.

Aïn Toumella, arabisation de *aïn tamellalt* « la source blanche », au sud de Sétif.

Amlouline, pour *Imelloulen* « les blancs », tribu de la confédération des Guechtoula (Kabylie)⁽¹⁾.

Aïn Mlila « la source blanche », chef-lieu de commune mixte, au sud de Constantine.

Etc.

Noms anciens :

THAMALLA, THAMALLULA (*tamellalt* « la blanche »), actuellement *Aïn Toumella*, près Tocqueville⁽²⁾. Le nom latin reproduit plus fidèlement le topique libyen que ne le fait l'arabe moderne *Aïn Toumella*.

Peut-être faut-il rattacher à la même racine le nom de la ville ancienne de MILTINE, rapporté par Diodore⁽³⁾, dont Eumaque, lieutenant d'Agathocle, s'empara dans la Haute-Libye : *eis τὴν καλουμένην Μιλτίνην πόλιν*. Nous y retrouvons le féminin *tamellalt*, avec une terminaison grecque, ou encore le plu-

⁽¹⁾ Algérie, f. 15 (Akbou).

⁽²⁾ Atlas, f. 26, n° 19.

⁽³⁾ GSELL, *Histoire ancienne*, t. III, p. 52; DIODORE, IX, 58, 1.

riel libyen *timellalin* «les blanches». (De même nous avons actuellement : *tizugagin* «les rouges», *tiberkanin* «les noires», *tizigrarin* «les longues», *tifertasin* «les chauves», etc.)

MMS.

Ammas «le milieu» (chaouia de l'Aurès, Ghadamès, Syouah, Ouarsenis, Mzab, etc.).

⊙ *ammas*, plur. *ammasen* «milieu» (tamabak).

Alemmas «milieu» (Kabylie, Dj. Nefousa).

Alemmas «milieu» [mot à mot : «l'endroit du milieu»] (chaouia de l'Aurès).

Noms anciens :

THAMMES, Θάμμης «le milieu», nom d'une montagne indiquée par Ptolémée (IV, 3, 6) et que l'on a voulu placer au Djebel Tagma, entre l'Algérie et la Tunisie⁽¹⁾.

LAMBAESIS, LAMBESE, *Respublica LAMBESITANA*, aujourd'hui Lambèse⁽²⁾. Le nom latin est vraisemblablement tiré du libyco-berbère *Talemmast* «celle du milieu», formé par la préfixation de *alem* à la racine *ammas*. Cette préfixation est fréquente en berbère. Elle a lieu de nos jours encore en Kabylie, au Dj. Nefousa : *alemmas* «le milieu». — La position topographique de Lambèse, située dans le passage entre deux groupes de montagnes, l'Aurès à l'Est, les monts de Batna et du Belezma à l'Ouest, vient à l'appui de cette étymologie.

Musti, actuellement *Henchir Mest* (du berbère *tammest* «le milieu»), ville importante traversée par la voie romaine de Carthage à Theveste⁽³⁾.

¹ Voir GSELL, Atlas, 9, 181.

² *Ibid.*, 27, 222-223.

Tunisie, f. Jama.

MN.

□ *iman* « personne » (tam.).

□ *man* « âme » (tam.).

Uman « apparaître, se manifester » (tam.); *temuna* « apparition ».

Iman « personne, individu » (chaouïa de l'Aurès).

Iman ennes (Gadamès) « en personne ».

Nom ancien :

Amon, nom égyptien de Zeus. Nom d'une grande oasis du désert de Libye, actuellement peuplée de Berbères sous le nom de Syouah⁽¹⁾. *Amon* signifie « la personne, l'âme par excellence, Dieu, Zeus »⁽²⁾. Le nom est fréquemment orthographié *am* dans les hiéroglyphes, comme dans la racine libyco-berbère.

Le peuple de NASAMONS, *Νασαμωνες* d'Hérodote, *Mesamonex* de Pline, tire peut-être une partie de son nom de la même racine.

MN.

Aman « eau » (Kabylie, chaouïa de l'Aurès, Atlas Marocain, Mzab, Ouargla, Ouarsenis, etc.).

Amen « eau » (Djebel Nefousa).

□ *aman*, pluriel sans singulier, « eau » (tamabak).

(1) Voir GSELL, *Hérodote*, p. 141; *Hist.*, t. I, p. 312, n. 5; Servius, IV, 196 : « Libyes ammonem arietem appellant. » Gsell ajoute avec raison : « Il y a probablement là une inexactitude. Ammon a dû rester le nom propre du dieu bélier. »

(2) A rapprocher du libyen les noms égyptiens hiéroglyphiques *Tentamon* « celle qui appartient à Amon », *Amenotef* « dévoué à Amon », etc.

Cette racine libyenne⁽¹⁾, actuellement usitée dans tous les dialectes, se retrouve dans le nom ancien et moderne de la MINA, important affluent du Chelif et ville antique, près de Relizane⁽²⁾. Ethnique *Minensis*. Les Romains — peut-être avant eux les Phéniciens — ont adopté le nom que les peuplades locales donnaient à l'importante rivière, et qui est un nom commun; de même que les populations arabisées appellent *bahar* بحر «la mer» un cours d'eau, une mare.

MSS.

⊙ mess, plur. *messau*; fém. *messa*, plur. *messauat* (tam.) «maître»; *messi* «mon maître»; *messineg* «notre maître» (Dieu).

Ce radical se retrouve dans un grand nombre de noms propres légués par les auteurs anciens ou les inscriptions⁽³⁾.

On le retrouve dans la toponymie actuelle :

Massine (entre Constantine et le Khrereb). *Massina* (Niger, Tombouctou).

Peut-être *Himsunin* (plur. de *massun*), en arabe Mchounech مشونش, oasis de l'Aurès.

Topique ancien : MES, Μης πόλις και λιμήν du Périples de Scylax⁽⁴⁾.

Le nom propre ancien MASSIVA paraît être *mess ui* «maître d'un fils»; MASSULET, *mess ult* «maître d'une fille».

⁽¹⁾ A rapprocher de la racine sémitique *ma* «eau», arabe ماء. Il s'agit évidemment de la même racine, que l'arabe a rendue trilitère par ses procédés habituels, que le libyen s'est appropriée de son côté en l'africanisant suivant son génie propre : préfixation de *a*, postfixation de *n*.

⁽²⁾ Atlas, 21, 36.

⁽³⁾ Voir ci-dessus, p. 232.

⁽⁴⁾ GSELL, Atlas, 20, 5.

MASSINISSA représente *mass ennes* « maître de lui »⁽¹⁾, c'est-à-dire « homme de grande capacité ».

MASUNA, nom d'un roi de Maurétanie⁽²⁾, représente *mass ennağ* « notre maître ».

MASGIVIN (tam. ⵎⵉⵙⵉⵖⵉⵏ *egif*, plur. *igifen* « terrain pourvu de végétation ») « le maître de terres fertiles », etc.

MZG.

Amaziğ, plur. *imaziğen* « Berbère, Libyen » (Dj. Nefousa, chaouia de l'Aurès, Atlas Marocain, etc.).

Tamazigt « langue berbère » (Mzab, Dj. Nefousa, chaouia, etc.). S'applique principalement aux dialectes berbères zénatiens.

Tamaziht « langue des Amaziğ » (Aït Segrouchen).

En tamahağ, *z* correspond à *h*, et *ğ*, suivi du *t* féminin, se contracte en *k*, conformément aux procédés propres de ce dialecte :

ⵎⵉⵙⵉⵖⵉⵏ *Amahağ*, plur. *Imuhağ*; fém. *Tamahağ*, plur. *Timuhağ* « Berbère touareg ».

Tamahağ « langue berbère ».

Noms actuels :

Tamazigt « la Libyenne », village à l'est de Kerrata⁽³⁾.

⁽¹⁾ Voir des exemples de constructions analogues dans DE FOUCAULD, *Dict. tam.*, t. II, p. 169 : *mess is n emğer* « maître de lui du combat », c'est-à-dire « courageux dans le combat »; *mess is en tsifenai* « maître de lui des pièces de vers », c'est-à-dire « compositeur de pièces de vers ».

Le pronom possessif de la 3^e personne, *is* en tamahağ, est *ennes* (formé de *is* et de la préposition *en* « de ») dans presque tous les dialectes.

⁽²⁾ *C.I.L.*, 9835. Voir Atlas, 31, 68, p. 6, col. 1. Masuna est qualifié dans l'inscription de *rex gentium Maurorum et Romanorum*; il régnait en 508.

⁽³⁾ Algérie, f. 16.

Tamazigt « la Libyenne », village de la tribu des Zouatna, près de Palestro⁽¹⁾.

Amahag, plur. *imuhag*, nom que se donnent à eux-mêmes les Berbères sahariens appelés Touaregs par les Arabes et que nous appelons Tamahak, du nom de leur langue, *Tamahak*.

Noms anciens :

MAZICES « les Libyens », tribu indigène qui devait habiter non loin de Miliana. Mentionnée par Ptolémée (IV, 2, 5) et par Ammien Marcellin (XXIX, 5, 17, 21, 25)⁽²⁾. Une inscription trouvée à Miliana mentionne un *praefectus gentis Madicum* (C.I.L., 9613). Ces Mazices n'étaient d'ailleurs pas les seuls connus de l'antiquité. Les Μαζικες de Ptolémée, MAZACES, MAZAGES, MAXYES des auteurs anciens portaient, comme eux, le nom national de Libyens⁽³⁾.

MAZUCA, nom propre d'homme, porté notamment par un frère de Firmus. De *Amazig* « Berbère noble ».

Ammien Marcellin⁽⁴⁾ cite un *fundum nomine MAZUCANUM*, dans la région d'Orléansville. *Mazucanum* est l'adjectif tiré de MAZUCA.

MESIG, nom d'homme donné par une stèle punique⁽⁵⁾. Ce nom, considéré comme punique, est en réalité berbère, et nous donne un nouvel exemple des emprunts faits par le phénicien à la langue africaine. Il n'est autre que *Amazig* « le Berbère noble ».

Les TAMBUH de l'ancienne Égypte et des inscriptions hiéroglyphiques, peuple libyen, tirent leur nom de la même racine, comme les Tamahak.

¹ *Ibid.*, t. 5.

² GSELL, Atlas, f. 13, n° 70; Société archéol. de Constantine, souvenir du cinquantenaire, p. 23, n° 2 et p. 33.

³ Cf. ORIC BATES, *op. cit.*, p. 42.

⁴ GSELL, Atlas, f. 12, n° 108.

⁵ Société arch. de Constantine, 1860-1861, p. 19.

NJ ou NG.

⚡ *l' anji* « fleuve » (tamabak); *engi* « couler, avoir de l'eau courante ».

Tinja « fleuve » (chaouia de l'Aurès).

Noms actuels :

Oued *Endja*, important affluent de l'oued El-Kébir (région de Mila, Constantine).

Lac *Tonga*, près la Calle.

Noms anciens :

Castellum TINGITANUM, A, 12, 174. Actuellement Orléansville, sur le Chélif. Le nom latin est tiré du libyen *tinjit* « le fleuve ».

TANGENSIS limes. A, 8, 5, territoire de Maurétanie dont l'emplacement exact n'a pu être identifié.

TINGIS, actuellement Tanger. Le libyen *tinjit* a pu désigner non seulement un fleuve, mais toute masse d'eau (comme on le voit par le nom actuel du lac *Tonga*), et par suite le détroit. Le sens propre de la racine *enji* ou *engi*, encore usitée en tamabak, est « couler, avoir de l'eau courante ».

NS.

Ens « passer la nuit » (chaouia de l'Aurès).

⊙ *ens* (tam.) « être couché, passer la nuit »; *ténessé*. plur. *tiness*, *tinessim* « fait de se coucher ».

Ens « passer la nuit » (Mzab, Ouargla); *amensi* « souper ».

Noms anciens :

TINCI AUSARI, ville de la Marmarique⁽¹⁾ « le vieux campe-

(1) Oric BATES, *op. cit.*, p. 43.

ment », de *hinsi* « lieu où l'on passe la nuit » et *usar* « vieux, ancien ».

Peut-être TUNES, Tunis.

Il faut vraisemblablement rattacher à la même racine l'ethnique ALBANENSES⁽¹⁾, pour *alemenses*, de *alem-ensi* « le gîte ». Le préfixe *alem* est le même qui se rencontre dans divers toponymes de la région : *Lambiridi*, *Lambafundi*, *Lamiggiga*, *Lambaesis*, *Lamasba*. Il indique la localisation et peut se traduire par « l'endroit de ».

RD.

Irden, pluriel sans singulier (chaouia de l'Aurès, Ouarse-nis) « blé ».

VO *ered*. plur. *erdauen* (tam.) « blé ».

Irden (zouaoua) « blé ».

Irden (Mzab, Dj. Nefousa, Ghadamès, etc.) « blé ».

Iarden (Syouah) « blé ».

Nom ancien :

LAMBIRIDI, près de Batna, « l'endroit du blé ». Même préfixe que dans *Lamasba*, *Lambaesis*, *Lamiggig*, etc. Libyen *alemirden*. Le pluriel *irden* se retrouve dans l'orthographe donnée par le géographe de Ravenne : *Lumbridin*⁽²⁾.

RMS.

Aremmas (chaouia de l'Aurès). Plante de la famille des sal-solacées : *atriplex halimus* « arroche halime ». En arabe : *El Guetaf* القطف. Le *guetaf* est une plante extrêmement répandue dans les Hauts-Plateaux et le Sahara algérien, où elle couvre

(1) A., XXVII, 253.

(2) GSELL, Atlas, f. 27, n° 120.

de grandes étendues⁽¹⁾. C'est un des pâturages préférés des chameaux.

Son nom berbère entre dans la composition de nombreux topiques, usités de nos jours :

Tizi en taremmast (Aurès) « le col de l'arroche ».

Timermacine (pour *Tiremmasin*), village et zaouia de l'Ahmar Khaddou, Aurès.

Nom ancien :

Taranamusa castra, sur la route de Rusuccuru à Sufasar, sur le Chélif (A, 5, 43). Du libyen *taremmast*, plur. *tiremmasin* « l'arroche ». Cette plante croît encore dans la région.

SF.

Suf « rivière » (chaouia de l'Aurès, Mزاب).

Asif « rivière » (Kabylie, Dj. Nefousa), plur. *isaffen*.

— ИО *asuf, asif* (tam.) « vallée ».

Concourt à la formation de très nombreux topiques actuels :

Oued Souf, région à l'est de Touggourt.

Suf Amellal, en arabe l'oued *El Abiod* « la rivière blanche », dans l'Aurès.

Iger u asif « le champ de la rivière », village au nord-est de Bougie.

Asif n Boubehir « la rivière de Boubehir », nom kabyle de l'oued *Sebaou*⁽²⁾.

(1) G. MERCIER, *Les noms des plantes en dialecte chaouia de l'Aurès* (Congrès des Orientalistes, 1906, t. II, p. 84).

(2) Atlas, L 6, Fort-National.

Oued Souf Mellen « la rivière blanche », dans le Tidikelt.
Ait Isaffen « les gens des rivières », Chleuhs de l'Anti-Atlas
 (Maroc).

Noms anciens :

SAVA (actuellement La Soummam) « la rivière », en l'espèce la rivière par excellence, la grande rivière, nom justifié par l'ampleur de la vallée et l'importance du cours d'eau⁽¹⁾. — *Νασαβαθ* ou *Νασαβαθ* de Ptolémée. C'est avec raison que M. Gsell admet que *Νασαβαθ* et *Sava* sont deux formes d'un même nom. Mais il n'y a pas lieu de rapprocher la syllabe *na* du sémitique *nahr* « fleuve ». La lettre *n* est, comme *m*, d'une préfixation courante en berbère, où elle marque l'individuation. On la retrouve dans le moderne oued *Tensist* du Maroc, transcription exacte de *Νασαβαθ*. — Dans Ptolémée⁽²⁾, il est encore question d'une rivière, le *Φοιμος δε συμβαλλει τῷ Σαυῶ* ou *Σαβα ποταμῶ*.

AD SAVA MUNICIPIUM (table de Peutinger) « le municpe à la rivière », au Hammam du Guergour (La Fayette), sur l'oued Bou Sellam, autrefois considéré comme la branche principale de la Soummam⁽³⁾.

SAVUS, actuellement l'Harrach⁽⁴⁾. Ptolémée indique entre *Icosium* et *Rusguniae* l'embouchure du fleuve Savus, *Σαυῶ ποτ. ἐκβολαί*. C'est aussi l'Aves de Plin. Fournel rapproche le nom de *Savus* de celui de *Sesaiia* donné à l'Harrach par Léon l'Africain⁽⁵⁾. On retrouve effectivement dans *Sesaiia* le berbère *tasist* « rivière ».

⁽¹⁾ *Ibid.*, 7, 12, p. 5, col. 2. Voir nos *Notes sur la toponymie antique de l'Afrique* in *Bulletin archéologique*, 1918, p. 113.

⁽²⁾ Cité par Gsell, IV, 2, 6.

⁽³⁾ Atlas, 16, 6. Ruines considérables.

⁽⁴⁾ *Ibid.*, 5, 31.

⁽⁵⁾ *Descr. de l'Afr.*, p. 372.

SUFABAR (Dollfusville, Amoura sur le Chelif)⁽¹⁾. Au mot *suf* a été ajouté un autre nom, libyen également, tiré du radical *SR*, que nous retrouvons dans le nom de l'Isser actuel, et qui exprime l'idée de « couler ». *Sufasar* signifierait « la rivière coulante », ce qui n'est pas un pléonisme dans un pays où tant de rivières ne coulent pas.

SURZUARITANUM CASTELLUM (actuellement Aïn Sadjar, à l'ouest de Constantine)⁽²⁾. — L'*f* et le *b* se confondent dans le langage africain, par l'intermédiaire du *r*. Ici, la transformation de l'*f* en *b* avait sa raison d'être, dans le voisinage de la spirante sonore *z* qui réagit sur la sourde *f* en la rendant sonore en *b*. Quant au mot *zuar*, il signifie en berbère « être gros, grand ». Il a formé *amezuar* « le premier » (kab., chaouia, etc.). *Subzuaritanum castellum* est « le *castellum* de la grande rivière ». Les ruines sont disséminées dans la direction du Rhumel.

SUBTABARTI, à 4 kilomètres au nord de Saint-Arnaud, sur l'oued passant au village⁽³⁾, composé de *suf* et de la racine libyenne *aber*, que l'on retrouve dans divers noms d'oiseaux (*abergoggal* « l'oiseau noir, le merle »). *Subtabarti* serait « la rivière de l'oiseau ».

SUFFETULA, actuellement Sbeïlla, en Tunisie, dérive peut-être de la même racine *suf*.

TUBUSUPTU, actuellement Tiklat⁽⁴⁾, localité arrosée par la Soummam. Nom composé de *tub*, que l'on retrouve dans l'actuelle *Tattoubt*⁽⁵⁾, et qui signifie « agglomération »; *suptu* est une transcription de *sust* « rivière ». D'autre part, peut-il se faire que *tubu* soit mis pour *tubur*, que l'on retrouve

(1) Atlas, 13, 75.

(2) Ibid., 17, 271.

(3) Ibid., 16, 422.

(4) Ibid., 7, 27.

(5) Près d'Aïn-Kercha, anc. *Tadutti* (dép. de Constantine).

dans *Thubursicum*. Gesenius lui attribue, avec la signification de « colline », une origine phénicienne qui nous paraît douteuse. Si Gesenius a raison, il y aurait dans *Tubusuptu* un mot hybride signifiant « la colline de la rivière », analogue aux hybrides libyphéniciens déjà signalés de *Rusaddir*, *Rusucuru*, *Rusguniae*. Il y a un argument de fait contre cette interprétation : c'est qu'on ne voit aucune colline sur l'emplacement de *Tubusuptu*, dont Gsell donne le plan.

SUBSANA⁽¹⁾, formé de *suf* « rivière » et de *sen* « deux ». « Les deux rivières. » Localité du diocèse d'Hippone.

SIVADDURUSI PRAESIDIUM⁽²⁾, formé de *sif* « rivière » et sans doute d'un nom propre tiré de la racine *DDR*, *edder* « vivre », la même qui a vraisemblablement servi à former le nom ancien de *Madaurus*, le nom propre actuel de *Meddour*.

SLL.

Tasellia (chaouia de l'Aurès) « petit canal ».

Tasellia (Rif Marocain) « petit cours d'eau, ruisseau ».

III⊙ *selelet* (tam.) « glisser »; *sesselelet* « faire glisser ».

Noms actuels :

Tasellia n Elaïch (village des Beni-bou-Slimane, Aurès) « le petit canal d'El Aïch ».

Tusilt (source, Djebel Chechar, Aurès) « le petit canal ».

Dj. *Tessala*, *Tessala* (village et montagne, environs de Sidi-Bel-Abbès).

Noms anciens :

SILA, *pagus* à 32 kilomètres sud-est de Cirta⁽³⁾. *Respublica*

⁽¹⁾ Atlas, 9, 59, p. 11, col. 2.

⁽²⁾ Voir *ibid.*, 20, 69.

⁽³⁾ *Ibid.*, 17, 333.

Silensium, sur une borne milliaire; *episcopus silensis*, dans la notice de 484. Le mot latinisé *Sila* n'est qu'une altération du libyen *sellia* ou *tasellia* « le petit canal », que l'on retrouve dans une montagne voisine, le *Djebel Tasellia*, où passait la voie romaine conduisant à Cirta. Le canal en question était dérivé de la source où les Romains ont voulu voir l'origine de l'*Amsaga*, *caput Amsagae*⁽¹⁾. Ignorant la signification libyenne du mot *Sila*, les Romains l'ont peut-être assimilé à *Scylla*, ainsi que l'indiquerait une mosaïque découverte en ce lieu, qui représente *Scylla*.

TESSELA « très ancienne cité édifiée par les Africains sur une grande plaine qui a environ 15 milles d'étendue » (Léon l'Africain, *Descript. de l'Afrique*, trad. Temporal, p. 248; Marmol, *L'Afrique*, II, p. 358; Shaw, *Voyages*, I, p. 67)⁽²⁾. A rapprocher du nom actuel de Tessela, village et montagne des environs de Sidi-Bel-Abbès.

SALA COLONIA (Maroc), Salé, ar. *Slr*.

CILIO, CILLIUM, T. Actuellement Kasserine « le petit canal ».

LAMPILII, localité indiquée par la Table de Peutinger entre Diana Veteranorum et Théveste⁽³⁾. *Alemsellia* « l'endroit du petit canal ».

SN.

Tisent (chaouia de l'Aurès) « le sel ».

Tisent (Atlas Marocain) « le sel ».

+☉+ *tisent* (tamahak) « le sel ».

Tisent (Dj. Nefousa, Mzab, Ouargla) « le sel ».

Etc.⁽⁴⁾.

(1) *C.I.L.*, 5884.

(2) *GSLL*, 31, 27.

(3) *GSLL*, Atlas, f. 27, n° 69, p. 5, col. 1.

(4) Il n'est pas arbitraire de rapprocher cette racine, usitée dans tous les dialectes berbères, de la racine indo-européenne *sal*.

On la retrouve dans le nom ancien de *SINNI*, près d'Hippone⁽¹⁾ « la saline », probablement une saline du lac Fezzara. Cf. saint Augustin, *Civitas Dei*, XXII, 8, 11 : *Castellum sinitense, Hipponensi coloniae vicinum*. Des *Episcopi sinitenses* sont mentionnés en 411.

Peut-être faut-il rattacher à la même racine le nom de *SINITHU*, actuellement Chemtou, en Tunisie.

Cinithi, *Κινθιοί*, population située près du lac Triton, au fond du golfe de la petite Syrte, d'après Pline et Ptolémée⁽²⁾. Libyen *tsint* « la saline ».

SR.

Même racine que *SL*, avec substitution de *r* à *l*, conformément à une loi phonétique qui s'observe de nos jours dans un grand nombre de groupements, dans le Rif Marocain par exemple.

La racine *SL* exprime l'idée de « couler ». Elle a donné le substantif *tasellia* (chaouia) « petit canal », actuellement usité. A rapprocher de la racine sémitique *سال*, aor. *يسيل* « couler ».

○○○ *seser* (tam.) « prendre sa course »; ≧○○ *esri* (tam.) « faire courir ».

La racine a servi, sous la forme *sn*, à dénommer un grand nombre de rivières actuelles :

Oued Isser (rivière de Kabylie et affluent de la Tafna, dans le département d'Oran).

Thala Issar (Kabylie) « la source coulante ».

Oued Tisser Guelt (Aurès, Ahmar Khaddou).

Noms anciens :

USAB, *ISARIS*, noms donnés par le géographe de Ravenne

⁽¹⁾ Atlas, 9, 59, p. 11, col. 2.

⁽²⁾ Oric BATES, *op. cit.*, p. 58, 64.

dans son énumération des fleuves de la Maurétanie Césarienne⁽¹⁾. L'*Usar* est vraisemblablement l'Isser de la Kabylie. Il n'y a pas lieu, comme le pense Cat⁽²⁾, de le rapprocher du mot berbère *ighzer* ou *igzer*, qui veut dire « rivière » et qui dérive d'une toute autre racine. L'*Isaris* correspond de son côté à l'Isser des environs de Tlemcen⁽³⁾, affluent de la Tafna.

SISAR, Σισαρος ποτ. fleuve mentionné par Ptolémée, qu'il faut sans doute identifier avec l'oued Agrioun, tributaire du golfe de Bougie⁽⁴⁾.

LARSATH, Λαρσάθ, fleuve également mentionné par Ptolémée⁽⁵⁾, dans les environs d'Igilgili (Djidjelli). Il est probable, comme le pense Müller, qu'*larsath* doit être corrigé en *Isarath*. Il ne serait autre que le « nom d'unité » d'*Isar*.

SUPASAR « la rivière coulante », en l'espèce le Chélif (voir ci-dessus, rac. SP)⁽⁶⁾.

ASSARATH, Ἀσσαράθ, autre fleuve de Ptolémée⁽⁷⁾, peut-être l'oued Nil, entre Igilgili et l'embouchure de l'Amsaga. Nom d'unité *Isart*.

SISARA LACUS, actuellement *Garaat El Achekal*, lac près de Bizerte : « le lac coulant ». Ce lac se déverse en effet dans celui de Bizerte⁽⁸⁾. La forme *sisar*, que l'on a déjà vue ci-dessus, dérive de la II^e forme factitive de la racine verbale, avec le sens de « faire couler ».

AQUAE SIRENSES, que l'on pourrait traduire par « les eaux courantes », s'il était admissible que les Romains en eussent connu la signification. C'était simplement pour eux la ville

(1) GSELL, Atlas, 11, 3.

(2) *Ibid.*, 7, 75.

(3) *Ibid.*, 31, 42.

(4) *Ibid.*, 7, 75.

(5) *Ibid.*

(6) *Ibid.*, 13, 75.

(7) Müller, éd. Ptolémée, p. 596; Atlas, 8, 1.

(8) Tunisie, f. Dj. Achkal.

arrosée par la rivière SIRA, actuellement l'Habra. Cf. *Corpus*, VIII, n° 9745 : *numini aquarum sirenoium* ⁽¹⁾.

STF.

Asettasf « noir » (chaouia de l'Aurès).

Zettasf « noir » (Mzab et Ouargla).

Isedesfen ΙΞΠΘ « noir » (tamahak).

Nom actuel :

Djebel Iceteisen, pour *Isettisen*, plur. d'*asettisf* « les noirs », montagne du Djurdjura ⁽²⁾.

Noms anciens :

SITIFIS, SITIFI, actuellement Sétif, autrefois capitale de la Maurétanie Sétifienne, « *Colonia Nerviana Augusta Martialis Veteranorum Sitifensium* » ⁽³⁾. « La noire », transcription du libyen *thasettisf*.

SATAFIS, SATAFI, actuellement Aïn-Kebira, Périgotville, évêché de la Maurétanie Sétifienne au IV^e siècle ⁽⁴⁾. Libyen *sattasf* « la noire ».

Le nom d'homme Sidifann, donné par Corippe, dérive de la même racine : *isedfen* « le noir ».

SU.

Esuu (chaouia de l'Aurès) « boire ».

Su, aor. *isua* (dialectes du Rif) « boire », IX^e forme *tuasua* « être bu ».

(1) Atlas, 21, 28.

(2) Atlas, f. 15, Akbou.

(3) GSELL, *ibid.*, 16, 364.

(4) *Ibid.*, 16, 177.

Su (Mzab, Ouargla, Dj. Nefousa) « boire ».
:⊙ **esu** (tamahak) « boire »; *immesua* « il a été bu ».

Nom ancien :

THIMISVA, pour *timesua* « l'abreuvoir », nom d'une petite ville de Tunisie, actuellement Sidi-Bou-Argoub et Henchir Tazma⁽¹⁾.

TB.

+⊕⊖ **tubet** (tamahak) « se réunir en masse, s'agglomérer »⁽²⁾.

A rapprocher de la racine sémitique طوب, qui désigne les briques de terre crue, agglomérées avec de la paille.

Noms actuels :

Tattoubt, en ar. تطوبت, localité située près d'Aïn-Kercha, commune mixte d'Aïn-Mlila, département de Constantine, couverte de ruines romaines⁽³⁾.

Foum Eṭṭoub, en ar. فم الطوب, gorge de l'Aurès.

Etc.

Noms anciens :

THABUTE (pour *Tatubt*), localité indiquée par la table de Peutinger sur une voie reliant Sigus à Sitifi, et qu'il faut probablement identifier avec *Henchir Tattoubt* « la ruine de Tatoubt »⁽³⁾ dont il est question ci-dessus.

TADUTTI (probablement pour *Tattubti*), localité indiquée par l'Itinéraire d'Antonin à 18 milles de Lambèse, sur une

(1) Feuille Jama (Zama), C.I.L., VIII, 1508.

(2) DE FOUCAULD, *Dict.*, t. 1, p. 176.

(3) Atlas, 27, 183.

route allant à *Sitif* ⁽¹⁾. Actuellement *Fontaine-Chaude*, sur la route de Constantine à Batna, emplacement de ruines romaines assez étendues.

THUBBA (libyen *Tubbet* « agglomération »). en Tunisie. Actuellement *Schuiggi* ⁽²⁾.

THUB. . . , en Tunisie (*Zaouiet Median*).

TUBUSPTU (libyen *Tub usuft* « l'agglomération de la rivière »), actuellement *Tiklat*, sur la Soummam, près de Bougie ⁽³⁾. Voir ci-dessus, rac. SF. Gsell remarque que SUBUTTU, lieu indiqué par la table de Peutinger près de Leptis Magna, semble être le même nom. Ptolémée, IV, 2, 7 : *Τουβούσουπτος*.

UZL.

Uzzal « fer » (chaouia de l'Aurès).

Uzzel « fer » (Mzab).

Tazoli « fer » (tamahak).

Bel Halima, *uzal*; Ouarsenis, *uzzel*; Achacha et Haraoua, *uzzal*.

Tuzzalt (Atlas Marocain) « couteau, poignard ».

A la même racine se rattache le nom de plante *Tuzzalt*, plur. *Tuzzalin* (*fraxinus dimorpha*), sorte de frêne. Le bois de cet arbre, qui croît dans le Tell jusqu'au voisinage du Sahara, est en effet d'une extrême dureté.

La racine se retrouve dans un grand nombre de toponymes actuels :

In Ouzel (Sahara) « la source du fer ».

Oudjel, près Mila (Constantine).

⁽¹⁾ *Ibid.*, 27, 139.

⁽²⁾ Tunisie, livraison I, Mateur.

⁽³⁾ Atlas, 7, 27.

Tazzoult, nom indigène de Lambèse (tiré du nom d'arbre *tuzzalt*, qui croît dans la région).

Ida Ouzal (Chleuhs du Haut-Atlas), Maroc.

Noms anciens :

UZELIS (A, 17, 99), actuellement *Oudjel. Respublica Uzelitunorum.*

UZALIS, actuellement Porto-Farina, Tunisie. *Colonia Uzaltana.*

USILLA, actuellement *Zetta*, en Tunisie⁽¹⁾.

UZALAE, Οὐζαλαί de Ptolémée, peuple voisin de la Byzacène⁽²⁾.

UJL.

Voir rac. UZL.

Noms actuels :

Oudjel, près Mila (Constantine), anc. Uzelis.

Aoudjila, oasis du désert de Libye, ancienne AUGILA d'Hérodote, également signalée, avec le peuple des AUGILES, dans d'autres auteurs anciens⁽³⁾.

ZDK.

Tazdakt, plur. *tizdaiin* « palmier » (chaouia de l'Aurès). Le *k* se prononce ici comme le *ch* allemand dans le mot *welcher* : il s'affaiblit complètement en *i* au pluriel, ainsi que dans d'autres dialectes.

♣ *azzaï*, plur. *izzaien* (tam.), « palmier mâle », fém. *tazzaït*, plur. *tizzaïin* « palmier femelle » (tamachek). Le *d* de la deuxième

(1) GSELL, *Histoire*, II, p. 129.

(2) Ptolémée, IV, 3, § 6. Oric BATES, *op. cit.*, p. 64.

(3) GSELL, *Hérodote*, p. 446, n. 7.

radicale s'est assimilé au *z* qui le précède, et le *k*, troisième radicale, s'est adouci en *i*.

Tezdit, plur. *tezdaï* « palmier » (Dj. Nefousa, Motylinski).

Tigzdaït « palmier » (Rif, Basset).

Tazdaït, plur. *tizdaïn* « palmier » (Mzab).

Nom actuel :

Tizdaïn « les palmiers » (Aurès, Ahmar Khaddou, village).

Noms anciens :

THEBACTHI (pour *Thezdacthi*, par assimilation du *d* au *z*, comme en tamahak). « Le palmier. » Localité au Sud de Té-bessa⁽¹⁾.

TISEDI « le palmier » (exactement le nom actuel de cet arbre dans le Dj. Nefousa), localité des environs de Constantine⁽²⁾.

ZGG.

Azuggag (chaouia de l'Aurès, kabyle, nombreux dialectes), fém. *tazuggagt*; plur. *izuggagen*, fém. *tizuggagin* « rouge ».

Ce mot entre dans la composition d'un grand nombre de toponymes actuels :

Tizougarine, plur. *tizuggagin*, col de l'Aurès, « les rouges ».

Nom ancien :

ZYGRIS, ville de la Marmarique, habitée par les *Zygritae*, *Zygritas* de Ptolémée⁽³⁾. De *zuggagt* « la rouge ».

(1) A., 40, 2.

(2) A., 17, 214.

(3) ORIC BATES, *op. cit.*, p. 61

ZGRR.

Azezrar « long » (chaouia de l'Aurès), fém. *tazegrart*; plur. *izegraren*, fém. *tizigrarin*.

Azizar « long » (Ahmar Khaddou), par affaiblissement du *g* en *i*.

IO'I : *hejeren* « long », plur. *ihejerenim* (tamabak, Masqueray); *h* = *z* en tam., *j* = *g*.

Noms actuels :

Tizigrarin « les longues », village de l'Aurès, Ahmar Khaddou.

Zegrara زفارة, nom d'homme, usité dans le département de Constantine. Forme arabisée de *azezrar* « long ».

Oued Zegrir « la rivière longue », dans la Chebka du Mzab.

Peut-être *oued Segueur* ou *Zegueur*. fleuve saharien du Sud Oranais.

Nom ancien :

TIMEZEGBI, localité mentionnée par l'Itinéraire d'Antonin, actuellement Henchir-El-Baguel⁽¹⁾. « La longue. »

ZLF.

Azlaf « jonc », *juncus maritimus* (chaouia de l'Aurès). Fém. ou nom d'unité *tazloft*, plur. *tizlafin*.

Azelaf, plur. *izelafen* « jonc » (Ouargla).

Nom actuel :

Aïn Tazlaf « la source du jonc » (Ahmar Khaddou).

⁽¹⁾ Voir CARTON, *Revue tunisienne*, 1913, p. 352.

Nom ancien :

THIGILLAVA. « Ruines romaines sur les deux rives de l'oued El-Hammam, tout autour de la mehta *Djillaoua*; dans un rayon de 2 kilomètres, sources nombreuses et abondantes⁽¹⁾. » La description des lieux vient ici confirmer l'étymologie : le lieu marécageux, sur les deux rives d'un cours d'eau, avec des sources nombreuses, est naturellement couvert de joncs. — Dans le nom latin, le *g* représente la prononciation *dji* conservée dans le nom arabe, le *dj* correspond au *z* mouillé du berbère, et *v* représente *f*. *Thigillava* est la transcription latine du libyen *tizelast* « l'endroit où croissent les joncs ».

ZLR.

Zalag « bouc » (chaouia de l'Aurès).

ⵝⵍⵓ *ahoulag* « bouc » (tamahak).

Nom ancien :

Zalaxov ὄρος, montagne mentionnée par Ptolémée « dans la région d'Oppidum Novum, de Zucchabar et des Maxices » (Ptolémée, IV, 2, 4 et 5)⁽²⁾. « La montagne du bouc. »

ZMB.

Zimba (chaouia de l'Aurès), *Thuya articulata* (conifères). En arabe *عرجار* « thuya », espèce très répandue dans les montagnes et les hauts plateaux de toute l'Afrique du Nord⁽³⁾.

Nom ancien :

VASAMPUS⁽⁴⁾, pour *uzambi* « le thuya », localité de la région

(1) GALL, Atlas, 16, 269.

(2) *Ibid.*, 13, 70.

(3) Cf. *Les noms des plantes*, p. 85.

(4) GALL, Atlas, 29, 101, col. 2.

de Tébessa, indiquée par la Table de Peutinger entre Théveste et Vaturi. Le thuya existe en abondance dans toute la région.

ZR.

Tazart, plur. *tizerin* « figuier » (Zouaoua, Chaouia, Bel Halima).

Hazart « figuier » (Achacha).

O! *ahar* « figue » (tamahak).

Noms actuels :

Aïn Tizerin « la source des figuiers » (hybride arabo-libyen)⁽¹⁾.

Aïn Zertita « la source du figuier »⁽²⁾.

Noms anciens :

ZERTA, « le figuier », évêché de Numidie, dans la région des Macomades⁽³⁾ (Oum El Bouaghi).

ZERTENSIS, siège épiscopal⁽⁴⁾.

Hippo ZARYTOS, actuellement Byzerte.

Zdpatha, indiqué par Ptolémée en Maurétanie Césarienne, et ZARATH, mentionné par Apulée (*Apologie*, 23, p. 32 : *agellum zarathensem*⁽⁵⁾), près de Msila, à Zaraï.

SERTITANI, ethnique dérivé d'une forme voisine de Zertat, évêché de la Maurétanie Sétifienne⁽⁶⁾.

(1) Algérie, Atlas XII, 137.

(2) *Ibid.*, Atlas XXXI, 29.

(3) Cf. JAUBERT, *op. cit.*, p. 105.

(4) GALL, Atlas, XXVIII, 3. Il y avait un autre siège épiscopal du même nom. Dans l'une de ces deux villes fut tenu en 412 un concile catholique.

(5) Cité par GALL, Atlas, XXVI, 69.

(6) *Ibid.*, XVI, 34.

ZRU.

Azru « rocher » (Dj. Nefousa).

Tazrut « rocher » (chaouia de l'Aurès, du Maroc).

○# *azru* « muraille rocheuse à pic » (tam.).

Noms actuels :

Azib Tazerut « le campement du rocher », village de Kabylie.

Irill Guzeru « la crête du rocher », village kabyle.

Sidi Azerou, chez les O^d Moussa, Haussonvillers, Kabylie.

Azrou n T'ohor « le rocher de T'ohor », l'un des sommets du Djurdjura.

Azrou Kellal, village (Kabylie, environs de Fort-National).

Mechta Azeroud (pour *Tazerouth*) « le campement du rocher », près Philippeville.

Nom ancien :

SALTUS SOROTHENSIS, près d'Aïn Babouch⁽¹⁾. L'adjectif *Sorothensia* est tiré du libyen *azerut* « rocher ».

Peut-être faut-il rattacher à la même racine le nom de HADRUMETUM, Sousse (pour *Tazerumt*), et celui de LAMSOBTI⁽²⁾ « l'endroit du rocher ? ».

ZUR.

Tazura, plur. *tazurin* « la vigne » (Dj. Nefousa).

Tizurin « la vigne » (pluriel sans singulier, chaouia de l'Aurès).

(1) GALL, Atlas, XVIII, 454.

(2) *Ibid.*, XXVII, n° 108.

Noms anciens :

THEUROS, actuellement *Tozeur*, en Tunisie (de *tizurin* « les vignes » ou *tizuri* « la vigne »).

THYSBUS, pour *tizuri* « la vigne ».

SUSTRI (région de Dougga). *Civitas sustritana. Saltus Tusdritanus*.

ZUUR.

Zuuer « être gros » (chaouia de l'Aurès).

Du sens primitif « être gros, être le plus gros » est dérivé le sens « être le premier » au moyen du préfixe *am*, exprimant l'idée d'individuation :

Amzuuaru, fém. *tamzuuaru*, plur. *imzuura* « le premier » (Mzah, Haraoua, Zouaoua, chaouia).

Amizzar « premier » (Ouargla).

⊗ *izar* (tam.) « précéder ».

Uaiezzaren, mot à mot « celui étant le premier » (tamahak).

Nom actuel :

Mzaourou, Ksar près de Taghit, dans le Sud Oranais, « le premier » ou « le plus gros ».

Nom ancien :

MADAURUS (prononciation *Madaourouch*), actuellement *Mdaourouch*, Madaura, près Souk Ahras; de *Amzauru* « la première » ou « la grosse »; le *t* final, sifflé, est rendu en latin par *s*⁽¹⁾.

SUBZUARITANUM (*castellum*), composé de *suf* « rivière » et *zuuer* « être gros ». Cf. rac. *sz*. « La grande rivière. »

(1) Voir ci-dessus, p. 283.

LISTE ALPHABÉTIQUE
DES NOMS ANCIENS DONT L'ORIGINE LIBYENNE
EST DÉTERMINÉE OU ÉTUDIÉE CI-DESSUS,
AVEC INDICATION DES RACINES.

A		Choba	KB.
Abaddir	DDR.	Cilio, Cillium	SLL.
Abigas	BG.	Cinithi, <i>Κινίθιος</i>	SN.
Ad Badias	BDD.	Columnata, Columnaten-	
Agadir	GBR.	sis	GLMN.
Agilaam (flumen)	GLN.	D	
Aleanenses	NS.	De Baricis	BRE.
Ammoedara	DDR.	<i>Δέριον ὄρος</i>	DRR.
Amon	WN.	E	
Ascurum (oppidum)	KKR.	Equizeto, Equizetensis . . .	GZT.
Assarath (flumen)	SR.	G	
Acuritenses	KER.	Gadiaufala	FL.
Augila	UJL.	Gamphazantes	G.
Augiles	UJL.	Garama	GRM.
B		Garamantes	G et GRM.
Bacchiana (gens)	BKU.	<i>Γέρας ὄρος</i>	GR.
Bagai, Baghai	BG.	<i>Γέρας ὄρον</i>	GRF.
Bagradas	GB.	Gegetu.,	JJ.
Baliddir	DDR.	Gegite	JJ.
Baric	BRE.	Gildon	GLD.
Barice, de Baricis	BRE.	Gor	GR.
Bida (municipium)	BDD.	Guruza, Guruzi	GRZ.
C			
Calama	GLMN.		

		Metagonium (promun- rium)..... GN.
	H	Mideni, <i>Μίδηνοι</i> MD.
Hadrumetum.....	ZRU.	<i>Μιλτίση</i> MLL.
		Mina, Minensis..... MN.
	I	Musti..... MMS.
Iarsath (flumen).....	SR.	
Idaseensis.....	DSS.	N
Idicra.....	DER.	<i>Νασαθα</i> SF.
Iranim.....	GNM.	Nasamons, <i>Νασαμῶνες</i> ... MN.
Isar (flumen).....	SR.	
Iusti.....	GS.	P
	K	Phuensium (respublica)... PU.
<i>Κάρης δαρον</i>	KK.	
Kaputtasaccorae.....	KKR.	R
	L	Rusaddir..... DDA.
Lambaesis.....	MMS.	Rusguniae..... GN.
Lambiridi.....	RD.	Rusibis..... PS.
Lamiggig.....	JJ.	Rusippisir..... PS.
Lampsilii.....	SLI.	Rusuccuru..... KKR.
Lamsorti.....	ZRU.	Rusucmona..... GNM.
Lemellef.....	LF.	S
	M	Saddar, Saddaritanus... DDA.
Madaurus.....	ICUB.	Satafi, Satafis..... STP.
Madicum (gens).....	MEG.	Sava, et (ad) Sava (mu- nicipium)..... SF.
Masgivin.....	MS.	Savus..... SF.
Massinissa.....	MS.	Serteitani..... SR.
Massiva.....	MS.	Sidifann..... STP.
Masuna.....	MS.	Sila, Silensium (respu- blica)..... SLL.
Mazices, Mazaces, Maryes... MEZ.		Simitthu..... SF.
Mazuca, Mazucanus.... MEZ.		Siniti, Sinitense..... SF.
Medeli.....	MDL.	Sira, Sirenses (aquae)... SR.
Megara.....	MQR.	Sisar (flumen)..... SR.
Mes.....	MS.	Sisara (lacus)..... SR.
Mesig.....	MEZ.	Sitifi, Sitifis..... STP.

Sivoddurusi (praesidium)	sv et dda.
Sorothensis (saltus)	zac.
Subtabarti	sv.
Subtutatu	ys et sv.
Subauritanum (castellum)	sv et zva.
Sufasar	sv et sa.
Sufetula	sv.
Suggabar	dda.
Sustri, Sustritana (civitas)	zcr.

T

Tabarca	zra.
Tablatensis (limes)	zlt.
Tablensis	zlt.
Tacatua	kl.
Talalati	ll.
Tamagrasta	zrs.
Tamariceto	zrs.
Tamehu	zgc.
Tasaccora, Tasaccurensis	zkr.
Tascure	zkr.
Taranamusa (castra)	zvs.
Tangensis (limes)	zj.
Tadutti	zb.
Tazumys	zvs.
Tascure	zkr.
Tatili	ll.
Teglata	kl.
Tepelte, Tefelte	zr.
Tepidas	zr.
Tessela	zll.
Thagari	zr.
Thagaste	zr.
Thagura	zr.
Thabraca	zkr.
Thabute	zb.
Thala	al ou hal.
Thamalla, Thamallula	zll.
Thamugadi	zr.
Thapsus	zr.
Thelepte	zr.

Thesacthi	zde.
Thendalis (oppidum)	zls.
Thereste	zrs.
Thibica	zr.
Thibiuca (colonia)	zr.
Thibilis	zlt.
Thibuli	zlt.
Thibuzabetum	zru.
Thiges	zj.
Thigillava	zlf.
Thimisva	zr.
Thinisa	zr.
Thubba	zb.
Thubunae, Thubunas	zru.
Thugga	zkr.
Thusuros	zcr.
Thysdrus	zcr.
Tiehilla	zr.
Tifiltensis	zr.
Tigava, Tigavitanus	zr.
Tigisi, Tigisis	zj.
Timezegri	zgr.
Tinci Ausari	zr.
Tinfadi	zrs.
Tingis	zj.
Tingitanum (castellum)	zj.
Tipaza	zr.
Tisedi	zdr.
Tubusuptu	zb et sv.
Tucca	zkr.
Tuccabar	zkr.
Tunes	zr.
Tunisa	zr.
Tutensium (colonia)	zkr.

U

Ubara (castellum)	zru.
Usar (flumen)	zr.
Usilla	zll.
Uzalae, Uzalam	zll.
Uzalis, Uzalitana (colonia)	zll.

Uzelis, Uzelitanorum (res-
publica)..... UZL.

Z

V

Vasampus..... VMP.

Y

Yabdas..... YDD.

Zéλαρον ὄρος..... ZLG.

Zarath..... ZR.

Zerta, Zertensis..... ZR.

Zarytos (Hippo)..... ZR.

Zucchabar..... ZDR.

Zygris, Zygritæ..... ZGG.